

La musique du lendemain sera récoltée
dans les champs
Par Mami Inès

C'était il y a cinq siècles, trois décennies, quatre mois, dix-neuf jours, deux heures et quelques minutes très exactement que mon jumeau avait été tué dans un crash d'avion.

Il était mort dans un crash d'avion alors qu'aujourd'hui, nous possédons tellement de moyens de voyage rapides et sûrs, nous avons fini par en perdre le sens. Nous n'avons plus conscience de l'espace comme on en avait auparavant. Les ruelles de mon quartier sont comme celles du quartier à l'autre bout de la terre, l'intérieur des résidences aussi, les histoires qu'elles portent et la noirceur du ciel. La similitude et l'unicité dans chaque recoin, comme dans les boîtes de comprimés que j'ingurgite. Alors, voyager ne se définit plus par le déplacement vers une autre destination. C'est devenu une poésie. Quelque chose d'abstrait, de dérobé, qu'on voudrait saisir mais qui se déguerpit toujours. Alors on se console en le considérant autrement. Le voyage aujourd'hui c'est de passer tous les jours par les mêmes endroits, les mêmes commerces, les mêmes constructions et les mêmes fissures aux trottoirs, et d'arriver quand même à les voir différents de ce qu'on a vu la veille. Le corps stagne et ne sillonne plus. C'est à l'esprit de faire de son mieux, si son hôte y tient autant, pour le faire voyager.

Le plus efficace des moyens de transfert, car il ne s'agit plus de voyage, est réservé à ceux qui font partie de l'élite. Ceux qui ont eu un diplôme bien convoité ; la CCAM. Il est pour les miens l'équivalent d'une victoire aux jeux de loterie pour ceux qui étaient nés à l'ère où avait vécu mon jumeau. C'est l'abréviation de la Capacité Certifiée d'Apport au Monde. Ça sonne comme quelque chose qui décide d'une vie, puisque ses détenteurs sont censés rapporter grand-chose à une échelle mondiale. C'est une institution reconnue apte à évaluer les candidats qui en juge. Elle leur fait passer un test, plutôt une cumulation de tests, et s'ils réussissent, sa détention n'est pas une affaire personnelle. Car le monde s'épuise, et il a besoin qu'on lui apporte sur quoi se tenir, de quoi s'emplir. Même s'il se garnit et ne ramène pas, il absorbe et il ne donne pas, il inhale mais il n'a plus de quoi produire pour livrer en retour. Il est déjà parti. Comme quand on a tardé pour venir me chercher à l'école une fois, et que quand on est arrivé, je n'étais déjà plus là.

Quoi qu'il en soit, je suis complètement dépité par l'existence d'une telle certification, car on ne peut ni mesurer ni juger une chose pareille. Il ne s'agit pas d'une course comme on en faisait dans les jeux olympiques d'autrefois. Il ne s'agit pas de calculs mathématiques, comme là où excellent la plupart de mes compatriotes, 98% très précisément selon l'article que j'ai lu hier

soir. Il s'agit de quelque chose bien au-delà de tout ça. Ça ne peut pas être quantifié ou pesé comme un gramme de comprimés. Je trouve que c'est aberrant comme principe, mais ça ne m'a pas empêché de candidater, il y a maintenant un an. On m'avait poussé. Mais au même temps, je n'avais pas résisté, j'étais curieux de connaître le résultat. Et je l'avais obtenu du premier coup.

Je l'avais obtenu du premier coup, et pendant un instant j'avais été fier de moi. Je m'étais même senti heureux. Je faisais partie de quelques centaines de personnes au monde. Quelques personnes avec le potentiel de porter secours à la terre qui s'estompe. Tout de suite, j'ai songé à qui annoncer la nouvelle ferait vraiment plaisir, mais personne ne m'est venu à l'esprit. J'avais besoin de quelqu'un qui s'accrocherait à mon cou, mais tout ce que j'ai eu à part le diplôme de CCAM à la main ce sont des félicitations sèches. Nombreux mais pas encombrants, mes tuteurs sont par moments aussi flétris par mes manques que moi. J'avais recueilli chacune de leurs félicitations, une à une, et j'en avais fait ma journée. Il faisait un temps des plus froids. Le diplôme l'a rendu plus froid, il tenait dans ma main et me forçait donc à ne pas l'abriter dans ma poche. Il faisait une solitude aussi. Une solitude à plusieurs. C'était la première fois où je me suis rendu compte combien j'étais seul. Et je suis toujours aussi seul. Aussi seul que les végétations stériles qui ne fleurissent pas autour de mon quartier, reproduites d'une autre époque comme je l'ai été, et qui ne reconnaissent plus notre monde.

Le lendemain, j'avais quand même eu le premier privilège. Fraîchement installé dans mon système, j'avais tenté la programmation. Le logiciel de téléportation. La téléportation fait quelque chose la première fois ; nausée et migraine. Même aujourd'hui, me téléporter me fait mal au crâne pendant un petit moment, et il y a parfois une partie de moi-même qui reste derrière et qui me parvient quelques secondes plus tard. Ça arrive à tout le monde, alors on ne s'inquiète pas. Ce n'est jamais quelque chose de physique qui se détache, mais une part de mon âme ou des souvenirs qui traînent un peu avant de me rejoindre. Ce n'est pas douloureux, mais juste aussi désagréable qu'un rêve aux événements peu probables. Le rêve d'un voisin qui porte une tête de poisson et qui vient me demander si elle lui va bien, il m'assure que c'est moins bouillonnant qu'un cerveau humain. Le rêve d'une démission collective dans tous les quartiers et le repos jusqu'à la fin de ses jours, car quelques espèces éteintes ont ressuscité et veulent prendre le relais. C'est une émotion semblable aux rêves étranges que me procure la téléportation. C'est une expérience à laquelle on ne s'habitue jamais.

Mon jumeau n'avait pas connu la téléportation, pourtant il en aurait eu besoin. C'était un artiste qui avait passé sa vie à faire des tournées. Il s'appelait Kemil Joseph alors on m'avait donné le même nom, le même prénom aussi, même si ce n'est plus d'actualité et que ça sonne vieillot.

Il paraît que mon frère avait la crainte constante que ses compositions défraîchissent, dépérissent et n'auraient pas droit à l'immortalité qu'il voulait tant leur offrir. Il partageait ce tourment dans ses interviews et me paraissait faussement modeste quand j'étais plus jeune et que je ne saisisais pas. Aujourd'hui, j'arrive mieux à saisir les différences qu'il y avait entre mon monde et le sien.

Mon jumeau avait vécu durant l'ère numérique. Quand il y avait encore des boîtes qui diffusent des images et des sons et des sortes de plateaux qui pouvaient faire pareil. C'est le professeur Lakuma qui en avait parlé durant l'un de ses cours d'histoire. Lakuma est le seul en qui je peux reconnaître mes propres idées. Ce n'est pas un reproduit lui, mais il est nostalgique d'un temps qu'il n'a jamais connu. Moi, j'ai pu connaître ce temps d'une certaine manière. Je l'ai effleuré, compte tenu d'où je viens. Mes gènes m'ont transmis ce qui avait été abîmé par les siècles. Elles m'ont conté un peu de ce qu'avait été le paysage terrestre d'autrefois. Elles m'ont révélé la sensation d'être sous la surface de l'eau – dans une mer ou dans un lac et pas dans une de ces bassines artificielles – et les bruits qu'on entendait dans les forêts, bruitages de feuilles mortes au sol et bruitages de feuilles vivantes s'entrechoquant au ciel. Elles m'ont renseigné sur le quotidien des gens, quand ils avaient encore un peu de temps pour eux, quand ils en avaient tellement au point d'en appeler une part temps libre. Mais ce temps est parti. Alors Lakuma et moi, nous tentons de le réanimer quand nous avons l'occasion de parler. C'est un grand amateur de l'ancienne vie humaine, et c'est le seul qui comprend mon dégout.

Je suis révolté contre mes créateurs, ceux qui avaient décidé de ma ressuscitation, de mon clonage plutôt. Ce sont des scientifiques et des chercheurs comme il y en a dans chaque personne, à part un pourcentage minime qui se croit obligé de se sentir honteux. Les faisant partie de la profession supérieure s'amplifient, constituent presque l'entière population mondiale et ils saturent ce monde de leurs inventions. Les vies sont tellement surchargées de leurs propres créations, certains ont fini par devoir se fournir des services qui les en libèrent. Parfois, la même entreprise qui fournit la première catégorie commercialise aussi la deuxième. La production du mal et de son soin. Je connais un voisin qui paie un abonnement pour que les nouvelles avancées dans son domaine soient constamment absorbées par son système et il est débité par le même prestataire pour ne pas en recevoir pendant la nuit. Mais il n'existe pas un moyen de ramener les clonés à l'ère où ils auraient dû vivre. Alors je vis ici, dans une époque qui est autant mienne qu'elle m'est étrangère.

Mes créateurs avaient décidé il y a maintenant dix-neuf ans qu'il serait bon de joindre aux autres copies la reproduction de Kemil Joseph, mon jumeau. Le projet ne se lance pas sur un coup de tête. Toute une étude est menée avant de juger s'il est bon ou pas de faire ça. Il y a très peu de

places et déjà trop de bouches à nourrir. Il vaut mieux donc ne pas se tromper. Chaque clonage doit avoir une destinée bien précise et ne pas s'en dévier. Le tracé qu'on m'a prescrit est moins pénible que d'autres. Néanmoins, je n'en ai pas mieux voulu. La vie des personnes comme moi n'est pas aussi simple que pour ceux qui ont des parents. Nous n'avons pas moins le choix qu'eux, mais nous avons des responsables qui surveillent et qui attendent de voir les retombées. La crainte d'un éventuel échec est pesante. Nous sommes constamment sous tension, et mes tuteurs espèrent toujours. Je laisse les responsables surveiller et attendre, je laisse les tuteurs espérer, mais je n'accours pas.

Parfois, j'ai l'impression de devenir raid par le froid. J'ai l'impression de ne plus être quelqu'un. Parfois, j'ai l'impression d'être une stratégie de politique qui avait pris forme humaine, et dans ces moments là, je n'arrive même plus à me considérer. L'idée est tellement adoptée par mon organisme, je ne peux plus me nourrir, je ne peux plus raisonner, rêvasser ou percevoir ce qui m'entoure. Je me transforme en quelque chose de moins concret. Je deviens vapoureux, impalpable. Je ne suis plus. Comme l'eau gaspillée qui est aspirée dans la bonde de l'évier. Comme un objet arraché des mains par le vent et qu'on ne reverra plus. Comme si moi aussi, j'avais cessé d'exister il y a cinq siècles, trois décennies, quatre mois, dix-neuf jours, deux heures et quelques minutes.

Je suis dans mon lieu de travail. Entouré de files de gens, entouré de files d'articles, l'intérieur maintient la confection de ses pensées, et je suis renfermé de partout. Je suis encerclé et bien rempli. Les clients n'arrêtent pas de me demander des renseignements qui figurent sur le système et qui se trouvent également sur les notes dans les rayons. Comme s'ils tenaient à les entendre venir d'une personne, juste pour le plaisir de converser. Notre boutique à la traditionnelle n'est pas plus un endroit où on vient s'approvisionner de logiciels qu'un endroit d'échange. C'est l'été et il fait un beau temps de moins cinq degrés aujourd'hui, alors on veut sortir. Les gens absorbés par leurs professions très obligeantes trouvent ici un prétexte pour parler avec des conseillers pendant qu'ils font leurs courses quotidiennes, et j'aime me trouver ici à leur parler moi aussi.

- Delilah ? C'est encore vous !

Delilah était venue hier, et avant-hier également. A moins qu'elle soit en plein réapprovisionnement total avec tous ses logiciels qui se sont périmés au même moment, je ne vois pas pour quelle raison elle se retrouve ici tous les jours.

- Je n'aime pas me servir dans le système vous savez, dit-elle en pinçant les lèvres.

Elle avait compris à quoi je pense. Je la sens un peu embarrassée. Elle lisse la surface de son cardigan bleu et met ensuite ses mains dans les poches de son pantalon large, pour ne pas les laisser libérées sans rien formuler comme gestes.

- Dîtes-moi, que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

- Je cherche une sorte de lecteur.

- Un lecteur ?

- Oui, de musique. Avec les chansons déjà installées de préférence.

Un de mes collègues passe par mon côté de rayon à ce moment précis et il arrive à empoigner tout le sens de la conversation. Je le vois faire une grimace d'ironie, puis en nous dépassant il lance un de ses commentaires auxquels j'ai presque fini de m'habituer.

- Vous vous adressez à un complet échoué dans ce domaine, mademoiselle !

J'ai droit à ça à chaque situation semblable quand il y a des clients qui viennent pour un article en lien avec la musique. C'est une partie infime du châtiment que je mérite, il a riposté une fois quand j'ai voulu en discuter avec lui pendant la pause déjeuner, puis il m'a proposé des comprimés sucrés en reprenant sa facette à l'apparence gentille. Je voulais lui demander où il

avait trouvé ça car ça coûte les yeux de la tête de prendre des compléments à sa ration, mais je me suis retenu et j'ai juste refusé en le remerciant.

Delilah est devenue gênée. Gênée pour moi. J'en ai eu honte. Pour cette fois, j'ai bien voulu réagir mais la même présence de la jeune fille qui a déclenché cette motivation m'en a dissuadé. Je tiens plus à garder ma réputation de gentil conseiller qu'à défendre la réussite de mon clonage.

- Alors, où en étions-nous ? Me demande-t-elle dans l'espoir de dissiper le malaise.

Je ne souffre pas de mal-être alors je n'ai pas eu de mal à surpasser. Ma cliente veut le cacher mais je vois bien que les paroles de mon collègue la dépitent toujours. Elle ne me regarde pas dans les yeux pendant que je lui présente les produits d'une des catégories les moins vendues dans le magasin. Elle a la tête légèrement baissée et elle n'arrête pas de la secouer pour s'exprimer. Sa queue de cheval vacille et laisse voir une petite mèche qui s'en est échappée et qui tient en forme de virgule sur son cou. Elle tient toujours cette forme, cette mèche, juste au-dessus du col des pulls. Parfois elle est cachée sous une écharpe, et il me manque alors de la retrouver. C'est sans aucun doute la posture la plus adorable de cheveux qu'il m'a été donné de voir.

Elle choisit un article dans ses moyens et semble très satisfaite de le tenir enfin. Elle prend le petit paquet et elle le serre en souriant comme un enfant. Comme si elle n'avait jamais écouté de musique.

- Je vous ferai part de mon avis quand je l'installerai, dit-elle en se faufilant entre les autres clients pour s'échapper jusqu'à la caisse.

Je l'ai entendue me dire au revoir, mais je ne la voyais déjà plus. Elle devait filer vite après avoir trouvé ce qu'elle cherchait, je comprends on a jamais le temps quand on a son poste, un poste qui sert vraiment à grand-chose bien qu'elle n'ait pas le CCAM. Elle ne regarderait jamais un cloné qui a loupé sa mission comme moi, mais j'ose espérer par moments. J'ai balbutié un petit au revoir qu'elle n'a sûrement pas pu saisir. Comme elle ne m'entendait plus, j'en ai profité pour rajouter un malheureux « J'aime ta queue de cheval ». Ça fait ainsi un demi-aveu fait. Moi-même je n'ai pas pu m'entendre tellement j'ai eu une petite voix en le disant. Mais tant mieux, la phrase ne résonnera pas dans ma tête et je risquerai moins l'asphyxie.

- Tu fais quoi comme ça ?

J'ai reconnu la voix de mon patron qui m'a fait sursauter. Quand il a pu se dégager un chemin jusqu'à devant moi, il ne me dit rien mais il me fixe avec un air interrogateur. Je suis censé comprendre tout seul que je dois expliquer pourquoi je tiens comme un con fixant le vide au lieu de faire mon travail.

- Désolé, je... je file charger le rayon, dis-je en me frottant les cheveux pour simuler un air de rien.
- Avant d'y aller j'ai quelque chose à te dire.

Je sens l'angoisse monter. Je ne sais pas de laquelle de mes erreurs il va me parler mais je redoute le pire.

- J'ai vu ce qui s'est passé tout à l'heure, ce qu'a dit ton collègue... je ne veux surtout pas que tu t'en soucies...
- Ah, oui bien sûr ! M'exclamé-je soulagé.
- Tu sais comment il est taquin, il n'est pas méchant. Je veux te dire une petite chose qui va te consoler avec ça au cas où son comportement te vexe...
- Ça ne me vexe pas, l'interrompu-je sans pour autant arriver à me faire croire.
- Oui d'accord, continue-t-il peu convaincu. Alors voilà, en fait il t'apprécie bien, comme tout le monde d'ailleurs ! Mais il aurait juste bien aimé t'entendre jouer... euh, non ce n'est pas ce que je voulais dire...
- Oui je comprends, dis-je en étant moins consolé que ce qu'il a prévu.
- Mais c'est ton boulot à toi ici. J'y crois, c'est bien à toi fiston. Voilà, et ne te sens surtout pas obligé de justifier tes choix à quiconque.
- D'accord.

Je ne pense pas qu'on peut faire des choix sans avoir à les justifier dans ce monde. D'ailleurs, j'ai dû justifier les miens dans un communiqué qu'on peut toujours consulter dans le système si on en a besoin.

- Et comme d'habitude, tu peux te servir dans les logiciels qui vont bientôt périmer et qui t'intéressent. Mais un seul exemplaire par produit, s'il-te-plaît !

C'est très gentil de sa part de me laisser me servir dans les produits de la boutique. Quoique les produits qui m'intéressent ne sont pas très prisés de toute manière, et il est bon de les laisser au personnel pour qu'on se sente valorisé. Mais j'essaie de cacher que j'aime écouter de la musique, pour m'éviter les petits sourires narquois ou les regards compatissants.

Je regarde dans les morceaux dont je dispose, j'en choisis celui que je préfère. Une composition de mon jumeau. Une musique de plusieurs siècles bien authentique. Je la mets en marche pendant que je vais au dépôt chercher les articles à remettre en rayon.

Chacun de mes semblables a un système qu'on a introduit dans le cerveau en complément à ses propres capacités. Il lui permet de faire des recherches sans user d'un ordinateur comme ceux qu'on utilisait auparavant. Nous ne devenons pas des machines mais la différence c'est que toutes les données agencées au grand public se trouvent à portée de main. Il suffit de penser, il

suffit d'avoir l'intention de chercher et ça circule de façon fluide et continue. Les informations viennent à l'esprit à la manière et au débit dont on a besoin, pour permettre une parfaite assimilation.

Cette création était faite en premier pour les militaires mais comme il n'y a plus de guerres, le système a été porté obligatoire pour tout le monde. Obligatoire dès l'âge de six ans, car le contexte actuel ne permet plus de traîner pour avancer. On n'a plus la possibilité de prendre notre temps en apprenant des livres. Le plus judicieux c'est de conserver son temps pour donner ses propres avancées plutôt que d'apprendre celles des autres.

Dans le tas, on peut aussi installer des logiciels de divertissement, mais c'est payant et jugé moins utile. D'autres choses plus utiles sont payantes aussi mais je ne m'y connais pas. J'ai le cerveau rempli de divertissements et je suis responsable du rayon des divertissements.

Sur mon chemin vers le dépôt, je vois deux jumeaux accrochés aux mains de leurs parents. L'un réclame un cahier et des stylos car il ne sait plus ce que c'est de griffonner sur un support matériel, et l'autre veut la dernière version du logiciel de dessin pour enfants. Je leur pince la joue à tous les deux et je dis à leurs parents par où il faut aller pour chercher le logiciel. Je les entends dire derrière moi que les cahiers sont trop chers et puisent en plus la planète. Le petit qui voulait le cahier a riposté qu'il ne comprenait pas.

Très souvent, je pense à mes parents. Aux parents de Joseph. Comment étaient-ils avec lui ? Il était très couvé ? Très affranchi ? Il leur racontait ses tourments comme j'aurais aimé le faire ou il n'en avait même pas, de tourments ?

J'ai volé son dossier pour savoir un peu de lui. J'ai pu plutôt me le fournir en usant d'un peu de ruse. J'ai pénétré dans la réserve de l'institut qui s'occupe des études préalables avant de permettre les clonages, et j'ai été très facilement cru quand j'ai prétendu être un nouveau recrue. Lakuma m'avait fourni le badge à intégrer sous la peau de la paume, et les employés ne pouvaient même pas se douter que je mentais. Dans mon monde, on suggère rarement que quelqu'un peut être assez fou pour mentir dans une situation de cet ordre. Les gens sont assez intelligents pour ne pas risquer de se faire éliminer par nos jours. Puis, on ne sait pas être égoïste. On ne sait pas ce que veut dire de se servir soi-même. L'unicité est un principe assimilé parfaitement par tout le monde, un peu moins par moi. Je sais qu'autrefois les gens étaient différents, très individualistes, et on nous a enseigné que l'unicité est la meilleure chose que notre époque nous a apportée. Moi, je suis un peu comme durant le temps de Joseph, j'ai dû partager ça avec mon frère. C'est une partie de l'héritage, entre autres.

Je dis mon frère car nous disposons d'exactly les mêmes caractéristiques de jumeaux, à quelques siècles près. J'ai le même patrimoine génétique que lui, comme quand un unique ovule fécondé se divise en deux identiques, et que chacune continue sa formation de son côté pour donner plus tard deux jumeaux monozygotes. Mais notre ressemblance n'est pas le fruit d'un hasard de la nature. Je suis le produit d'extraits de ses cellules souches qu'on avait prises avant le crash et qu'on a mis dans le ventre d'une mère porteuse pour donner un bébé. Ce bébé a grandi aujourd'hui et il a l'apparence normale, mais il se sent moins humain.

J'ai gardé son dossier avec moi comme un précieux souvenir. C'est un dossier format papier comme on n'en a presque plus. Il m'arrive de le relire avant de m'endormir, comme une berceuse, et je ne sens plus alors le froid. Il ne contient pas tout ce que j'espérais savoir, mais il a assouvi un peu de ma curiosité. Je n'ai même pas ignoré sa partie médicale, qui constitue ses deux tiers. Je l'ai lue, relue et je l'ai apprise. Antécédents médicaux et facteurs de risques : Nul. Antécédents chirurgicaux et obstétricaux : Nul. Antécédents familiaux : Hypertension artérielle. Allergies et intolérances : Nul. Il y a ensuite des informations sur la taille, le poids, l'IMC, le groupe sanguin... Les détails de toutes les consultations dont il a bénéficié.

Ça me fascine de disposer du dossier médical de mon jumeau mort depuis plus d'un demi millénaire. Je me demande combien de dossiers de génies morts on a entassés jusqu'aujourd'hui. Je me demande aussi si on garde tous leurs dossiers ou uniquement ceux de qui on dispose de leurs cellules souches.

J'ai su grâce à ce document que mes parents sont nés dans un village très régionaliste, moi qui n'arrive même pas à imaginer ce que c'est l'appartenance à un pays, se trouvant sur la latitude 34.747847 et la longitude 10.766163.

C'étaient des paysans qui avaient vécu avec peu de moyens jusqu'à ce que leur fils unique se soit fait connaître. Il était un surdoué, et il n'eut pas du mal à se faire repérer. A l'âge de douze ans, il avait composé sa première symphonie. Il avait une sonorité bien à lui, et c'est ce qui l'avait rendu très réussi.

Nous nous ressemblons parfaitement sur sa photo en haut à droite à la première page du dossier, au niveau des traits, la taille et les couleurs, mais le regard est le sien. Très vif, alors que le mien, il est souvent livide. Il n'y a pas les photos de mes parents, mais j'arrive à imaginer leur vie maintenant. C'est déjà ça.

Je ne sais pas où sont leurs tombes. De toute façon j'imagine qu'elles sont couvertes sous des constructions ou fourvoyées sous des ruines dans un lieu dépeuplé. Alors en manque de tombes à quoi pouvoir m'adresser, des fois je leur destine dans l'air un petit « Vous me manquez » et je me sens pathétique tout de suite après, mais terriblement humain.

Les gens deviennent moins humains, par instinct, quand ils se sentent menacés. C'est pourquoi des instructions très fermes de survie avaient été mises. C'était il y a trois cents ans ? Les autres retiennent la date et n'hésitent pas quand on la leur demande. Ils répondent toujours juste. Moi, je n'arrive pas à retenir cette date, pourtant j'ai une très bonne mémoire, et je n'ai pas du mal à me rappeler des choses. Mais peu importe quand exactement c'était arrivé, c'était fatidique. Des guerres hideuses s'étaient déclenchées, on les appelle les Vandales, elles ont tout démoli, et il fallait réorganiser le monde. Les gens ne trouvaient plus de quoi se nourrir et ne trouvaient plus de raison pour quoi garder leur morale. Ils étaient arrivés à ce stade après en avoir fichtrement trop vu, trop vécu de calamités. Ils étaient comme le verre rempli jusqu'aux bords, on le déroute en rajoutant trois fois son volume et il rejette alors tout son contenu, il n'en reste plus une goutte, tout s'est répandu. Tel étaient ces gens ; déroutés, on leur a demandé de supporter trop, et ils avaient ramené toute leur humanité en réponse.

Leur fléau originel persiste jusqu'aujourd'hui. Il s'agit une épaisse couche de gaz sombre et opaque qui prend place aux nuages. Cette substance a émané du fin fond de la terre, elle s'est dégagée d'uniquement trois endroits et elle est pourtant parvenue à tout envelopper. Ces trois

endroits se trouvent tous sous l'eau. Trois entailles s'étaient formées presque au même moment, sous l'effet de la pression, et les émanations avaient produit des tsunamis. Des millions sont morts et on pensait que c'était le pire de ce qu'avait vécu l'humanité jusqu'à ce que l'océan devienne gris. Tout être sous l'eau qui ne s'était pas vite adapté avait péri. Là aussi, on avait spéculé qu'on avait atteint le pire, jusqu'à ce que le gaz s'échappe dans l'air en tuant quelques espèces sur son passage. Il a fini par se stabiliser au niveau des nuages après un parcours d'à peu près quarante ans.

Ce gaz n'est pas toxique pour l'homme, mais il cache la lumière du jour. On ne reconnaît d'ailleurs plus très bien le jour et la nuit. Il est très rare qu'on arrive à percevoir le soleil entier, c'en est presque un événement aussi spectaculaire que l'était l'éclipse. Aujourd'hui, l'éclipse ne nous émeut plus. Nous serions plus vivifiés en voyant le soleil sans qu'il ne soit caché derrière une lune ou quoi que ce soit, nous aimerions juste le voir, et c'est tout, puis nous ferions la fête comme il est de coutume.

Les nuages gris sont laids mais ils offrent par endroits un spectacle céleste. Ils ont la particularité de pouvoir filtrer la lumière comme un prisme. Des faisceaux lumineux s'en dégagent et nous y retrouvons toutes les couleurs de l'arc en ciel qui n'est plus d'actualité. Ce sont des grands amas en forme de cornet, et leurs lueurs sur la surface de la terre sont immenses et parfaitement rondes. Un seul faisceau peut arriver à scintiller sur tout un quartier, et on peut alors presque dire qu'il fait jour.

Depuis l'apparition de ce gris au ciel, la pluie se mélange à la matière qui s'est introduite parmi les nuages. Elle est salie et elle ne peut plus arroser les végétations. Toutes nos plantations sont cachées dans un milieu artificiel pour avoir la lumière et l'eau qu'il faut. Elles tiennent bon mais il paraît qu'elles n'ont rien à voir avec leurs ancêtres. Auparavant, il y avait des végétations qui poussaient naturellement et qui vivaient de façon autonome, elles se faisaient même appeler "sauvages". Elles pouvaient couvrir des kilomètres carrés entiers, comme des métropoles. Certains arbres vivaient des décennies. Mais tout ça, mes semblables et moi, nous ne le connaissions que sur les photos que nous consultons parfois juste pour vérifier qu'elles sont toujours dans le système.

Le soleil apparaissant après un temps de pluie et laissant former un arc en ciel sur une forêt s'étendant à perte de vue, pour certains, ce n'est qu'un mythe. Les photos montrant ça sont fausses, grotesques, traitées avec des logiciels, rien d'aussi beau n'est supposé exister ils disent, mais moi, je sais qu'elles sont vraies.

Privée du soleil, la surface de la terre est entrée dans une ère glaciaire. Pendant l'hiver, les enfants et les personnes âgés ne sortent plus que pour aller consulter. Les autres supportent

comme ils peuvent. Nous survivons une ou deux fois par an des conditions extrêmes, où quelques territoires de la terre deviennent des zones de mort comme on appelait autrefois le sommet du mont Everest. C'est l'appellation qui a été donnée à ce phénomène car les conditions sont les mêmes, mise à part le froid évident, s'ajoute le manque d'air. Il ne faut donc plus sortir qu'avec un masque à oxygène et ne pas s'attarder avant de revenir dans son logement. En fait, tous les logements sont équipés pour fournir les éléments qu'il faut, la température qu'il faut, et le reste est approvisionné chaque dimanche soir.

Tout le monde se fait livrer sa ration de nutriments, de façon proportionnelle à ses besoins. Chaque calorie compte, chaque unité de vitamine. Tout est rationalisé, pour que personne ne manque de rien pendant qu'un autre dispose de quelque chose en excès. Je n'ose pas douter de l'efficacité des calculs et des tests pour juger qui a besoin de quoi. Mais je me sens affligé par ce que j'absorbe depuis que j'ai su que ce n'est pas naturel et que les fruits qui poussent sur les arbres ne ressemblent en rien à ce qu'on nous livre. Je pensais que les comprimés étaient des bourgeons avant de devenir des fleurs, et que les fleurs devenaient des fruits, des comprimés qu'on cueillait directement avant de les emballer.

Lakuma est celui qui m'avait révélé ça. Il m'avait dit que la plupart des gens ne sont pas au courant pour ne pas devenir affligés comme je le suis devenu.

- Mais de combien de choses nous ne sommes pas au courant ?

Il avait baissé la tête. Il ne voulait rien me cacher mais il n'avait aucune idée de la masse des cachoteries. Il s'est contenté de m'expliquer la raison de la fabrication de ces comprimés.

- En manque de ressources et des productions d'agriculture, c'est l'unique solution ; dissocier les nutriments et les cultiver.
- Qu'est-ce que c'est l'agriculture ?
- L'agriculture était un métier. Ça consistait à s'occuper de champs comme ceux dont s'occupe ma femme, mais beaucoup plus vastes et en plein air.

Lakuma a une femme, un frère, un vrai, des parents aussi, et il n'est pas cloné. Il n'a pas d'enfants, il aurait pu être un de mes tuteurs, mais il est plus que ça, il est comme un père.

- C'est pour ça qu'être agriculteur n'a rien à voir avec l'ingénierie de culture artificielle assistée, qui est la profession de ma femme.

L'ingénierie est la profession de toute personne ici. Je suis entouré par les ingénieurs de partout. Le monde d'aujourd'hui est une usine d'ingénieurs. Ça ne me gêne pas, surtout qu'on a besoin d'eux. Dès l'enfance, si on n'est pas cloné, c'est l'unique filière qu'on présente à part la médecine. On sème des ingénieurs, on pousse des ingénieurs, et quelquefois par erreur, ça mute en médecins, ou ça ne réussit même pas et ça devient d'autres choses ; des petits emplois qui

ont honte, pas pour le peu d'argent qu'ils gagnent, mais pour leur manque à l'appel mondial. Les médecins sont peu nombreux car leur mission est de sauver des vies, hors la plus grande aspiration actuelle est de prévenir et de créer des solutions pour ne pas faire appel aux médecins. Ce qui m'attriste c'est que je n'ai jamais croisé d'artistes à part mon professeur de musique. Il m'a toujours jugé avec sévérité, en considérant que je ne retenais rien de ses cours. Je refusais de m'initier aux instruments de musique qu'il me présentait et il avait fini par m'abandonner. J'aurais aimé qu'il continue, j'aurais peut-être fini par arrêter de me rebeller. Malgré mes révoltes contre lui, j'aimais le fait qu'il s'intéressait à moi, j'aimais voir dans ses yeux qu'il s'attendait à grand-chose de moi. Je me sentais important et prometteur. J'étais atterré quand il avait décidé que je ne vaudrais pas le coup, mais je n'ai rien laissé apparaître. Il avait dit que j'étais un gâchis et il était parti annoncer sa décision à mes tueurs. Ensuite, le chagrin avait pris place à la surprise. Et maintenant j'accepte. J'accepte que je ne serai jamais ce qu'on avait prévu pour moi. De toute façon, dès le départ, je n'en voulais pas. Et les rayons du soleil aussi étaient destinés pour nous, mais ils se sont contrés.

On avait prévu pour moi de devenir un grand artiste, comme l'était mon frère. Tout ce que je possède comme capacités me le permettraient parfaitement. J'ai un cerveau naturellement virtuose. Une ouïe qui reconnaît un millième de ton. Accorder par mes soins serait plus précis que les dispositifs qui suivent constamment l'évolution des nuages. D'habitude, les clonés sont des génies de la physique quantique ou des choses comme ça, mais on s'est aperçu que le monde devenait fade et sans âme, alors on avait décidé de ressusciter quelques génies dans le domaine de l'art.

Il est très rare que les clonages foirent. Les clonés sont communément plus doués que les originels, puisqu'ils bénéficient de suivi et de formation perfectionnés. Ça avait été un échec pour mon professeur, qui lui aussi est un cloné, et il l'avait très mal vécu, je l'ai su plus tard.

Aucune personne ordinaire n'est foutue de devenir musicienne ou peintre, le contexte ne le permet plus, ils sont tous ingénieurs ou médecins. Moi, on m'avait voué à la musique, mais on n'espère presque plus pour la moissonne. Alors, je me maintiens parmi toute cette masse de gens, tous fichtrement destinés pour quelque chose, il ne m'est plus décréé que de survivre. Et j'ai froid.

- Tu as de très grandes capacités Joseph, et j'en suis certain même si tu t'abstiens de les exploiter.

J'écoutais mon professeur de musique me faire la leçon de morale pour la énième fois et je ne ripostais pas. En réalité, je le trouvais marrant quand il essayait de garder sa colère pour lui et faire sortir des phrases attentionnées. Les choses qu'il n'extériorisait pas par la bouche lui sortaient malgré lui par les yeux et ses muscles du visage se constipaient. Je retins mon rire comme je pouvais, mais j'arrivais moins bien à cacher mon amusement que lui à cacher son exaspération contre moi. Le petit rire força mes lèvres et il produisit un prout avant de raisonner dans toute la pièce. J'étais sûr, j'allais être puni pour avoir humilié ainsi mon professeur même si ce n'était pas mon intention.

- On a assez rigolé ?

Je levai les yeux vers lui et je le retrouvai en train de s'enflammer et de rougir. Il me flamboya du regard comme il ne l'avait encore jamais fait. Ça m'arrêta tout de suite.

- Un cloné pour faire de la musique qui n'arrive pas à lire le solfège est comme un illettré !

Tu devrais avoir honte de ce que tu te fais, de ce que tu nous fais, à moi et aux autres ! Je n'avais que neuf ans, et je ne comprenais pas pourquoi je devais avoir honte pour quelque chose que je n'avais pas arbitré. Je ne saisisais pas en quoi c'est si fructueux d'arriver à produire de la musique. Personne n'en écouterait et je ne voulais ni m'initier au solfège ni tenir un instrument de musique. J'étais sûr de la vanité de sa cause. Toutefois, il arriva à me mortifier. Je sentis des larmes me monter aux yeux et je les repoussai aussitôt. Je pourrais pleurer chez moi, plus tranquille et à l'abri des regards.

- Joseph comprend-moi s'il-te-plaît, dit-il avec une voix plus douce et en me prenant par les épaules quand il a compris combien il a été dur.

Je ne trouvai pas son affection très sincère mais je ne me dégageai pas de lui.

- Pourquoi de la musique ? Lui demandai-je.
- C'est-à-dire ?
- Pourquoi on tient à m'apprendre la musique ?
- Pour que tu deviennes musicien et compositeur, répondit-il avec le ton qui sert à soutenir les évidences.
- Personne ne songe à le devenir. Ça ne sert à rien ! Continuai-je à protester.

- Mais si ! ça sert à inspirer les gens à mieux œuvrer. Le potage donne meilleure récolte si on lui fait écouter des symphonies, les chercheurs aussi. Tu ne veux pas leur donner un coup de main en leur offrant des compositions ? Leurs avancées seront un peu tiennes aussi !

Tout s'était éclairci et au même temps sombre. « C'est donc ça ? On veut de la musique pour en extraire des inventions ? »

Je ne possédais rien mais je sentis qu'on m'avait ôté quelque chose, puisé mon espoir qu'on pouvait produire de l'art juste car on avait encore le temps et l'aubaine de se le permettre. Mais mon monde était devenu tout d'un coup plus sinistre que ce que je croyais. Telles étaient tracées nos orientations, quelques distractions permises par moments dans le seul but d'avoir plus de quoi nous traire, et il n'est pas nécessaire que les enfants soient prévenus.

C'était pour ça que les seuls clonés voués à l'art sont conduits vers la musique. Car on ne prescrit qu'un art qui stimulerait les neurones et attiserait les inventions.

Je sus ce jour-là que j'étais destiné pour servir de soutien pour les surmenés. Un allié à la science, d'une façon oblique !

J'étais très peiné mais je ne l'affichai pas. Mon professeur me tapota l'épaule puis il partit chercher une guitare qu'il posa sur la table entre nous.

- Je crois que c'est l'instrument qui te plaît le plus.

Je haussai les épaules. Je n'aimais ni la guitare ni le violon ou les autres instruments qu'il me présentait à chaque fois comme ce que je préfère, dans une disposition vaine de faire comme s'il suffit de dire les choses pour qu'elles deviennent vraies.

- Rappelons-nous de ce qui compose une guitare. Nous avons la tête avec les clés, une manche répartie en plusieurs... plusieurs quoi ?
- Cases, répondit-il pour lui faire plaisir.
- A quoi elles servent, les cases ?
- Dîtes-moi.
- Je n'apprécie pas ton insolence mais je vais la prendre sur moi.

Je posai ma tête sur la table et l'entourai de mes bras. Je me recroquevillai comme ça car je n'aimais pas qu'on me traite d'insolent. J'étais un gentil garçon et je n'avais rien demandé à personne.

- Ok, je vais te dire à quoi servent les cases, même si tu refuses de le dire, car je sais que tu le sais.
- Je ne sais pas ! Affirmai-je en relevant la tête vers lui.

Mes petits yeux noirs avaient soutenu une seconde son regard vert jaunâtre, et ça m'avait paru comme une éternité tellement ça m'avait demandé de l'effort. Il me sentit révolté contre lui, comme je l'étais toujours, mais cette fois il me supportait moins et je l'étais encore plus, révolté, vu ce qu'il m'avait révélé. On était pourtant bien, lui à donner son cour et moi à faire semblant de suivre. Je rentrais chez moi et à mes tuteurs, je disais toujours que tout s'était bien passé, même s'ils étaient au courant que je n'avancais pas.

- Alors, je répète pour la millième fois, les cases servent de repères et ils permettent de délimiter chaque demi ton. Néanmoins, on peut toujours jouer en n'ayant pas de cases. Ce serait juste plus difficile de s'y trouver. Maintenant redis-moi ce que je viens de dire.
- Hein ?

Je fus surpris par ce qu'il me demanda. J'avais parfaitement assimilé ce qu'il m'avait dit, mais je n'avais pas envie de le lui redire.

- Je veux que tu redises ce que j'ai dit, mais en utilisant tes propres mots. Reformule pour que je puisse vérifier si tu as bien saisi.

Je ne savais pas quoi faire. J'étais partagé entre mon envie de m'en sortir et de lui prouver que je suis ce qu'on prétend que je suis et mon envie de rébellion. Je choisis de me couvrir encore la tête sous mes bras. Pendant un instant, il n'y avait plus de professeur. Il y avait juste le silence et moi. Je l'avais très bien vécu, cet instant. Mais il reprit.

- A ton âge toutes les dérives sont admissibles et toujours plus touchantes que contrariantes, sauf la dérive que tu t'es choisie.

Ces mots me vexèrent vraiment. Il rajouta comme s'il manquait quelque chose « Tu es un gâchis, comme ceux qu'on interdit ! » Cette fois, je n'arrivai pas à longtemps me retenir avant de commencer à sangloter.

Je me préparai à faire face à cet homme odieux dans mon chemin pour aller finir mes sanglots aux toilettes. Je levai doucement la tête et je jetai un coup d'œil. Je le cherchai des yeux, mais il n'était pas là. Il était parti et j'avais compris tout de suite qu'il ne reviendra jamais me redonner des cours.

En arrivant au dépôt du magasin, je pense être enfin seul, alors je commence à fredonner. Je m'arrête tout de suite quand j'ai vu qu'un collègue est en train de remplir un chariot, lui aussi venu pour réapprovisionner son rayon. Le sien c'est les mathématiques ; calculatrices et compagnie.

- Le livreur n'est pas venu aujourd'hui, dit-il sans lever la tête vers moi.
- Ah oui ? On ne manque de rien ici pourtant.
- Oui, le livreur s'est pris un long séjour de déconnection.

Il est clairement envieux et j'ai décelé dans sa voix une amertume qui m'a fait sourire. La déconnection c'est l'interruption du système pendant quelque temps, enlever le mouchard et penser par ses moyens. Les gens sont parfois surmenés par la quantité d'informations qu'ils ingurgitent et ça affecte leur santé. Pas forcément mentale, le corps aussi peut être affecté. Les grosses migraines à cause du surplus de sollicitation du cerveau, c'est assez fréquent. J'espère que le livreur va bien profiter de son séjour. C'est une excellente nouvelle ici de se faire prescrire par un médecin une interruption du système.

- Il y a tous les commerces du quartier qui vont devoir se servir directement dans les trains.

Les trains ?

Je me renseigne dans mon système sur ce que c'est qu'un train. Il m'apprend que c'est un moyen de transport très ancien, utilisé actuellement que pour les marchandises. En effet, même s'il y a maintenant beaucoup de moyens de transfert très rapides, les très vieux engins restent les plus adaptés pour transporter ce qui n'est pas humain.

- Ne me dis pas que tu as dû ramener tout ça tout seul ?
- Si, répond-il en ne cachant pas sa fierté. J'ai pris un des camions de l'entreprise et je suis allé tout charger moi-même.

C'est gentil à lui, mais il aurait pu nous appeler pour l'aider. Les gens peuvent être gentils de façon extrême et jusqu'à l'abus, au point de se faire très mal. Mon collègue arrive tant bien que mal à pousser son chariot.

- Et c'est très beau vu de près !
- De quoi ?
- Le train ! C'est très joli comme véhicule, c'est énorme aussi !

- Oui, je viens de voir.
- Mais vu de près, c'est encore mieux !

Oui, je n'en doute pas. Tout est plus beau vu de près. Mais on a tendance à ne pas aller voir les choses sur place puisqu'il suffit de penser pour en voir des photos ou des vidéos. Ou on manque de temps. Mais c'est absurde, puisqu'il suffit de se téléporter si on a le badge.

- Dorénavant je veux que tu me dises quand tu as besoin d'aide, d'accord ? Dis-je en lui tapotant l'épaule.
- Ça marche. Alors je me suis probablement trompé pour un article. Regarde ! Tu pourrais le ramener s'il-te-plaît ?

Il me tend un paquet qui ressemble à nos articles sauf que l'emballage est très abîmé, et la langue n'est pas la nôtre. C'est très bizarre. C'est extrêmement bizarre puisque depuis trois siècles toute la planète s'est entendue pour avoir le français comme unique langue. Les premières générations avaient eu trop de mal, elles avaient l'obligation d'être au moins bilingues. Ça avait été jugé discriminatoire mais ça aurait été discriminatoire aussi si c'était une autre langue. En tout cas, l'objectif était d'unir le monde et chaque culture pouvait imposer quelque chose. La religion n'en faisant pas partie, puisqu'il a été décrété que chacun devait garder sa religion pour soi. On peut confier ce que nous sommes, mais on n'a strictement pas le droit de pratiquer de quelque façon que ce soit s'il y a une présence. C'était pour arrêter d'afficher ses différences ou c'était pour déclencher les protestations des plus religieux. Quelques générations plus tard, tout le monde s'est fait à ça. Bilan ; aucune guerre ou de phénomène semblable depuis très longtemps. Les gens ont eu besoin de nuages gris autour de leur planète pour arrêter de faire les filous et les fous.

Je prends le paquet et je ne sais ni de quelle époque ça vient, ni avec quelle langue on a écrit dessus, mais je crois que je l'affectionne. J'ai envie de le garder.

- Alors, tu le ramènes à la gare ?
- Oui oui je le ramène, répondu-je en ne sachant plus quoi en faire.
- Je t'envoie l'adresse de la gare.
- Ok.
- A plus et merci !

Je reste accroché à cette boîte. Je la fais secouer mais rien ne s'entrechoque à l'intérieur. D'ailleurs, elle est tellement légère, je crois qu'elle est vide. Je la remets là où elle était, à côté d'autres boîtes et je ne m'en occupe plus. Je charge mon chariot d'articles et ensuite, mon rayon. Je fais comme si je l'avais oubliée jusqu'à la fin de journée.

A vingt heures, j'accours au vestiaire chercher mon manteau, puis au dépôt en consultant l'adresse que m'a envoyée mon collègue. La longitude 43.529742 et la latitude 5.447427. Je saisis un paquet de lecteur de films qui va périmer et la boîte à ramener. Delilah écouterait des chansons ce soir et moi, je regarderai des films.

J'essaie de visualiser la gare telle que me la montre mon système. Il faut bien se concentrer sur l'image pour ne pas atterrir à moitié. Les quais, les chemins de fers et le chaos autour... Les quais, les chemins de fer et le chaos autour...

Je sens une force énorme qui m'aspire. Je retiens mon souffle et je me laisse charrier. Je suis enveloppé tout d'un coup par un noir très sombre. Puis, je commence à apercevoir des lueurs. Les lueurs finissent pas m'envelopper à la place du noir. Je sens que mon badge a été flashé. Je ferme les yeux et je suis éjecté sur un sol froid et humide. J'ai eu l'impression qu'il me manque le souvenir de ce que portait Delilah ce matin, mais tout m'est revenu presque aussitôt.

J'ouvre les yeux. Je suis sur le premier quai d'une gare avec des quais à perte de vue. Un faisceau de lumières provenant des nuages trouve sa limite là où je me tiens. Derrière moi, tout est obscur. Et en face, tout est irradié de couleurs. Quelques chemins de fer sont fermés, ils rassemblent des tas de matériaux entassés. Du fer en gros barreaux et des briques cassées, et ça fait des petites montagnes bien laides. Je me lève et je m'essuie les mains dans mon manteau. Je vais ramasser les deux boîtes qui ont atterri un peu plus loin.

Je dois normalement me trouver à l'exact endroit où il faut, mais je ne vois pas de train. Mon système m'apprend que je peux le faire venir, il n'a pas de conducteur mais mon système peut le contrôler, si j'ai sa référence.

Comment je fais pour avoir sa référence ?

Je n'ai pas envie d'appeler mon collègue pour lui demander de l'aide. Cette mission, je suis supposé la réaliser seul. Il ne s'agit que de ramener une misérable petite boîte.

Je me dis que ça doit peut-être figurer sur les articles du magasin. Je fais pivoter la boîte de lecteur dans tous les sens et je cherche dans tous les recoins. Je finis par trouver parmi les petits mots minuscules quelque chose que je crois être ce que je cherche ; Origine : TR01540.

Mon système me dit qu'il suffit maintenant d'avoir besoin de faire venir ce train, et il viendra. Il faut clairement mettre en avant la nécessité de remettre une marchandise.

J'ai clairement tout mis en avant, mais je l'ai attendu longtemps, mon train. J'ai fini par me distraire et je me suis mis à trimballer un morceau de fer moyennement lourd derrière moi en faisant les cent pas. Le son n'est pas mal, ça carillonne plutôt comme une percussion, et ça m'occupe. Puis un horrible retentissement m'a fait tressaillir. J'ai pensé qu'une des petites montagnes de fer et de briques s'étaient effondrées, j'ai alors regardé autour et je n'ai rien vu

de ça. Je lâche le morceau de fer et le bruit qu'il fait en atterrissant sur le sol m'a refait sursauter. Je vois de loin un truc qui approche. Ça doit être le train. Je m'impatiente de voir cet engin. Je commence à mieux le distinguer et c'est bien le véhicule en question, le chemin de fer grince sous son poids, et c'est un vrai tas de ferraille. Il est beau mais c'est une vraie ruine. Il est tout rouillé et on dirait un lieu mobile hanté. Je voulais monter à l'intérieur avant de partir, mais maintenant plus du tout, puis il n'y a pas moyen de monter ce truc. Les wagons sont très hauts et espacés. Je ne saurai pas comment faire pour remettre la boîte à l'intérieur. Mon système m'informe que le train est censé se décharger seul, mais pour le remplir, il y a une autre procédure que je ne peux pas œuvrer, je travaille dans un magasin et je ne suis pas supposé approvisionner le train mais m'en approvisionner. Je vais rebrousser mon chemin et garder la boîte comme je le souhaitais. J'ai en plus une bonne excuse de l'avoir fait.

C'est en retournant mon dos face aux wagons que j'ai entendu des bruits de pas à l'intérieur du train. Je me fige à l'instant. Ce sont des pas légers mais j'ai une ouïe très fine. Je ne sais pas ce qui va se passer mais je le sens mal. Je me dis que j'ai dû probablement réviser mieux mon choix d'orientation et plus tôt que ce moment. Je ne sais pas ce que ça fait de tenir un instrument de musique alors que des personnes ont travaillé dur pour me donner toutes les chances d'exceller.

Les bruits de pas subsistent et je suis certain qu'il y a quelqu'un. Mon système m'assure pourtant qu'aucune personne n'est chargée de travailler dans les gares, et encore moins de monter dans les trains.

Je refais front aux wagons.

- Qui est là ?

Les pas s'arrêtent aussitôt. Je ne m'y attendais pas. J'espérais plutôt une réponse. Cette réaction suggère tout simplement qu'on n'a pas envie d'être découvert. Je lève la tête bien haut pour inspecter les issus du train. Elles sont très élevées. Il doit y avoir une autre plus accessible. Je marche vers le premier wagon en n'arrêtant pas d'inspecter autour de moi.

- Pourquoi vous vous cachez ? Manifestez-vous !

Je n'ai pas peur mais je n'aime pas me trouver dans une situation qui me dépasse. J'ai envie de retrouver qui se cache comme ça et lui faire comprendre qu'il n'y a pas de raison pour se comporter ainsi.

Au premier wagon, je découvre une entrée avec la poignée qui manque. J'arrive quand même à l'ouvrir en usant d'un peu de force sur le bout qui en reste. Je pousse la porte et ça produit un grincement assourdissant. Je pose un pied à l'intérieur et je pénètre dans une sorte de poste de commande qui donne accès aux autres wagons.

Je vais dans le premier, il n'y a rien à part de gros cartons entassés les uns sur les autres tout en laissant frayer un chemin. Je parcoure cette voie serrée jusqu'au deuxième wagon. Il est une copie parfaite du premier à part être moins chargé. Plus je vais plus loin, plus les parois sont rouillées, plus ça sent l'humidité et moins il y a de cartons. Ça me rappelle l'ambiance dans les quelques films d'action que j'ai vus.

L'avant dernier wagon ne contient aucune charge, mais bizarrement le dernier est le plus encombré. J'ai failli faire tomber une pile de grosses boîtes sur moi, mais je l'ai retenue à temps. Mais en m'empressant de soutenir cette pile, j'ai effleuré une autre, beaucoup plus hissée. J'ai relevé la tête et j'ai vu les cartons qui chutaient de très haut.

Leur vitesse de chute dépend de leur poids et leur poids accroit lors de la chute. Ainsi une masse de 30 kilos équivaut à 3 000 kilos après un éboulement de seulement quatre mètres. Dans le peu de temps qu'il a fallu pour que les cartons m'atteignent, je n'ai pas pu estimer leur poids mais je me suis dit que 3 000 kilos sont largement suffisants pour m'écraser le crâne.

- La masse virtuelle au moment du choc est égale à la masse de départ divisé par le temps de la chute en secondes.

J'écoutais le professeur faire son cours et je ne prenais pas note. Rien ne m'y obligeait. Les autres, tous les autres avaient activé leurs enregistreurs qui décryptent les paroles pour en rédiger des cours écrits. Je n'avais pas besoin de faire tout ça, le professeur était en train de faire un rappel et j'avais déjà tout emmagasiné depuis la première fois où il en avait parlé. Ma mémoire n'a pas besoin de l'enregistreur intégré pour se remémorer des choses.

J'avais treize ans, treize milles interrogations en tête, et peut-être un peu plus de boutons sur le visage. Mes camarades ne s'en moquaient pas mais ça en faisait trop de différences. J'étais le seul cloné du collège Thomas Edison du quartier latitude 34.747897 et longitude 10.766193. Ça commençait à être reconnaissable avec l'âge. Pour mes camarades, avec les générations qui les avaient précédés et qui avaient muté, ils étaient plus adaptés au climat actuel. Je commençais à reconnaître quelques particularités en moi qui font le cloné directement transmis d'une autre ère que je suis. J'ai une corpulence moins massive, les traits plus fins, et les yeux noirs. Personne ne naît les yeux noirs maintenant, les yeux ont besoin de contenir moins de pigments puisqu'il y a moins de lumière à filtrer. Je ne sais pas si ça a un rapport avec le régime très strict, personne ne développe des boutons durant l'adolescence maintenant. Et dans la cour du collège, j'étais le seul à vouloir toujours jouer au ballon pendant que les autres révisaient leurs cours ou allaient faire des exercices à la bibliothèque.

Mes tuteurs me disaient que j'étais en train de vivre ce qu'on appelait une crise d'adolescence. Ça m'irritait un peu de rajouter un autre nom à la liste de mes écarts avec les autres, j'avais beau leur dire que je n'avais pas ça et que déjà, cette expression ne sonne pas comme quelque chose que je pouvais attraper, ils me regardaient affectueusement en hochant la tête, mais ils ne me croyaient pas.

Mes tuteurs sont des couples stériles ou qui ont décidé de ne pas engendrer d'enfants, en estimant qu'il y a assez de monde sur terre. Ils sont trop nombreux pour me permettre une compréhension du concept de famille. Ils sont dix-sept et je n'ai pas vécu chez l'un plus que chez un autre, du coup je n'ai pas pu vraiment m'attacher, et je ne sais pas ce que c'est qu'un parent à long terme. On a pu me faire couvrir de cadeaux, faire attention à moi, me ramener sain et sauf chaque soir, mais je n'ai jamais su ce que c'est de se faire choyer. La mission de

mes tuteurs n'était pas seulement de m'accueillir dans leurs domiciles à tour de rôle et de parenter un enfant, mais aussi de m'orienter vers ce à quoi on m'avait destiné. Et ils avaient échoué depuis déjà trois ans, mais ils espéraient toujours, comme ils le font aujourd'hui.

La sonnette de midi retentit dans l'établissement. Tout le monde s'éclipsa à l'extérieur de la classe en quelques secondes, il ne restait que le professeur et moi qui prenions notre temps pour ranger nos affaires.

Avant de partir je lui demandai où est-ce que je pourrais trouver monsieur Lakuma.

- Va voir dans la salle de réunions, répondit-il en dissimulant son incompréhension. Il n'y a pas de réunions mais il s'y isole souvent pour travailler.

Personne n'arrivait ou ne cherchait à comprendre ma complicité avec Lakuma, mais ça confondait le personnel du collège.

- Merci !

Je courus jusqu'au compartiment réservé aux enseignements, puis je décélérai pour faire moins de bruit. Je toquai à la porte de la salle de réunions et j'entendis presque tout de suite Lakuma répondre « Entrez ! ». J'entrai et je allai vers lui.

- Joseph ! Que fais-tu ici ?
- Je suis venu vous dire bonjour.
- Bonjour ! Qu'est-ce que tu deviens depuis trois jours ?

Je baissai les yeux. C'en était presque un reproche et ça m'attristait. Je savais que je tenais à le voir un peu trop souvent mais je n'y pouvais rien s'il était le seul à vouloir échanger avec moi. Il saisit ce qui m'était venu en tête.

- Tu peux venir me voir quand tu veux, tu sais.

Cette affirmation me rassura et je retrouvai confiance. Je posai les yeux sur ce que contenait le grand bureau ovale de réunion. Du côté de Lakuma, des pages et des pages de dossiers étaient éparpillées à un point qu'il devait se déverser sur le bureau s'il voulait en saisir les plus éloignées. Je n'avais jamais vu autant de feuilles en une fois à part dans les magasins de luxe. J'avais adressé une pensée à tous les arbres qui avaient été mutilés pour servir de supports, j'espérais que ce n'était pas pour rien.

- Je suis en train de travailler sur un grand projet, dit-il comme s'il avait compris à quoi je pensais et qu'il voulait se justifier.

Lakuma comprend toujours tout ce à quoi je pense, c'est ce que j'apprécie chez lui, en plus de sa passion pour l'ancienne vie humaine.

- Vous pouvez m'en parler ?
- Non désolé, répondit-il en haussant les épaules.

Je fis une grimace chagriné et il me fit un regard tendre en retour.

- Alors dis-moi que se passe-t-il ? Je te sens un peu perdu.
- Non, je me posais juste une question... à propos d'un truc... je n'ai pas trouvé la réponse dans le système, et je me disais que vous pourriez peut-être me répondre.
- Oui, je t'écoute.

J'essayai de prendre l'air le plus sérieux possible pour qu'il puisse mieux considérer les paroles du garçon de treize ans que j'étais. Je ne savais pas si quelqu'un s'était posé la question avant moi, alors je pensais que j'allais bien l'impressionner et augmenter son estime en moi.

- Alors, d'après ce qu'on sait tous les gens vivent avec un système qu'on intègre dès l'âge de six ans et ils vivent en petites ou grandes communautés toutes attachées... Nous vivons tous dans le même cadre, avec les mêmes objectifs, les mêmes mœurs, la même langue...
- Oui, dit-il pour signaler qu'il est en train de suivre tout en ne comprenant pas où je veux en venir.
- J'ai lu qu'il y avait autrefois des communautés qui s'isolaient complètement des autres, qui n'échangeaient pas avec l'extérieur... comme les... les...
- Les indiens dans l'ancienne Australie.
- C'est quoi Australie ?
- C'était un territoire, un continent...
- Oui, alors voilà, je me posais la question si c'est possible de nos jours aussi ?
- C'est-à-dire ?
- C'est-à-dire y a-t-il quelque part une communauté qui vit complètement isolée ?
- Ah ! S'exclama-t-il en s'éteignant après un long suspens. Il n'y en a pas.

Sa réponse était venue sans même un moment de réflexion et ça m'avait beaucoup déçu.

- Comment pouvons-nous être certains ? Insistai-je.
- Notre monde ne permet pas une telle indépendance. Soit on vit ensemble, soit on meurt. C'est aussi simple que ça.

Les cartons ne contenaient rien. Ils ne m'ont fait aucun dommage. J'ai eu plus de peur que de mal. Toutefois, je reste complètement figé par ce que je suis en train de voir. Je parcours mes yeux dans le lieu qu'ont fait dévoiler les cartons. Il était caché derrière ce mur de boîtes vides pour que personne n'en découvre rien. Précisément dans ce dernier wagon, certainement car il n'y a jamais assez d'expéditions pour charger tout le train, alors personne ne s'y risquait et personne ne devait donc savoir.

Les deux paquets que je tiens s'échappent de mes mains et produisent un écho dans tout le train. Je vais être intercepté et je ne sais pas ce qu'on tentera contre moi. Je ramasse ce que j'ai laissé tomber et je pose une dernière fois les yeux sur le meuble simplet et artisanal.

Des matelas faits de plusieurs couches de housse de protection pour marchandises enduites les unes sur les autres. On distingue clairement le côté supérieur légèrement plus garni de housse pour servir d'oreiller. D'autres cartons sont aménagés pour faire des espaces de rangement. Un tiroir est grand ouvert et je vois à l'intérieur des vêtements pliés, constitués de matières que je n'ai jamais connues certes, mais ils ont l'air bien chauds. Les parois du train à cet endroit sont enduites de beaux dessins d'enfants, comme les graffitis sur les murs de mon collège qu'on a recouverts d'une teinture blanche fade. A mes pieds, une petite poupée faite à la main a perdu son chapeau qui se trouve un peu plus loin.

Il est interdit d'habiter d'autres lieux que ceux aménagés par le gouvernement, mais il n'y aucun doute, des gens ont pris domicile ici.

Une odeur agréable a commencé à se confondre avec l'humidité du train quand j'ai commencé à visualiser mon quartier pour m'y téléporter. Juste au moment où l'image de l'entrée de ma résidence est apparue, une autre s'est superposée avec. Celle d'une jeune fille que j'ai trouvée tout de suite jolie malgré les circonstances, aux cheveux très volumineux nuancés entre le bond et le roux, et aux bras découverts par ce grand froid et qui laissent apparaître des tatouages faisant office de bracelets. Je suis certain que ce sont des tatouages et non des bracelets qu'elle porte malgré le peu de temps qui m'a été donné pour vérifier, car dans la rapidité de son oscillation vers moi, des bracelets auraient bougé, voire éclater. Sa combinaison étrange mais fort sympathique lui sert au niveau de la ceinture de port d'armes.

Elle a fait une superbe lancée dans les airs et a atterri sur moi en faisant des cris de guerre. Elle a eu le temps de m'attraper par le col et de me donner un coup au ventre avec son genou. J'ai eu tellement mal, j'ai cru pouvoir rendre mes tripes. J'ai pensé que ça va être la téléportation la moins réussie de toute ma vie et que cette fois, je vais laisser beaucoup de moi derrière. Quand mon col a commencé à s'échapper de son emprise, elle a eu l'air surprise, puis terrifiée. Ses yeux se sont écarquillés et elle a reculé d'un pas en arrière avant de disparaître dans le noir.

En arrivant devant chez moi, je ne me rappelle plus si ce qui s'était passé dans le train était vrai ou faux. Je n'ai pas su juger si c'était parce que j'étais troublé que je ne m'en rappelle pas, ou parce que des souvenirs me manquaient à cause du transfert, jusqu'à ce que la douleur au ventre s'est enfin téléportée et est venue me rejoindre pour me rappeler ce qui s'était réellement passé. C'était comme si j'avais reçu le même coup deux fois à la suite, et ça a été même plus dur de l'encaisser la deuxième fois. J'étais par terre et je me tortillais de douleurs. Des gens ont accouru pour me secourir et quelqu'un a appelé un médecin qui a atterri tout de suite au-dessus de ma tête pour m'examiner.

- Il lui est arrivé quoi ? Demande-t-il aux autres et pas à moi.
- Il a fait une téléportation ici maintenant, alors on ne sait pas.
- Ça va ça va, prononcé-je à moitié audible.

Personne ne voulait savoir mon avis. Les gens se sont déjà fait leur idée de mon état. Je les entends en parler entre eux.

- C'est Joseph ! Oh le pauvre, il est si jeune !
- Docteur, il est en train de mourir ?
- Il faut prévenir ses tuteurs !
- Il en a combien déjà ?

J'attendais que le médecin finisse de m'ausculter pour entendre le bon verdict. Je ne pense pas mourir d'un seul coup au ventre, reçu deux fois, mais je veux savoir si ce que j'ai est assez grave pour me valoir un certificat d'absence. Je n'ai jamais été dispensé du travail, et j'ai besoin de quelques dispenses dans ma vie. Autour de moi, ça ne réclame jamais des vacances sauf pour célébrer le jour de la mise en vigueur des lois qui régissent nos vies, et pour quelques apparitions du soleil, s'il est complet. Les gens préfèrent travailler de toute façon, personne ne va donc venir avec l'idée de prévoir quelques jours de repos. D'ailleurs, le dimanche aussi nous travaillons, notre lundi est notre dimanche. Aucune journée n'a une particularité distincte de l'autre à part son nom. Toutes les journées de la semaine se ressemblent, s'égalisent, se multiplient, on a l'impression d'être coincés depuis la naissance dans une seule journée qui dure la vie, et quelquefois, il nous arrive d'oublier si le soleil toujours survient au-dessus des nuages.

- Il a été frappé au ventre ! S'écrie le médecin après avoir fini de m'ausculter.

J'ai entendu une vague d'indignations.

- Mais qui a fait ça ?
- La personne qui a fait ça est indigne de rester parmi nous !
- Quand Joseph nous dira qui lui a fait ça, on lui montrera ce c'est d'être violent envers autrui.

Une vague d'acclamations a remplacé les indignations et j'ai tout d'un coup la force de bouger. J'arrive même à me lever en me maintenant sur quelqu'un qui me prend par dessous les aisselles. Je me suis trouvé au milieu d'une foule de gens que je connais et que je ne connais pas au même regard inquiet.

- Vous vous êtes fait frappé par qui ? Demande le médecin.

Tout le monde reste accroché à moi et s'impatiente de connaître la réponse. Certains serrent le poing ou les dents, et on sent qu'ils sont prêts à me venger. Ça fait du bien de se sentir soutenu.

- Personne ne m'a frappé, dis-je en faisant de mon mieux pour avoir le ton dégagé.
- Eh bien quelqu'un vous a frappé et vous ne le savez pas encore monsieur, m'interrompt le médecin. Attendez que vous ramassiez tous vos souvenirs et ça vous reviendra.
- Non en fait je suis tombé, dis-je avec un ton peu crédible.

Je ne sais visiblement pas mentir. Les gens me dévisagent interloqués et veulent connaître plus d'explications.

- Oui j'étais en train de me téléporter, repris-je, quand... euh... j'étais tombé sur un affreux truc pointu qui aurait pu me transpercer le ventre.

Les gens se regardent et sont curieux de savoir ce que c'est ce truc pointu, et comment on peut tomber en se téléportant. Pour pouvoir se téléporter, il faut déjà se tenir immobile. Je ne peux vraiment pas en inventer plus dans l'état où je suis, alors je soutiens leurs regards et je fais de mon mieux. Je reflète l'air que je fais d'habitude, le regard livide, le sourire au coin des lèvres, les traits fins détendus, dix-huit ans de vie saine. Finalement, ils n'en demandent pas plus. On me tapote l'épaule, on veut m'aider à monter chez moi, mais on ne pose plus de questions. Je peux enfin me lâcher, et je me laisse grimacer de douleurs. Le médecin me dit qu'il m'enverra un certificat d'arrêt de travail pour demain et il flashe le badge qui me sert de pièce d'identité. J'arrive alors à faire un grand sourire au milieu des grimaces. Je le remercie avant de me pencher pour ramasser mes deux collectes de la journée, les deux paquets, et je me fais accompagner par un brave commerçant qui ne voulait pas me livrer à moi-même jusqu'à ce que je sois arrivé à l'intérieur de chez moi.

Une fois qu'il est parti, je m'empresse d'ouvrir la boîte que j'étais censé ramener. J'y trouve une seule chose. Un papier que j'ai déplié pour découvrir une carte.

- Voici la carte du monde, pti'chou ! Notre terre fait cinq cent dix millions de kilomètres carrés, c'est vraiment immense ! Tu te rends compte ?

Je n'avais que cinq ans et je ne comprenais pas ce que c'est, l'immensité du monde. Mes tuteurs de la semaine avaient beau essayé de me faire saisir l'étendue de la dimension de la terre, je n'arrivais pas du tout à visualiser le truc. Je savais que dès le chiffre million, l'objet en question devient très considérable, qu'il s'agisse de superficie ou de nombre de comprimés sucrés. Mais là, c'est cinq cent dix millions et je ne comprenais alors plus du tout. Ça faisait trop de millions d'un coup.

Je regardai le grand support papier qu'ils ont posé sur la table et qu'ils avaient appelé carte, et je me demandai si ça leur revenait plus cher de m'acheter un vélo ou pas. Ils ne voulaient pas m'en acheter et je ne comprenais pas pourquoi. Pourtant, d'après le chiffre que j'avais vu accroché à la bicyclette exposée dans un magasin, je pensai que ça rentrait bien dans leurs moyens, comme pour mes autres tuteurs. Mais ils avaient prétendu que c'est un magasin de vente de produits archaïques pour les collectionneurs uniquement, pour faire joli, on ne pouvait donc pas les utiliser. Le magasin est toujours ouvert et il vend bien des vélos fonctionnels. Ils avaient rajouté que je peux me téléporter avec papa si je veux et qu'en plus, c'est plus cool. Je répondis que j'ai peur de me faire téléporter et ils ont rigolé en me pinçant les joues. Je n'aimais pas me faire pincer les joues, mais ça ne servait à rien de leur dire, ils recommenceraient dans dix-sept semaines.

- Alors voilà, reprit mon père treize ou douze, je ne sais plus, pour me réexpliquer. Nous nous trouvons dans une terre immeensee. Plus immense que ce que nous sommes pour des fourmis !
- Mais avec malheureusement très peu de territoires habitables, rajouta maman, là où il y a de quoi faire pousser des plantes et produire de la chaleur.
- Je peux avoir une plante pour mon anniversaire ?
- Euh, mouais, on verra ce qu'on peut faire.

Je compris tout de suite que ça veut dire non.

- Regarde où nous nous trouvons, dit-elle en pointant un point sur la carte.
- C'est quoi ici ? Demandai-je en pointant un autre point.

Il y avait là des traits dessinés en reliefs et je voulais savoir pourquoi.

- Ce sont des montagnes.
- C'est quoi des montagnes ?
- Des endroits où il fait très haut.

J'imaginai des bâtiments avec des milliers d'étages. Avec tellement d'étages, certains se mettront à se courber sous leur poids. Je pensai que ça ne doit pas être très agréable d'y habiter, que ça pourrait même ne pas supporter le vent et casser des fois.

- Des gens habitent dans les montagnes ?
- Non, en fait, c'est là où il fait le plus froid. On ne peut pas y habiter et on ne peut d'ailleurs jamais y aller.
- Même en se téléportant ?
- La téléportation ne peut se faire que dans les zones habitables !

Je joignis mes mains sur ma bouche et je poussai un "oh" de stupéfaction.

- Ça veut dire qu'il a des lieux où on n'est jamais allé ? M'exclamai-je.
- C'est bien ça, répondit maman, l'air attendrie par ma réaction. Il y a des lieux où on ne peut pas aller. D'ailleurs, il y a plus de quatre-vingt-quinze pourcent de la planète qui n'est pas habitable et où on n'a même pas le droit d'aller.
- C'est quoi pourcent ?
- On lui a expliqué ça avant, chéri ?
- Non, répondit papa qui m'étonnait à cet âge lorsqu'il devenait son chéri quand elle ne s'adressait pas à moi.
- C'est-à-dire de cent lieux sur la terre, reprit-elle les explications, seulement cinq sont habitables.
- Il y a cent lieux sur la terre ?

Maman me sourit affectueusement et ne répondit pas. Elle ne voulait plus m'expliquer ce que c'est qu'un pourcent. Elle me prit sur ses genoux et me caressa les cheveux alors que j'avais toujours envie de savoir ce que c'est qu'un pourcent, et plus encore ce c'est que quatre-vingt-quinze pourcent. Je me dis que je patienterai et que j'apprendrai à me renseigner tout seul quand on me donnera mon propre système intégré dans un an.

- Viens on va accrocher la carte dans ta chambre, dit-elle en la pliant et en nous emmenant tous les deux dans ses bras.

Je n'étais pas sûr que ce soit vraiment ma chambre mais ça me parût amusant comme chose à faire. Je n'avais jamais rien accroché à un mur. Je m'accrochai à son cou, et j'essayai de réfléchir où accrocher la carte. Elle me déposa au sol dès qu'on ait fini de faire notre choix et se mit à chercher des épingles dans un tiroir.

- Maman, repris-je en réfléchissant, quatre-vingt-quinze de cent, ça semble beaucoup ! Et s'il y avait d'autres lieux où on peut aller et qu'on ne savait pas ?
- Non, on sait où on peut aller mon chou.
- C'est trop de gâchis quatre-vingt-quinze ! C'est comme si on jetait toute la nourriture livrée !
- Oui c'est en effet un gros gâchis mais tu comprendras un jour.

Elle avait trouvé où se cachaient les épingles mais elle faisait une mine navrée. Je pensai que ça a un rapport avec le truc que je n'arriverai à comprendre qu'un jour qui n'est pas aujourd'hui. Je ne voyais pas en quoi certains jours laissent les choses se faire comprendre mieux que d'autres. On me disait souvent cette phrase et on prenait toujours le même air amusé quand on me la disait, de ceux qui ont une longueur d'avance. Mais cette fois, maman avait semblé triste et je n'aimais pas la voir triste.

Je réfléchis un instant pour calculer la moitié de cent, puis je haussai les bras très haut comme si j'étais content d'une grande découverte.

- Moi, je dis qu'il y a seulement cinquante lieux non habitables, car c'est plus raisonnable !

Elle se remit à rigoler et me pinça encore les joues.

La carte que j'ai trouvée est de taille impressionnante, elle couvre toute la terre mais pas seulement, elle contient des légendes manuscrites sur le dos complètement enduit, mais dans une autre langue. Il y a des tracées qui tourbillonnent, qui s'enroulent sur eux-mêmes et qui se croisent en de nombreux points. Ça ne mène pas à un point défini. Je ne sais donc pas à quoi ça correspond.

Elle est à la fille aux cheveux frisés ? Comment elle l'a égarée ? A quoi lui sert-elle ? De repère puisque clairement, elle ne dispose pas de système ?

Cette fille vit nettement depuis quelque temps isolée de notre monde, et ses apôtres aussi, mais pour fuir quoi ? Ne craignent-ils pas le froid ?

Je me demande si quelqu'un d'autre est au courant de leur existence. Le plus plausible serait non, car sinon, ils auraient été repêchés. Je ne suis pas sûr de ce qui se passera pour eux, si on les intercepte un jour. Ce ne serait donc pas une bonne idée d'en parler à n'importe qui. J'évaluerai si ce serait bon d'annoncer ça à Lakuma, en aménageant une introduction qui m'éclairerait sur son avis sur le sujet. Si j'aperçois une réaction plutôt négative, je pourrais toujours ne pas continuer jusqu'au bout de l'histoire. Il n'assimilerait pas pourquoi j'aurais tout d'un coup changé d'avis et il insistera sûrement, mais je n'en dirais pas plus.

Je ne veux pas menacer l'existence de ces gens, juste parce que c'est grand-chose à connaître tout seul. En effet, je me sens très insignifiant pour connaître ça sans que personne d'autre n'en sache rien. Je ne me sens pas capable de les convaincre de nous rejoindre, de les aider ou de leur apporter quoi que ce soit. Je ne suis qu'un responsable de rayon aux produits très peu prisés et à la conscience qui me joue des tours, parfois coupable et parfois culpabilisant les autres. Il m'arrive de me blâmer pour ce que je ne suis pas devenu et il m'arrive d'en prendre les autres pour fautifs, déjà de m'avoir conçu. Alors, je ne me vois pas débarquer chez ces gens pour leur apporter conseil et leur permettre de voir combien est mieux la vie en dehors du train.

Au même temps, des enfants sont parmi eux, et ils n'arriveront pas à survivre longtemps sans nous. Il faut que je trouve une façon de les aider et mon inaptitude à produire la moindre idée me déçoit plus qu'elle ne m'agace. Je me sens trahi par mes propres moyens, d'habitude je ne tarde pas à engendrer des idées nombreuses au point de me faire bouillir la tête. Mais une fois que la mise est grosse et qu'il s'agit de vie ou de mort, je suis en train de stagner dans mon lit en regardant le plafond et ma tête ne m'offre que des pensées stériles.

Toutefois, j'essaie de concevoir l'idée insensée et au même temps possible, très peu certes, mais possible, de les convaincre de décamper et de venir vivre parmi nous dans les logements. Si je ne me ferais pas agresser et si j'arriverais à me faire écouter, je ne pense pas pouvoir tenir des propos tout à fait crédibles tout au long du discours. Je ne saurais pas quoi dire pour promouvoir notre mode de vie auquel je n'adhère pas complètement. Mais ça ne m'empêche pas de m'imaginer faire.

Ils agenceraient une estrade et des praticables de scène avec des cartons comme ils l'ont fait pour se construire leur meuble et je montrerais sur le podium leur raconter d'où je viens. J'insisterai sur le fait qu'ils se trouvent en danger et qu'on peut les aider, leur donner des lits chauds et de quoi se nourrir. Tout le monde va adhérer à mes paroles, et je serais applaudi comme dans les conférences au sujet de la science données au public tous les jours à vingt heures dans le théâtre du quartier. Cet établissement donnait autrefois des spectacles d'art et il ne s'était jamais imaginé traité de la sorte avant que ça ne lui arrive.

Je me sentirais plus important que je ne l'ai jamais été car j'aurais sauvé mes semblables. J'ai toujours rêvé de pouvoir aider dans ce monde qui implore l'aide de tous, mais je ne trouve pas de perspectives dans ce qu'on m'a offert comme poste pour réaliser ce devoir. Alors, ce sera l'occasion avec les gens du train.

Après les acclamations, place aux questions. Quelqu'un d'assez vif me demanderait sûrement s'ils seront punis de s'être retirés, et je ne saurai pas leur répondre avec certitude.

Mon fantasme est alors éteint.

Je ne pourrai pas me présenter sans la réponse à cette question. En réalité, d'après ce que je sais des législations, je pense que seul le chef ou la personne responsable de leur isolement risque de se faire éliminer. Les autres risquent aussi des sanctions mais je n'en sais pas plus.

Je veux les sauver tous. Je veux aussi les épargner les procès dans ce monde très strict à mon goût. J'ai peur si j'arrive à les unir à nous, ils finiraient rejetés. Comme les organes transplantés d'un autre corps. J'ai lu qu'auparavant, les étrangers n'arrivaient pas toujours à s'intégrer. Personne n'est étranger nulle part aujourd'hui et nous ne savons plus ce que c'est d'accueillir quelqu'un d'ailleurs. J'appréhende donc que ça puisse confondre les gens qui manquent terriblement d'imagination de nos jours, et qui se comporteraient alors de façon craintive ou méfiante avec mes protégés.

Je ne sais vraiment pas quoi faire et quand m'y prendre. Pour l'instant, je reprends juste la carte et je mets les yeux sur chaque détail. Ça n'a pas l'air très différent de la carte que j'avais accrochée dans une de mes chambres quand j'étais petit, à part que c'est plus grand, que ça

contient des légendes, que c'est dans une autre langue, qu'il y a des circuits rajoutés, et que ça me perturbe. J'arrive enfin à la conclusion que je n'en tirerai rien.

Je la laisse échapper de mes mains et je la regarde couvrir le sol comme un tapis. J'entends mon voisin poursuivre les expériences dans le laboratoire qu'il avait aménagé chez lui. Elles sont supposées se faire dans son lieu de travail, mais il ne peut pas s'en séparer comme il ne peut pas se séparer de sa solitude. C'est admirable et fou combien les gens aiment travailler. J'espère que les odeurs puantes des substances dont il se sert ne se dissiperont ce soir pas comme ça arrive parfois.

Je prends le paquet de lecteur de films et je l'installe en introduisant son petit contenu en forme de micro disque dans le mouchard à l'arrière de mon cou. Les gens prennent cette opération avec simplicité, elle ne les inquiète pas, ils la survivent comme ils survivent à chaque clignement d'yeux, avec familiarité et grande aisance. Mais moi j'ai à chaque fois une petite inquiétude absurde d'abîmer mon cerveau, ça doit provenir de mes origines, une époque où on a peur de la neurochirurgie même quand on a un cancer qui ronge les neurones. Je compte jusqu'à trois et je retire le disque.

Je passe le reste de ma soirée à regarder des films qui parlent de musiciens et de danseurs comme il n'y en a plus.

Le lendemain, j'ai la journée libre et ça fait bizarre. Finalement le repos quand il dure longtemps, ça fait comme une fosse au milieu d'un chemin, et on a besoin de la remplir. Je décide d'aller voir Lakuma dans l'institut où il travaille. Il a quitté l'enseignement pour un autre poste plus important, et il ne m'a pas révélé de quoi il s'agit exactement. Ce n'est plus l'institut qui s'occupe des études pré-clonages, mais encore une autre. Il reste toujours dans le domaine de l'ancienne vie humaine, il m'a assuré.

Je veux lui raconter ce que j'ai vu. Je ne sais pas du tout comment ça va aboutir. J'espère le trouver prêtant confiance comme il l'a toujours été dans d'autres sujets.

Je demande à la personne qui tient l'accueil si je peux le voir. C'est une jeune femme très aimable mais très insistante et elle n'arrête pas de me demander la raison de ma venue. Elle me balaie du regard de haut en bas, puis ça remonte, on dirait qu'elle me trouve curieux, qu'elle veut tout décrypter de mes gestes. Je me sens dénoyauté, et j'ai l'impression insensée qu'elle a tout saisi, les gens du train, les films, la musique, Delilah... et qu'elle se retient pour ne pas se moquer de moi. Je n'arrive pas à mettre un mot sur ce que je viens faire, alors je lui dis que c'est personnel. Je vois que ça ne lui suffit pas alors je panique un peu, je m'apprête à partir en prétendant avoir une urgence.

Je sors et je reste devant la grande porte coulissante en train de méditer. Je me disais que je dois peut-être y trouver un signe pour ne rien conter à personne quand une main s'est posée sur mon épaule. Je me retourne et je découvre Lakuma qui me sourit comme si j'étais un fils retrouvé. Il me prend dans ses bras et je m'en dégage très vite car je ne suis pas habitué qu'on me serre comme ça.

- Ça fait un moment que tu n'es pas venu me voir, dit-il avec un ton de reproche.

Je ne sais pas quoi répondre, puisque lui aussi a fait de même.

- Je voudrais te consulter à propos de quelque chose.

Il a l'air de s'inquiéter déjà pour ce qu'il va entendre. Il a posé sa main sur mon épaule et il a montré la direction d'entrée de l'institut avec son menton.

- Oui, rentrons et parlons-en.

Nous partons vers la réception. Sur notre passage, l'agent d'accueil me fixe comme si ça pouvait l'aider à déchiffrer ce que je viens faire. Nous nous installons de façon qu'on soit face à face, j'ai besoin de tout voir de ses réactions pour pouvoir mieux les interpréter. Je ne sais pas si je

suis doué pour deviner les intentions des gens, alors il vaut mieux que je sois face à lui et que je me concentre.

- Vous vous souvenez quand je vous ai posé la question si des communautés isolées du monde existent...
- Oui j'avais répondu non, m'interrompt-il avec un large sourire.

Il sait combien je suis têtu et insistant, et ça l'attendrit plus que ça ne l'agace, c'est pour ça que je me permets.

- Oui imaginons que des... des volontaires voudraient se lancer dans une expérience.
- Quel genre d'expériences ? S'exclame-t-il en faisant une expression horrifiée.
- Une expérience d'indépendance, répond-je sans me laisser décourager par sa réaction.

Il a l'air étonné par l'idée, mais il n'est plus horrifié.

- Pour quoi faire ?
- Depuis que les nuages gris ont enveloppé la terre, personne n'a tenté le coup de se remettre à l'indépendance. L'être humain s'est pourtant considérablement adapté et il a peut-être aujourd'hui les capacités qu'il n'avait pas pour survivre dans les conditions actuelles. Si on pouvait permettre l'occasion d'essayer, ça nous permettra de savoir.

Lakuma regarde le mur derrière moi et semble méditer sur ce que je raconte. Ensuite il a posé ses yeux sur moi avant de poser sa tête dans ses mains et ses coudes sur ses genoux. Il ne semble pas complètement contre l'idée.

- Tu vois le nombre de fourmis qui ont survécu à ce qui se passe ? Pose-t-il sa question à la manière des interrogations rhétoriques.
- Pardon ?
- Les fourmis survivent mieux que nous, parce qu'elles vivent ensemble. Et depuis ce qui s'est passé, toutes leurs races se sont confondues et unies. Elles vivent toujours dans plusieurs fourmilières mais désormais connectées, qui permettent les échanges, alors qu'auparavant, elles se faisaient plutôt la guerre. Par la suite, on a observé que les différences qui les éloignaient avaient commencé à s'atténuer. Elles mutent dans un sens qui les unit. Comme si elles voulaient se permettre de se ressembler afin de mieux s'intégrer, par instinct de survie. Et chaque fourmilière dans le monde contient, d'une façon qu'on ignore toujours totalement, un peu de la production de chaque autre fourmilière dans le monde. Tu imagines la logistique qu'elles gèrent ?
- Mouais...

Je suis très impressionné par ces informations, mais j'attends la chute.

- Leurs cultures et leurs élevages, parce que tu sais, les fourmis aussi cultivent des champignons et élèvent des insectes qu'elles exploitent comme vache-à-lait, sont échangés dans un système équitable de mondialisation. Elles tiennent un commerce à une échelle planétaire et sont prêtes à sacrifier ce qui les différencie des autres pour pouvoir le tenir. C'est de là qu'était venue l'idée de ce que nous avons réalisé.
- Oui, je sais.
- Je doute donc fort que les humains survivraient seuls alors qu'on n'a pas encore observé à nouveau chez les fourmis, qui ont une meilleure capacité d'adaptation, une quelconque restitution d'indépendance.

Je suis moi-même convaincu de la non possibilité de mon idée. C'est d'ailleurs pour ça que je suis ici, pour tenter de sauver les gens du train. Si Lakuma reste complètement incompréhensif avec ce que j'avance, ça laisse moins de chances pour moi de lui révéler leur existence. Je suis dépité.

- Mais j'avoue, reprend-il en relevant sa tête et en s'ajustant dans sa chaise, ça vaut le coup de savoir.
- Vraiment ? M'étonné-je.
- Oui.

Lakuma est encore meilleur que ce que j'avais cru. C'est de loin la personne la plus ouverte d'esprit que je connais.

- Oui mais ça n'arrivera pas, complète-t-il. Le gouvernement ne permettra jamais une telle chose et il n'a pas tort, on ne doit pas mettre des gens en danger.

Je suis d'accord.

- Oui il ne faut pas laisser des gens en danger.
- Laisser ?
- Je veux dire mettre... les mettre en danger.
- Alors Joseph, sache que tu peux toujours tout partager avec moi quand tu as ce genre d'idée, ou aussi si tu en as d'un autre genre.
- Merci, ça fait du bien de savoir qu'il y a quelqu'un qui veut tout écouter de ce que je veux dire.
- Alors qu'est-ce qu'il y a derrière cette idée ?
- Il n'y a rien.

Lakuma n'a pas l'air trop convaincu. Il me sent indécis. Il sait que je suis parti à l'extérieur de la chaise où je suis assis pour naviguer autour de quelque chose qu'il a hâte d'entendre. Il se penche vers moi et s'accroche à mes expressions, à mon regard et à ce que je fais comme gestes.

Son attitude ne me perturbe pas. Je suis en train de réfléchir à une deuxième étape qui pourrait mieux m'éclairer sur les intentions de Lakuma. Quand je commence à vaguement en trouver, je n'en accouche pas.

- Si quelqu'un s'isole, il risque quoi ? Dis-je à la place.
- Il risque de mourir !
- Non, je veux dire, ce serait quoi, le châtement ?
- Quelque chose de mauvais.
- Vous n'en savez pas plus ?
- Pourquoi poses-tu toutes ces questions ?

Je ne dis rien, hausse les épaules, et imbibe mon regard d'un air innocent qu'il ne pourrait pas démentir.

- Votre projet avance ? Lui demandé-je.
- Lentement mais sûrement, répond-il en ayant l'air déçu. Tu te plais dans le magasin de logiciels ?

Il n'a pas l'air d'avoir envie de me remuer tout de suite et aujourd'hui.

- Il m'arrive que non.
- Tu as le CCAM, Joseph, je pense tu peux toujours te réorienter vers autre chose si tu veux.
- L'ingénierie ?
- Il y a largement de filières dans l'ingénierie qui pourraient te plaire.
- Toutes basées sur les maths.
- Tu étais toujours bon en maths, excellent même, et dans toutes les autres matières d'ailleurs.
- Oui, mais je n'en veux plus.

Lakuma se soucie beaucoup de moi mais il n'insistera pas plus. On parle de ça à chaque fois qu'on se voit mais ça n'a rien donné. Il finira bien par abandonner.

Pour les gens du train, j'ai tout d'un coup changé d'avis. Je ne lui en dirai rien. Je ne peux pas risquer de dire ça à qui que ce soit, même lui. Même ouvert d'esprit, je ne saurai pas prévoir ce qui sera entrepris de sa part. Puis, je ne sais même pas c'est quoi son poste et quels sont ses engagements.

J'ai découvert ça seul et il faut que j'en porte le poids seul, puis préférablement il faut que j'arrive à les aider aussi, mais toujours seul. C'est pesant au point que je sens en vrai une masse se suspendre, accrochée aux épaules. Je ne saurai pas comment la tenir comme je ne saurai pas

m'en débarrasser, mais c'est comme sa naissance, les choses qu'on croise durant son vécu on ne les choisit pas. Certaines sont moins accaparantes que d'autres.

- Ça a été bon de te revoir, dis-je en me relevant. j'arrête de te déranger.
- Repasse quand tu veux, n'hésite surtout pas. Mais attends, comment ça se fait que tu n'es pas au boulot ?
- J'ai eu une autorisation pour aujourd'hui.
- Ah oui ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je le laisse me reprendre dans ses bras puis je m'éclipse avant de me trahir et de me trouver en train de tout déballer.

Je retourne chez moi bredouille, j'ai froid, et ce n'est pas pire que de revenir en étant accompagné des remords d'avoir tout déballé et tout bousillé. Alors je m'y consens.

Je vais dans l'unique pièce que contient mon logement mise à part la salle de bain, elle a la fonction de séjour, de bureau et de chambre à coucher. C'est une copie parfaite de ce que j'ai vu chez d'autres dans l'autre bout de la terre. C'est le modèle le moins onéreux et le plus opté par les jeunes de mon âge. Le meuble est fait d'un matériau dont je n'apprécie ni la texture ni le toucher, il est cent pourcent recyclable et ressemble plus à l'acier qu'au bois. Mais j'aime le fait qu'il retient la chaleur. Comme les murs, le sol, et le plafond d'ailleurs.

Je me sers des comprimés sans saveur que j'avale un à un avec un verre d'eau. D'autres préfèrent les mâcher, mais je ne le fais plus depuis que je sais ce qu'ils ne sont pas. Je range ou je fais semblant de ranger, en récoltant mes affaires par terre, des chaussettes et des sous-vêtements éparpillés depuis quelque temps ici. Hier, j'ai vu comment a grimacé le commerçant qui m'a aidé à monter quand il a vu l'état de mon logement, alors ça m'a fait comprendre ce que je dois faire. Ou c'est de toute façon le temps de ramasser, puisqu'il commence à y avoir très peu de place où marcher. Je rassemble tout ce tas dans une corbeille. Je descendrai faire la lessive quand j'aurai fini de penser aux gens du train.

Mon chez moi un peu mieux rangé, je commence à me sentir plus disposé à raisonner et à générer des idées. Je me dis que je peux prendre note déjà, pour mieux suivre ce qui se passe dans ma tête, quand j'entends sonner. Je regarde à travers l'œilleton de la porte et je découvre une de mes tutrices que j'ai vue depuis tout récemment. Je lui ouvre et tout de suite elle m'attrape par les épaules et me glisse dans ses bras.

- Joseph, comment tu vas ? Dit-elle en me retirant de son étreinte pour mieux me regarder.

Qu'est-ce que tu fais ? Dis-moi tout !

J'ai du mal à comprendre ce qui se passe mais ça m'attendrit et me fait sourire. Elle est retraitée, enfin quand elle n'avance pas sur ses recherches de résolutions d'équations mathématiques. Elle a eu quatre-vingt ans depuis quelques mois et un petit bout de temps libre qu'elle consomme en venant me voir et en faisant ses recherches. Elle m'ausculte avec ses yeux, et quand elle a vu que je n'ai pas l'air malade ou d'avoir maigri, elle libère un soupir de soulagement.

- Euh... ça va, il n'y a rien, je suis comme tu m'as laissé. Viens, rentre.

- Je ne t'ai pas prévenu que je viens, dit-elle en me suivant à l'intérieur. Je suis désolée.
- Tu peux venir quand tu veux, la rassuré-je en l'invitant à s'asseoir sur l'unique chaise que j'ai et je me suis adossé contre un mur. Mais comment sais-tu que je serai chez moi ?
- Ce matin quelqu'un m'a prévenu de ce qui s'est passé hier. Qu'est-ce qui s'est passé hier ?
- Tu viens de dire que quelqu'un t'en a prévenu, répondu-je en fuyant ses yeux.
- Je veux en savoir plus.
- Je suis juste tombé, ça arrive à tout le monde.

Elle n'est pas convaincue. Ses doigts n'arrêtent pas de tambouriner sur n'importe quoi et ses traits ne savent plus quoi faire de leurs grimaces. Elle décèle en moi la même attitude quand, petit, je disais vouloir faire mes devoirs chez un ami alors que je partais rôder seul, en espérant tomber un jour sur quelque chose de distingué. Je rêvais d'être émerveillé par une très jolie chose que je n'ai encore jamais vue. J'ai arrêté quand j'ai compris que tout se ressemble au point évident pour tous et que, moi, je soupçonnais d'être abusif quand j'étais petit. J'avais la conviction que si je traversais tous les endroits habitables, je finirais bien par m'introduire dans un beau paysage ou un quartier qui ne ressemble à aucun autre ou m'hasarder dans une scène digne des films qu'on ne produit plus, mais voilà maintenant au moins je suis sûr qu'il n'y rien de ça. Les cinq pourcent habitables des cinq cent dix millions kilomètres carrés de la terre sont pareils. Ils auraient pu être cinquante pourcent comme je l'avais prétendu quand j'avais cinq ans, je pense qu'ils auraient été toujours aussi similaires. Le problème n'est pas dans l'étendue de la surface, mais dans les hommes dont la création rétrécit.

- J'ai fait un mauvais rêve, dit-elle en n'ayant pas l'air très certaine de vouloir raconter.
- Raconte-moi, l'encouragé-je.
- Il s'agissait de toi. Moi, j'y étais comme spectatrice uniquement. Je voulais te prévenir, te dire de partir, mais tu ne pouvais pas m'entendre.
- Partir d'où ?
- Tu te trouvais dans un paysage étrange avec des cascades de boissons chaudes qui viennent du ciel et un sol de terre pailletée qui t'égratigne les pieds. Tu portais ta paire de chaussures dans les mains comme si ça te faisait plaisir de te faire mutiler, et tu souriais. Tu souriais comme jamais je ne t'ai vu sourire.

Je lui affiche un large sourire sincère, très remué par ce rêve qu'elle trouve mauvais mais qui me fascine.

- Un sourire comme ça ? Lui demandé-je en pouffant de rire.

- Presque, répond-elle après m'avoir bien fixé.

Nous sommes entraînés par les rires. Le sien l'emporte plus longtemps que le mien, et je la regarde affectueusement pendant qu'elle plisse les yeux et qu'elle se tortille. Cette dame nonagénaire n'a plus d'âge quand elle rit.

- Les cascades servaient quoi comme boissons ?
- Du chocolat, du café et du vin chauds.
- Ça ne risque pas d'exister, même en petites portions qui tiennent dans un seul verre !
- Je sais.
- Et le sol, il est de quelle couleur ?
- Il est rose clair, et ça brille de mille feux. Comme s'il contenait de minuscules petites ampoules lumineuses.
- Je te promets que si un jour je me trouverais dans un endroit comme ça, je garderai mes chaussures et je te rapporterai de quoi trinquer.
- Ne te moque pas ! Je sentais qu'on te voulait du mal. Que quelque chose ou quelqu'un te voulait du mal.

Je me sens presque embarrassé pour autant d'inquiétude pour un seul rêve. Je ne sais plus quoi rajouter pour la calmer. Si elle est venue pour me conter ça, c'est qu'elle y craint un peu de véracité.

- J'ai besoin d'un petit coup de main. Ni ton père ni moi n'avons plus la force de faire installer du meuble, nous avons déménagé dans un logement plus adapté pour notre âge. Passe nous voir un de ces soirs s'il te plaît, pour nous aider.
- Je peux t'accompagner tout de suite.
- Non, non, hier tu es tombé et il ne faut pas que tu te fatigues. Une autre fois, une autre fois, mais ne tarde pas trop s'il-te-plaît !
- D'accord, c'est promis !

Je sais que n'importe qui de ses voisins les aurait aidés volontiers, mais ils veulent me revoir chez eux. Je me sens coupable de ne plus leur rendre visite.

- Allez maintenant, il faut que je parte. J'ai beaucoup de travail qui m'attend à la maison, je ne sais pas comment rattraper cette heure où je suis venue chez toi. Excuse-moi de ne pas pouvoir rester plus longtemps.
- D'accord, je comprends.

Je l'accompagne à la porte, et c'est là que m'est venue l'idée. La seule possible qui pourrait aider les gens du train.

Ils ne pourraient pas survivre seuls, je ne peux pas les ramener car ils craindraient ce qu'ils risquent ici, je ne peux pas révéler tout ça à quelqu'un pour qu'il les aide. Mais moi, je peux peut-être les aider, en étant avec eux. Je dois retourner les retrouver, leur apprendre comment survivre si je sais faire, et revenir chez les miens.

J'embrasse très fort ma mère. Elle sent que je suis tout d'un coup emballé mais elle ne me demande pas ce qui tourne dans ma tête.

- Merci, merci beaucoup d'être venue.
- Oui, à bientôt alors, ne nous oublie pas !
- Compte sur moi !

La gare n'a plus aucune lumière qui l'illumine à part celle du soleil estival qui se dégage très finement entre les nuages. Le faisceau a déguerpi, alors que d'habitude il tient plus longtemps sur un même secteur avant de virer petit à petit vers un autre. Mais là, je ne le vois plus du tout. Je me suis pourtant absenté qu'une seule journée et la gare a pris quelques siècles de plus. Il me semble que les tas de débris entassés sur les voies ferroviaires ont pris plus de la hauteur. Pourtant ce n'est pas plausible. Je ne sens aucune frayeur me perturber mais je pense que c'est mon imagination qui s'amuse à me malmenier.

Aucun son ne vient interrompre le silence pour rassurer ou pour raviver une angoisse. Je tiens sur le premier quai sans rien éprouver. Je n'ose pas rajouter à ce qui me cerne des émotions, de crainte que ça n'en soit trop. J'entends mon pouls valser, je le sens me cerner comme s'il venait de l'extérieur. Il tient un rythme normal et méthodique. Un meilleur rythme que celui tenu par l'horloge que je viens d'apercevoir ici affichant onze heures quinze alors qu'il est quatorze heures. Je me demande depuis combien de temps ses aiguilles ne tournent plus.

J'ai une fois été convié à un institut de recherche qui réalise des expérimentations sur des sujets qu'on ne m'a pas expliqués très précisément. C'était à l'époque où je commençais à chercher un boulot. Je manquais terriblement d'argent et j'ai accepté de participer à des expériences en attendant de trouver ma voie. Du moment qu'on ne farfouillait pas mon corps et qu'on ne me faisait rien ingurgiter de suspect, j'étais partant. C'est une activité que font toutes les personnes dans le cas de recherche d'orientation. Pas que pour l'argent, mais pour contribuer à faire avancer la science puisqu'elles n'ont pas pu le faire en s'orientant vers l'une des deux filières communes.

La seule expérience à laquelle j'ai servi s'était passée dans une pièce étroite, aux murs en housse, décorés de façon étrange. Il y avait des strates qui zigzaguaient, quelques-unes vers le haut et quelques autres vers le bas. On m'a expliqué que c'est pour absorber le son, pour créer un effet anéchoïque. Je ne me suis pas inquiété jusqu'à ce qu'on m'ait enfermé à l'intérieur. Ça ne semble pas évident à comprendre, il suffisait de tenir debout dans cette pièce pendant trente minutes, et pourtant je n'ai pas pu en tenir cinq. L'absorption des sons est si efficace, on ne risque pas de s'entendre crier. On n'entend plus rien, d'où le nom de chambre sourde attribué à cette salle. Tout ce qui est extérieur à son corps, on ne l'entend plus. Par contre, ce qui est intérieur telles que mes pulsions cardiaques s'intensifiaient, me créaient des hallucinations et

assourdisaient mon ouïe très sensible. D'ailleurs, je soupçonne les chercheurs de m'avoir élu pour cette expérience pour mes facultés d'audition.

Outre les bruits intérieurs s'ajoute une désorientation totale due au manque de repères. Je m'étais sentie incapable de rester en équilibre sur mes deux pieds, et je m'étais écroulé. Les assistants sont accourus pour extraire le cobaye, et j'ai candidaté le lendemain au magasin où je travaille aujourd'hui.

Je trouve à cette gare une similitude à cette chambre sourde. Néanmoins, c'est moins pénible et j'arrive à rester suspendu en attendant que le train commence à se faire entendre. D'un peu plus loin, je serais distingué dans le noir comme une statuette qui ne tient même pas une posture particulièrement somptueuse.

Je tiens dans ma main droite la carte pliée. Je me rends compte que je la serre fort et que je suis en train de la froisser. Je desserre un peu ma prise et un vent qui a soufflé juste à l'instant a failli la faire voler. Je la retiens à temps et je commence à intercepter le bruit des rails qui grincent. Le train est en train d'approcher et sa venue est à l'origine du vent qui a soufflé.

Je n'ai pas encore décidé de la manière avec laquelle je saurais retenir les gens du train de m'attaquer. Je ne sais pas combien ils sont, de quoi ils sont capables, ce qu'ils imaginent craindre de ma présence. J'espère ne pas finir tué sur un quai sombre et humide. Mais ça vaut le coup de tenter, et le fait qu'il y ait des enfants parmi eux ne me laisse pas le choix de ne rien entreprendre. J'aurais tenté quelque chose aussi s'il n'y avait pas d'enfants, mais là ça urge plus.

Je ne sais pas si je suis naïf d'espérer mener des discussions avec ces gens dont je ne connais absolument rien à part leur isolement et d'espérer m'en sortir sans qu'on s'en prenne aux mains, mais j'espère toujours. J'ai un couteau dans ma poche arrière du pantalon, je ne m'en servirai pas, mais ça fera peut-être retarder les attaques le temps que je puisse m'expliquer.

A l'école, on m'a appris que seuls les règlements très stricts de notre monde permettent de ne pas laisser évoluer des déchaînés dans la société. Il suffit de s'en libérer pour que tout aille sens dessus dessous et qu'on retrouve son voisin en train de grignoter dans les murs de chez soi. Les gens se transformeraient en barbares insoucieux de produire pour leur propre compte et encore moins pour autrui. Ils s'assoiffieraient uniquement pour une occasion de croquer un peu dans ce que quelqu'un d'autre possède. Je sais alors un peu à quoi je peux m'attendre.

Le train arrive devant moi, mais il continue de rouler. Je me suis dit que rien ne va arriver finalement puisqu'il continuera son chemin et je serai alors obligé de retourner au lit bien me couvrir, regarder le plafond et continuer à me tourmenter pour ces gens. Mais il a freiné très

brusquement, et les rails ont crissé tellement fort ça aurait pu m'entailler les tampons. J'ai abrité mes oreilles sous mes mains et la carte s'est un peu froissée dans le même geste.

Le train s'immobilise complètement, et je retrouve l'opportunité de reconsidérer combien il est grand. Il est vraiment très étendu, très ample et très haut. Le plus grand engin que je n'ai jamais vu, et encore il a l'air d'avoir gagné en volume depuis hier, ou c'est peut-être le manque de lumière qui ne me laisse pas tout à fait l'occasion de vérifier.

Je longe toute la longueur du train deux fois, mais je n'entends rien remuer et je ne vois rien qui témoigne d'une autre présence à part la mienne. Il faut que j'inspecte l'intérieur. Je monte par le premier wagon et je retrouve les mêmes cartons encombrant de moins en moins les wagons au fur et à mesure que j'avance vers le dernier. J'ai fouillé le véhicule de fond en comble. Il n'y a personne. Le meuble en carton n'est plus là aussi.

Je m'apprête à repartir quand je sens que le train commence à bouger. Le temps que j'arrive à la seule issue possible, il circule déjà trop vite.

J'ai plié la carte plusieurs fois et je l'ai mise dans une poche, puis je me suis cramponné à une chaise au poste de commande. Pour me téléporter, il faudrait que mon système me localise, que je sois fixe, hors le train roule trop vite, je ne sais pas quand il va s'arrêter, où il va s'arrêter. Je n'ai plus aucun contrôle dessus. Je ne sais pas si là où il va m'emmener, il fera très froid pour moi. Je porte un pull col roulé, un bonnet très fin, un pantalon en tissu léger et un manteau d'été qui n'est même pas rembourré. Il est garni d'une seule couche de cachemire. Je n'ai pas de gants et je porte une seule paire de chaussettes avec des baskets. D'après mon système, le train se dirige vers le nord. L'expression "tu es en train de te diriger droit vers le nord" veut dire dans mon quartier que tu es en train de te berner complètement. Car mon quartier se trouve à l'extrême nord des endroits habitables sur terre, et on est supposé ne jamais partir dans un endroit plus nordique.

Je ne pense pas à moi plus qu'à tous ces gens que je ne retrouverai jamais. Ils resteront égarés et je le serai plus, puisque je suis seul.

Quelqu'un est au courant de leur isolement, de leur détresse et de ce qu'ils encourent pendant que peut-être eux-mêmes ne savent pas de quoi ils s'égarent. Quelqu'un a eu l'intention de les aider et en a émis un projet qu'il considère comme le plus honorable de sa vie. Puis dans l'exécution de ce secours, il risque de finir gelé dans un véhicule errant et aux parois rouillées ou de se faire probablement exécuté s'il s'en sort. Personne ne viendra à sa rescousse et personne ne sait d'ailleurs ce qui lui arrive. Seul le gouvernement risque de savoir, et ce ne sera pas pour être clément.

Personne ne viendra me secourir. Personne ne viendra me secourir. Cette phrase se répète dans ma tête quand je commence à discerner dans l'air une odeur de sel qui masque presque complètement l'odeur d'humidité dans le train. Je n'ai jamais humé aussi fort une telle odeur. Il doit y avoir beaucoup de sel pour sentir si fort.

Je vois à travers le gros pare-brise que le train va rentrer sur une voie ferrée qui tient sur la surface de l'eau. Je ne sais pas différencier un lac d'une mer et mon système ne peut plus me fournir des informations sur ma localisation depuis un moment déjà, mais je ne vois aucune terre à l'horizon. Ça doit être la mer, car je sais que son eau est salée, et peut s'étendre comme ce que je vois. Je peux distinguer plus clairement le chemin de fer. Il n'a aucun support à part l'eau. Il y a deux interminables barreaux de fer qui longent le flot droit devant et le coupent en

deux tranches égales. Le train s'y introduit et de très hauts jets d'eau se dégagent des deux côtés. Je fais un mouvement de recul et je reste un instant ébahi avant de revenir m'accrocher à la chaise. Les jets sont formés par des innombrables gouttelettes alignées qui scintillent, elles font une ascension vers le ciel puis elles s'arquent avant de pleuvoir, et ce n'est pas très différent d'un plumage d'oiseau. Ces deux ailes me distancent de mon quartier, et de Delilah aussi, qui me fait mal en ignorant ce que je sens. Peut-être vont-elles me délivrer plutôt que m'achever. Je ne peux pas voir ce qui se passe derrière les deux voilures en-eau du train. Je ne peux voir que ce qui se passe en face et c'est presque irréel. Ça devient de plus en plus secoué par des petites vagues et ça cache le chemin de fer émergé quelques centimètres sous la mer. C'est comme si le train roulait directement sur la surface du flot, et il ne se noie pourtant pas. Toutes les dix secondes, j'ai l'impression que ça déchoit et que c'est en train de glisser à l'intérieur de l'eau, mais ça retrouve très vite l'altitude qu'il faut et les jets qui sont créés à cet instant de varappe sont alors plus élevés.

Le train continue ainsi sa route jusqu'à sa destination que j'ai autant de hâte que d'inquiétude pour la découvrir. Il maintient une très grande vitesse pendant des heures, pourtant je ne vois pas de continent. J'ai l'impression que le voyage va durer comme ça vers l'infini. Je sens qu'il fait de plus en plus froid. J'ai aperçu au loin une série d'icebergs impressionnants.

Où va finir ce périple ?

Je rentre dans les autres wagons, et je trouve une pile de cartons vides qui peut servir de lit et de draps. Je confectionne de quoi pouvoir me reposer un moment, mais tout ce que je fais c'est observer le ciel qui est devenu noir. Quelques faisceaux au loin éclairent toujours l'intérieur du train. Mis à part le premier, les wagons n'ont pas de toit et ouvrent directement sur le ciel. C'est beau de traverser une mer à ciel ouvert, c'est la première fois que je sens que je suis en train de vivre un voyage, peu confortable et il fait fichtrement froid, certes, mais c'est un voyage.

Tout d'un coup, je sens quelque chose secouer violemment le train. J'ai l'impression qu'il a fait un grand saut dans le vide avec toute sa masse phénoménale et qu'il a atterri sur une terre ferme, car je n'entends plus le bruit de l'eau. Je me dégage des piles de cartons qui me couvraient et j'accours voir. Le train a freiné brusquement et j'ai perdu mon équilibre. Je suis entraîné dans des trébuchages et des récupérations vaines, puis dans une longue glisse sur le sol. J'ai essuyé toute la poussière sur mon trajet et le froid du sol m'a léché les membres et le visage. Je me relève et je sautille sur une seule jambe jusqu'à la sortie, car l'autre est endolorie.

Je suis égaré dans une gare tellement en hauteur, je n'ose pas très longtemps regarder le pied de la montagne enneigée où elle est perchée. La grande horloge affiche onze heures quinze, comme l'autre gare. Et il fait un froid mortel.

Je passe le reste de ma nuit dans le lit et les draps de cartons. Je ne suis même pas arrivé à sortir faire mes besoins à l'extérieur. Je les ai faits dans un coin et je suis retourné me recouvrir de cartons. Je frissonne et ne sens presque plus mes doigts et mes orteils. Je n'arrive donc pas à fermer l'œil, mais j'essaie tout de même d'économiser mon énergie et peser mes mouvements. J'ai déjà très faim et je n'ai pas de comprimés sur moi. Mon ventre gargouille très fort et c'est le seul son qui me berce ici. Puis, j'ai pensé aux milliers de cartons dans les wagons et à ce qu'ils doivent contenir. J'ai tout d'un coup pris de la force et je me suis trouvé en train de courir d'une pile à l'autre pour lire ce qu'il y a dessus. Il y a surtout des marchandises complètement inutiles pour moi là où je me trouve. J'ai dû courir longtemps avant d'en trouver de vraiment utiles. Elles étaient destinées à une boutique de prêt à porter voisine au magasin où je travaille. J'ai beaucoup de mal à ouvrir le premier carton, je ne sais pas si c'est parce qu'il est vraiment très résistant ou si mes mains sont très gelées pour réaliser une telle tâche. Je découvre à l'intérieur des pulls très fins que je me dépêche d'enfiler un à un. J'ai commencé par la plus petite taille, qui est la mienne. Après trois couches, il a fallu passer à la suivante. En tout, j'en ai mis six. J'ai remis mon manteau par-dessus. Je me suis senti ballonné comme un ours, mais je ne me suis pas senti gêné quand je me suis déplacé vers un autre carton. Il m'a résisté moins que le premier et il m'a vite exposé son contenu ; des pantalons et des vestes à capuches. Je n'ai rajouté que deux pantalons au mien, et j'ai enfilé une veste en dessous de mon manteau. Je suis devenu une parfaite boule de tissus qui roule toujours entre les cartons à la recherche de gants et de quelque chose à mettre aux pieds. J'ai beau roulé, je n'ai rien trouvé de ça.

Quand je me suis fatigué, je me suis laissé disparaître dans un amas de vêtements déployés sur le sol. Je laisse uniquement mon nez pointer en dehors de la pile, et l'air que je respire est si frais, il me gèle les poumons et la poitrine que je réchauffe en m'introduisant plus dans les pulls, pantalons et vestes déjà très froissés. Je rembourserai tout ce que j'ai pris et abîmé, même si ça me prendra toute ma vie, enfin si j'arriverais à retourner en vie et qu'on voudrait bien m'acquitter.

Me trouver pour la première fois de ma vie aussi éloigné des miens, et dans une situation aussi sinistre, ça fait forcément remuer le cerveau. Alors je passe ce moment qui est peut-être le dernier de ma vie à me remémorer ce que j'ai vécu de bon, je n'en ai pas beaucoup, des bons souvenirs, mais j'ai de quoi m'occuper pour ici et maintenant. Alors je pense à la première fois où je suis monté dans une balançoire, c'était également la dernière. Je l'avais confectionné moi-

même chez mes tuteurs numéro cinq, et elle n'a pas tenu longtemps. J'étais en train de trop bien m'amuser, je me donnais de l'élan avec mes pieds, et d'un coup je me suis trouvé sur mes fesses. J'avais sangloté dans les bras de ma mère, puis je m'étais mis à rigoler. « Je t'interdis de reconstruire ce genre de choses. Tu as vu combien tu t'es fait mal ? » Je ne voyais plus en quoi c'est mal, la douleur s'est estompée très vite. « Mais c'était drôle ! C'est drôle de tomber, parfois, maman. »

Je pense à la fois où je me suis amusé à trouer toutes mes chaussettes avec des ciseaux, car elles se mettaient entre mes orteils et que c'était désagréable. A la liste de cadeaux que je faisais très soigneusement à chaque anniversaire, avec un cadeau pour chaque tuteur. Aux comprimés sucrés que je prenais du temps à chercher pour en voler un peu plus que la dose prescrite. Et à la fois où j'ai vu Delilah pour la première fois. J'avais remarqué tout de suite la mèche en virgule sous sa queue de cheval et je m'y suis attaché aussitôt. Je me demande si elle le saura que je serais porté disparu.

Sera-t-elle affligée ?

Je ne sais pas ce qui se passera exactement pour moi, mais je pense ça va arriver plus tôt que prévu. J'ai le souffle court et le corps qui tremble comme un petit drapeau sous le vent. J'entends du bruit et ça sonne comme si ça provenait du fin fond d'un puits. J'essaie de bouger pour faire dégager ma tête. J'y arrive avec difficulté et j'aperçois ce qui m'entoure à travers une buée blanche. Je pense que je suis en train de m'évanouir ou de me ranimer. De m'évanouir si tout ce que je suis en train de vivre est vrai, de me ranimer si tout ça est un cauchemar.

Il fait bon et chaud, presque comme dans mon logement. Peut-être grâce aux couches de vêtements que je porte. Je me trouve toujours hors secteur habitable car mon système ne peut toujours pas me dire où je me trouve. J'ai les yeux trop secs et les paupières collées. J'ai du mal à les séparer. Je commence par les frotter avant de les ouvrir un à un sur une personne qui met sa main sur mon front. C'est un vieil homme qui sent fort les médicaments. Il doit beaucoup s'en goinfrer pour pouvoir survivre à son âge. Il a même des rides sur le nez et il a l'air d'être centenaire avec quelques décennies en plus. Ou c'est moi qu'on a aspergé de médicaments. Je ne saurais pas être sûr.

Il ôte sa main et me fait un regard à moitié compatissant et à moitié incompréhensible. En tout cas, il n'est pas complètement compatissant à mon égard. Ça doit être quelqu'un des metteurs en ordre qui m'a repêché quelque part pendant que je rêvassais d'un train qui circule sur l'eau et d'une gare perchée au-dessus des montagnes.

- Bonjour, lui dis-je ne sachant pas quoi dire d'autre.
- Bonsoir, répond-il entre ses dents comme s'il n'était pas sûr de vouloir articuler.
- Je suis ici depuis combien de temps ?
- Plusieurs heures, dit-il avant de me surprendre en se relevant. Il part sans me donner plus d'explications.

Je remarque enfin la décoration du lit où on m'a mis. On dirait une cage, sauf que c'est en bois massif, bien orné avec des motifs en or. Il est surplombé par un toit couvert avec un tissu velouté, enjolivé de dessins d'anges dansants. Les quatre issues sont enveloppées par des rideaux brodés et transparents. Il suffit de les dégager pour sortir, mais je me sens quand même un peu enfermé. Je relève ma tête et je vois que les murs sont peints avec des fleurs dorées sur un fond blanc, on voit quelques fissures naissantes, l'humidité a bien rongé les coins, panaché les murs par endroits avec des petites verdure en écume, sûrement des moisissures, d'ailleurs ça sent fort le moisi. Les autres meubles ne sont pas moins luxueux que le lit, excessifs en bois et en ornements aussi, mais je décèle enfin que c'est plutôt en piteux état.

L'endroit m'intrigue tellement, je n'arrive pas encore à m'interroger sur sa nature. Je contemple et je ne formule pas de questions dans ma tête. Puis, je me suis rappelé d'une chose. Le paradis. Un de mes tuteurs m'en avait parlé. Il avait dit que c'est un bel endroit où vont les gens qui croient en ses dieux après leur mort. Je devais garder le secret de son existence, j'avais sept ans

et ça me semblait discriminatoire ; non seulement pas tous les gens ont le droit d'y accéder, mais en plus ils n'ont pas tous le droit de savoir. J'ai su plus tard qu'il voulait plutôt s'éviter des problèmes puisque c'est interdit de parler religion à des enfants.

Si c'est ça, c'est alors fichtrement glauque, le paradis.

Je m'enroule dans la grosse couverture trouée par endroits, et je ne laisse afficher que mes yeux pour cacher le sourire narquois que j'esquisse. Je me sens un peu berné par mes propres idées. J'ai une grosse migraine mais ça ira mieux, je pourrai alors mieux considérer où je suis, le paradis ou un endroit clandestin qui n'est pas supposé exister, qui esquivé les normes de construction, qui puise beaucoup de bois, et qui est abusivement beau ; ce n'est pas permis car ça distrait quand on travaille.

J'entends des personnes se disputer dans le couloir, et il y a la voix du vieillard qui prend le dessus. Ils seraient en train de reconsidérer mon admission ici. Je fais semblant de ne pas faire attention et j'essaie d'écouter ; mon ouïe fine me fait parvenir chaque lettre, chaque syllabe, chaque sifflement mais je ne peux rien saisir de leur dispute. Je ne comprends pas leur langue. Ce n'est sûrement pas des metteurs en ordre du gouvernement, et je trouve soudain l'idée d'être mort encore moins séduisante, même envoyé au paradis.

Je glisse en dehors du lit et mes pieds se trouvent sur un sol en parquet. Du bois en couvre toute la surface. Cette pièce renferme plus de trucs en bois que ce que j'en ai vu de toute ma vie. Ça doit être vraiment le paradis, ou c'est un enfer moins en flammes que ce dont on m'a prévenu. Car les personnes à l'extérieur sont très en colère pour être des anges. Quelqu'un a brisé un truc en verre. Je m'approche sur la pointe des pieds de la porte. Je croyais ne rien pouvoir produire comme bruit tellement je pèse mes pas, mais je ne suis pas habitué à marcher sur du parquet, et j'ai moi-même eu peur quand ça a grincé sous mon poids.

La dispute dans le couloir s'est interrompue tout de suite et les trois hommes qui la faisaient sont rentrés dans la chambre en se forçant à sourire. L'un d'eux, un quadragénaire avec un regard menaçant aux sourcils très épais et une moustache impressionnante, vient se mettre face à moi. Je sens qu'il ne m'apprécie pas mais qu'il a bien envie de faire des efforts pour qu'on s'entende sur quelque chose que je ne sais pas encore. Le deuxième a mon âge et trois fois ma corpulence. Il a les mains posées sur ses hanches tout en gardant son sourire berné et me dévisage comme si j'étais une curieuse créature. Il a quelque chose dans sa posture qui me laisse comprendre qu'il est prêt à m'achever dès qu'il pourra allier les autres à ce dessein, et que ces autres sont les seuls à l'en empêcher. D'ailleurs, le vieillard le surveille du regard.

Je recule d'un pas. Je ne sais pas du tout où je suis, et l'attitude de ces hommes ne rassure pas. Je ne sais pas ce qu'ils ont contre moi. Je n'ai encore jamais aperçu autant d'agressivité chez quelqu'un ou vu des gens plus fortunés que le permettent les lois.

- Vous êtes qui ?
- Vous, vous êtes qui ? M'a retourné ma question le costaud qui a laissé ses hanches pour serrer ses poings.

Je commence à comprendre que ce que je croyais tout à l'heure pour une autre langue est tout simplement un dialecte. Ou bien c'était une autre langue, mais qui s'approche très fort de ce dialecte. Ils articulent très mal. On dirait qu'ils ont envie de prononcer un peu de leurs syllabes et en garder un peu pour eux. Ça mâche les mots et ce qui sort c'est juste leur essentiel. Je n'ai jamais entendu d'autres dialectes à part le mien, car personne n'en a d'autres, enfin d'après ce que je pensais.

- Je m'appelle Joseph, répondez-moi en leur tendant ma main.

Personne ne veut la rattraper et elle reste suspendue avant que je ne la ramène. Je suis dépité.

- Oui, et qu'est-ce que vous faites là ? Rugit-il.

Le vieillard l'a flamboyé du regard et il a dû détendre ses muscles crispés. Je le voyais chavirer de colère par-dessous son pull très serré.

- Ce n'est pas vous qui m'avez ramené ?
- Si, mais...
- Vous êtes les gens du train ?

Ils ont l'air dégoûtés par ce que je viens de dire. J'ai interprété ce silence par un oui muet. Ils sont bien une communauté isolée et ils ne veulent pas se faire qualifier par les gens du train.

- Des gens isolés, c'est ça ? Rectifié-je quand même pour calmer.

Ils ne me répondent pas. Ils n'ont probablement pas compris. Ils ne savent peut-être pas qu'il existe une autre civilisation à part la leur. Je n'ai pas les moyens de réfléchir par moi-même. J'ai le cerveau fatigué par ce qu'il a dû assimiler en très peu de temps depuis hier après-midi. J'essaie de chercher dans le système un synonyme d'isolé, mais ça ne réagit pas. Ça ne l'a jamais fait, mais peut-être qu'il en a reçu un coup lui aussi, de ce qui m'arrive depuis hier. Je mets instinctivement ma main sur le mouchard, mais... il n'est pas là. Je sens juste une minuscule cavité très étrange au toucher. Avant de m'affoler, je me retourne comme si je pouvais le voir en face là où il est censé être placé. Je remets ma main sur l'arrière de mon cou, ensuite mes deux mains, je tâtonne, je me griffe presque, mais il n'y a rien et je n'ai jamais autant paniqué de toute ma vie.

- On te l'a enlevé, dit le vieillard. Pour que tu ne puisses pas avertir les tiens. On a aussi récupéré la carte sur toi.

Je suis horrifié par la simplicité de ses paroles quand il a avoué m'avoir fouillé et mutilé. Il l'a dit comme si c'était une chose évidente à faire, très justifiée, comme s'il n'y avait pas un moyen d'être moins sordide. Et les autres ont l'air d'approuver. On m'a estropié, amputé une partie de moi, ôté une grande portion de mes capacités, mais ce n'est rien pour ces hommes.

- Mais quel genre de monstres vous êtes ?

Je n'ai jamais eu peur de quelqu'un avant. Mais à cet instant précis je me suis senti entouré de gens si répugnants et si inaccoutumés, il n'est pas possible de ne pas être effrayé. Puis, je me sens impuissant, complétement désarmé sans mon mouchard. Pire, comme un invalide. Et je ne sais pas ce qu'ils veulent encore faire de moi.

Je suis resté recroquevillé dans ce lit étrange pendant des heures. On m'a enfermé en partant. Je comprends maintenant la raison de sa forme. C'est une jolie cage, très confortable par rapport à l'endroit où je me suis habitué à me coucher, du coup je vis difficilement ce luxe, et ce n'en est pas moins une cage.

J'ai les jambes pliées contre mon corps, la tête posée sur mes genoux et les bras autour. De temps en temps, je pose ma main sur l'arrière de mon cou pour vérifier que la cavité est toujours vide. Mais elle l'est toujours à chaque fois, et je me remets alors à ma position qui est la seule qui me console ici. Je me sens moins atteignable comme ça, même si ce n'est pas vrai. Il suffit qu'ils ouvrent la porte, qu'ils pénètrent dans la chambre et qu'un de mes geôliers me tirent de force d'ici. Si l'homme en triple corpulence courante vient m'extirper, je pense qu'il est inutile de ce débattre. Je peux compter sur mon intelligence uniquement, mais je ne vois pas un moyen d'en user ici. J'ai regardé par la fenêtre. Je n'ai plus osé le refaire. Elle ouvre directement sur la mer, mais à plusieurs mètres au-dessus. Ma chambre est perchée sur une falaise et la fenêtre ne compte pas comme issue.

Derrière mon dos, on a posé sur une table toute aussi pure en bois que les autres meubles de quoi manger, ils disent. Je ne sais pas ce qu'ils m'ont offert, mais je n'en porterai rien à ma bouche. C'est très étrange de proposer des choses pareilles comme nourriture. Ils me prennent pour une dupe pour manger ça ? Puis, qu'est-ce que c'est, d'ailleurs ? Je n'ai jamais vu ou imaginé des formes pareilles, avec de telles couleurs. Des cylindres courbés qui forment des arcs jaunes brunis par endroits, des petites boules avec une extrémité pointilleuse de couleur verte panachée. D'autres objets sont encore plus suspicieux et je ne veux même pas y toucher, tels qu'une sorte de boule ovale et marron écaillée avec une texture bizarre formant à son sommet des feuilles qui s'écartent telles un feuillage de palmier.

Je n'ai même pas voulu me retourner quand j'ai entendu la porte s'ouvrir. Je me suis juste un petit peu plus refermé sur moi-même et j'ai attendu. Peut-être qu'on ne me verra pas tellement je m'efforce à me faire tout petit et qu'on me laissera tranquille.

Une main effleure mon épaule. Je frissonne de ce contact que je veux repousser. Je me retourne pour voir qui c'est et crier que je ne veux pas discuter. Je m'attends au vieillard, à un de ces hommes étrangement volumineux ou moustachu, mais je retrouve les bracelets tatoués puis le visage de la fille rousse, peu visible derrière un voile fait de ses cheveux. Avec ses mèches

quelquefois blondes, quelquefois rousses, moins souvent châtaines, foncées, claires, moyennes, avec beaucoup de boucles ici, très peu là, parfois plutôt raides, et qu'elle laisse pousser d'une façon sauvage, elle me fait penser à un lion, cet animal en voie d'extinction, et j'ai peur de ce qu'il va rugir.

Elle a l'air plus sereine que la dernière fois qu'on s'est vus, elle n'a pas l'air d'avoir envie de m'agresser, et pourtant je la crains plus que l'autre fois. Je sursaute, et je vais en dehors de mon lit. Je me mets debout face à elle de l'autre côté. Trois voiles nous séparent ; deux couches de rideaux en tissu, et une faite de cheveux. Elle reste figée mais elle n'a pas l'air d'être inquiétée par ma réaction.

- Il faut que vous mangiez un peu, dit-elle en posant ses yeux sur la corbeille remplie de bizarreries.

Je lâche un rire paniqué. Je ne sais pas ce qui lui prend de me dire ça, je ne sais pas ce qui leur prend, les gens ici.

- Je sais que ça ne ressemble en rien aux comprimés que vous avalez, dit-elle en rassemblant ses cheveux derrière son dos, l'air lassée. Mais ça a un goût. Ce sont des fruits. Des vrais fruits frais qu'on a pris hier matin dans un train qui est passé avant le tien.

Tout d'un coup, tout s'explique. Ce sont des fruits transportés dans les trains avant d'arriver aux usines qui en tirent les nutriments pour faire des comprimés et qui usent aussi du reste pour produire de l'énergie. C'est Lakuma qui m'avait confirmé que les fruits ont une apparence bien différente de ce qu'on nous livre. Je ne comprends pas pourquoi ils peuvent avoir l'avantage d'en avoir. Je ne comprends pas comment on peut dire aussi simplement qu'on a volé ou enlevé un mouchard. Ces gens ont d'autres principes, d'autres normes que les miennes. Ils ne sont en rien comme moi.

- Et de quel droit vous, vous avez le privilège d'en manger, et de... de vivre dans un endroit pareil ? Ce gaspillage ici... rien qu'en cette chambre... il y a ici plus de gaspillage que tout ce que j'ai déjà croisé durant toute ma vie ! Avez-vous besoin de tout ça ? Non ! Alors pourquoi vous possédez tout ça ? Comment vous possédez tout ça ?

J'agitais mes bras pour faire des gros gestes et accompagner mes paroles que je sentais insuffisantes pour relater ce que je sens. Peut-être que je doute qu'ils comprennent bien ma langue, ou qu'ils sont aptes à saisir autant d'interrogations, alors je me dis qu'il faut que je soutienne tout ça avec beaucoup de gestuel. Et encore, je me sens toujours incapable de faire exprimer même un peu de ce qui me cogite car cette fille trouve toujours de quoi afficher un

semblant de sourire. C'est un pincement de lèvres déjeté. Une lionne ne sait sourire que de travers.

- Asseyez-vous et je vous expliquerai tout, dit-elle comme si rien n'est censé choquer et je note mieux son très fort accent car je l'ai mieux écoutée.

Bizarrement, quelque chose dans son attitude, dans sa manière de parler, ou de me présenter la chaise en face d'elle, me rassure. Comme hypnotisé, je rejoins la chaise et je m'assois malgré moi.

Elle prend un air perdu, comme quand on ne sait pas par où commencer.

J'écoute la fille aux cheveux volumineux me raconter où elle est née. Dans un train qui ne s'est pas arrêté avant la mort de sa mère très essoufflée. Il sentait les agrumes et je ne sais pas ce que c'est autant qu'elle n'en est pas sûre. On lui dit qu'on l'avait trouvée parmi les oranges les clémentines et les citrons, comme un fruit rond qui tombe, roule et s'éclipse sous un meuble. On l'avait ramassée, bercée comme on secoue quelque chose de moins humain. On lui dit que ses cheveux prirent leurs nuances de là où on l'avait découverte. Qu'ils avaient aspiré les couleurs pour en faire une teinture aussi vermillonne et révoltée qu'elle allait le devenir plus tard. Mais elle, elle pense que c'était la couleur des cheveux de son père. Elle n'en a pas de preuves. Elle le sait et c'est tout. Il était déjà mort avant sa naissance. On lui a dit qu'il était mort de froid, quelques mois auparavant. Il était parti seul approvisionner pour offrir à sa femme enceinte. Le périple était lourd, dans un territoire gelé, sur une distance effroyable, et il n'a pas dû partir. On lui a aussi raconté qu'il était mort en s'approchant trop près d'un feu pour se réchauffer. Il s'était enflammé et on n'avait pas pu l'éteindre avant qu'il ne s'éteigne. Elle dit que le froid brûle comme le fait un feu, alors entre les deux, les siens penchent pour ce dernier car il réchauffe au même temps qu'il tue. Son peuple a plus connu les brûlures dans la neige et ils élisent donc celles du feu. Mais elle, elle préfère la première version de sa mort. Celle où il meurt pour subvenir aux besoins de sa femme et sa fille.

Elle n'a pas connu ses parents, alors elle me raconte les personnes qui l'ont paternée, des gens braves mais fatigués de survivre. Elle raconte sa vie et au même temps, je l'entends me raconter moi aussi. Elle avait été élevée parmi des gens qui n'arrêtaient pas de déménager, comme j'ai été élevé parmi des gens qui n'arrêtaient pas de stagner. Elle se posait des questions comme je m'en posais aussi. Des questions qui bouillonnent mais qui ne s'évaporent pas. Elle se retenait de prononcer les insensées qui rendent triste, car elles sont en colère qu'on n'ait pas trouvé des

réponses pour elles. Elle disait celles qui semblaient faire moins écarquiller les yeux. Une se répétait, comme la sonnette des départs. « Pourquoi on part ? » On répondait tout simplement qu'il faut partir, à chaque fois, sans apporter plus d'explications.

Il fallait tout ranger, au moins tout ce à quoi elle tient vraiment, dans un petit sac à dos confectionné à la main puis décamper. Beaucoup de ses affaires ont été abandonnées à chaque fois, mais du moment qu'elle pouvait garder le portrait de ses parents, ce n'est rien. Le portrait aussi a été fait à la main, au crayon, comme presque tout ce qu'elle a possédé. Elle dit qu'ils sont beaux, qu'ils ont l'air heureux, qu'ils sont bien vêtus et qu'ils n'ont pas l'air de souffrir du froid ou du feu sur ce portrait.

Elle a observé durant son enfance, combien les gens autour d'elle mettaient du temps à confectionner des objets, de très beaux objets, qu'ils abandonnaient par la suite par manque de place. Il y a des demeures auxquelles ils se sont habitués, des souvenirs, et des choses utiles, mais il n'y a pas plus utile que de fuir quand le froid est meurtrier. Et ça ne leur fait pas mal de fuir leur chez eux, et à elle aussi ça ne fait pas mal.

Puis un jour qu'elle avait huit ans, elle avait distingué au loin des gros cubes aux trous carrés et alignés, les cubes étaient tous semblables, et leurs fissures aussi. Malgré la morne du lieu et les répétitions du paysage sinistre à perte de vue, elle avait pensé à une création humaine. Elle ne s'était pas habituée à voir des objets peu créatifs fait par les siens, mais c'était fait par des gens, en chair et en os, comme ils l'étaient, elle en était sûre. Elle pensait être la première à les distinguer, avoir fait une découverte. Dans le doute, elle avait demandé si on savait ce que c'était. Elle avait pointé son doigt vers l'horizon mais regardait dans les yeux, pour voir les réactions. Il y en a eu aucune. On lui dit qu'il faut partir, comme à chaque fois. Le froid était encore supportable. « Que fuit-on ? » Elle insiste. Elle veut savoir pourquoi il faut quitter ce lieu comme il a fallu en quitter d'autres. « Pourquoi un seul lieu ne peut-il pas être habité pour toujours ? » « Pourquoi un lieu est fait de terrains vastes sans rien implanté et un autre est paré de cubes ? » Alors, on se décide enfin à lui raconter, comme elle a décidé de le faire pour moi aujourd'hui.

Des hommes voulaient rester libres des règlements en quoi ils n'arrivaient pas à se reconnaître. Ils avaient toujours vécu libres de faire ce qu'ils veulent, d'escalader les grillages, de cueillir dans les arbres sauvages, d'offrir des danses qui se font pieds nus et on voulait leur imposer une autre vie. Une vie de résistances successives, de souffles courts, haletants, sans rien apercevoir du temps qui passe car il faut toujours chercher à en avoir plus. Une vie où le temps devient plus important que lui-même, où il se sacrifie pour lui-même, mais où il ne ressuscite pas. Alors ces hommes se sont isolés et il a fallu courir pour échapper aux gens coincés dans les lois de

survie, pour pouvoir continuer à parler leur langue, pour pouvoir perpétrer des traditions auxquelles ils s'étaient trop attachés, pour pouvoir toujours avoir un peu de temps pour vivre et pas uniquement pour survivre.

Elle m'a raconté qu'elle avait été fascinée par cette histoire qui rendait son peuple encore plus vénérable à ses yeux d'enfant. Elle s'était accrochée à une main et l'avait suivie à la prochaine destination, sans rien regretter de ce qui avait été laissé derrière, comme toujours.

Mais plus elle grandissait, plus elle sentait que quelque chose était contradictoire dans les paroles et dans ce qu'on faisait. Ils ne cueillaient pas dans les arbres sauvages et ne sautaient pas les grillages. Eux aussi couraient pour survivre, seulement plus voyageurs que résidents, et ils ne parlaient plus ou très peu leurs langues originelles. Eux aussi, ils ont dû faire des choix et se réorganiser pour trouver de quoi se nourrir, comme l'ont fait les gens dans les villes en cubes. Alors qu'est-ce qui différencie les voyageurs des gens des villes ?

Un jour où il faisait extrêmement froid et où ils ont perdu beaucoup des leurs, elle avait redemandé pourquoi ne se sont-ils pas résignés à demeurer avec les autres au lieu de se laisser mourir. Elle voulait entendre la vérité, seulement la vérité, et elle l'avait eue. Elle est bien différente de celle qu'on lui avait enseignée des années plus tôt. C'est une autre tournure, une autre version. La vérité des gens des villes est pire que ce qu'elle imaginait. Je lui demande ce que c'est, un peu hésitant face aux pleurs qui s'étaient soudain déclenchés dans ses yeux. Elle agite ses mains comme je l'avais fait quand je m'indignais de ce qu'on me faisait. Elle me dit qu'elle va m'exposer mes quatre vérités mais elle n'arrête pas de s'indigner au lieu de ça. Elle cogite et se remue en répétant combien le récit qu'on lui avait conté l'avait choqué. « Pourquoi m'avez-vous caché tout ça ? » On lui dit qu'elle était trop petite pour savoir, qu'il ne fallait pas qu'on lui fasse peur. Elle me dit que ce jour-là, elle avait compris combien ils étaient si peu maîtres de leur destin. Elle m'embrouille avec des phrases de quelqu'un de révolté, qui se croit maltraité, et je n'y comprends rien. Puis, elle se calme un peu. Je m'attends à entendre enfin mes quatre vérités. Mais finalement, elle me dit qu'elle ne veut plus me les révéler, car je ne mérite pas de savoir.

A la place, elle me raconte combien elle nous craint depuis ce jour-là. Elle me raconte combien on l'intrigue avec nos mouchards implantés aux cous que personne ici ne sait à quoi ça sert vraiment, avec notre précepte de vie, et avec nos trains qui circulent remplis de quoi manger pendant qu'ils crèvent de besoin. Je lui rectifie que c'est eux qui ont l'air d'abuser de bonne vie, que ce dont nous disposons provient de ce qu'on a produit, qu'elle m'intrigue avec sa simplicité à dire qu'elle nous vole et avec sa brutalité quand elle m'avait donné un coup de genou au ventre.

Elle se lève et elle s'éclipse derrière la porte, l'air vexée ou en colère. Elle ne veut plus rien me raconter.

J'étais venu sauver des gens de la mort, mais il s'avère qu'ils n'ont pas besoin de mon aide. La fille aux cheveux volumineux prétend que les siens survivent seuls depuis longtemps, pour une raison qu'elle ne me révèle pas, et je ne sais pas à quoi ça rime.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, à quoi ça rime ?

Je me sens délaissé, et je commence à douter de tout ce dont j'ai été certain durant toute ma vie.

Si des gens pareils peuvent exister et survivre, c'est la preuve que je ne peux être sûr de rien.

Je me recroqueville dans mon lit. Puis, je me relève et je goûte une bouchée de l'arc jaune. Il a un horrible goût amer. Ce n'est pas un fruit, et ce n'est sûrement pas pour manger.

- menteuse ! M'écrié je en le jetant en direction de la porte.

Je suis resté treize heures sans visites. J'ai la tête très lourde à soutenir si j'essaie de me relever, alors je la laisse posée sur l'oreiller et je m'accroche à mes genoux pour me recroqueviller. J'ai la tête lourde et migraineuse mais j'ai encore de quoi pouvoir penser au magasin, aux voisins, à Lakuma et à Delilah. Le magasin a sûrement pu ouvrir un jour de plus sans que je ne sois là. Mon voisin continue sans doute ses expériences à domicile. Il pourrait produire un trou dans le plafond au-dessus de ses machines, là où il y a le sol où tient mon lit, je ne serais pas là pour le gronder. Lakuma n'est peut-être pas au courant de ma disparition. Il continue à travailler sur son grand projet au sujet soupçonneux ou valeureux, je ne saurais jamais. Demain il courra me chercher dans les lieux les plus improbables qui ne sont pas très différents des lieux courants, quand je serai porté disparu. Quelques autres que je connais, et que je ne connais pas, s'y mettront aussi, mais tous aussi motivés. La solidarité, elle a un seul degré, et il est toujours à son apogée. Je suis sûr qu'on ne me retrouvera pas, mais je suis touché par les efforts qu'on fera pour retrouver le cloné dévié de ses missions pour le ramener à son rayon. On ne m'a pas vu depuis deux jours et personne n'imagine même pas un peu où je suis et comment j'y suis arrivé. Si je retournais et je contaïs tout ça à Delilah, elle serait plutôt impressionnée ou rebutée ?

Mes pensées sont interrompues avec un nouveau pincement au ventre. J'ai des douleurs à l'abdomen à force de n'avoir rien pris. Je suis allé dix fois à la salle de bain que j'ai découvert dans la chambre, quand j'en avais encore la force. Je pense que les enzymes de digestion sont en train de digérer mes propres tripes. Je vais finir décomposé par mon propre organisme si on me laisse ici quelques heures de plus. Je me sens très mal, à peine capable de bouger. J'ai des fourmillements aux doigts et aux orteils. A chaque fois que je ferme les yeux, je crains que ce soit la dernière fois avant le coma, puis la mort.

Je ne pense pas qu'on veut me tuer. Pas comme ça, en tout cas. Je pense qu'ils attendent de finir de bien discuter de mon cas avant de me surprendre une dernière fois et me faire découvrir ce qu'ils ont décidé de faire de moi.

Puis, quand enfin le vieillard a pénétré dans la chambre, il s'est présenté comme un des chefs, avec le drôle de prénom de Vadimor, aussi vieillot que le mien, et il m'a fait une proposition à laquelle je ne m'attendais pas. Je l'ai entendue avec beaucoup d'échos, comme provenant d'une profondeur d'un puits. Au départ, j'ai cru que c'est une hallucination.

- On pense avoir besoin de vous, ici. Si vous voulez rester.

J'ai tout d'un coup l'effort suffisant, pour me relever un petit peu. Lentement, mais sûrement.

- J'ai le choix de partir chez moi ?

Il semble surpris par une telle convoitise.

- Non, il n'y a pas moyen de revenir chez vous. On ne peut pas risquer de vous laisser partir raconter ce que vous avez vu. Mais vous pouvez rester avec nous, si vous voulez nous aider. Ou vous pouvez resterez seul, quelque part ou vous essaieriez de survivre seul puis où vous mourriez sûrement seul, si vous nous offrez pas votre aide.
- Et en quoi vous aurez besoin de moi ? Franchement je ne pense rien pouvoir vous apporter là où je suis.
- Vous saurez.

Je n'ai pas envie de lui révéler que je suis venu à la base dans le but de les aider. Ce qu'on me fait me force à cacher ma bonté, pour ne pas les rendre ravis. Je me demandais bien pourquoi ils ne me tuaient pas, au point où ils en sont. Maintenant, j'ai pu comprendre ce qu'il en est. Ils ont besoin de moi et c'est pour ça qu'ils m'exhibent un peu des privilèges dont ils disposent et qu'ils m'hébergent dans cette chambre en bois.

Rentrer chez moi veut dire recevoir une punition dont je ne pourrai découvrir l'étendue que sur place. Rester seul veut dire mourir, et je ne veux pas mourir. Pourtant, je ne sais pas ce que je vais décider.

Il remarque l'arc jaune par terre, qui est devenu complètement brun, je ne sais pas par quel mécanisme. Il dit à quelqu'un d'entrer et c'est le moustachu qui vient m'offrir des comprimés et de l'eau. Je les reconnais tout de suite grâce au tampon incrusté sur chacun en forme de fourchette. Ce sont bien les nutriments, et il y a tout ce qui me faut. Je n'hésite pas longtemps avant de m'en saisir et en avaler quinze en ingurgitant trois à la fois.

- On n'a jamais pris de comprimés dans le train. C'est la première fois qu'on le fait, pour que vous ne vous tuiez pas pendant que vous refusez de vous servir un peu de vraie nourriture.

Je ne sais pas ce qu'il appelle vraie nourriture, j'attendrai de comprendre. J'espère qu'il ne parle pas toujours des formes étranges qui changent de couleur au fil du temps. En tout cas, là je suis trop bien avec mes comprimés. Je ne me permets même pas de me douter qu'on m'ait mis quelque chose dans le litre d'eau que j'ai bu en seulement deux traits. Atténuer sa soif qui a duré longtemps avec autant d'eau procure une des plus belles sensations. On s'en rend compte quand on le vit. Je me dis qu'il faut de temps en temps, si je resterai en vie, m'interdire l'eau pendant un moment avant de m'en arroser, pour revivre cette sensation. Je ne suis pas

masochiste mais j'ai vécu dans une société qui aime faire de l'effort avant de se faire récompenser.

Je m'allonge sur le lit, je ferme les yeux et j'essaie de faire le vide dans ma tête, je fais comme si aucune personne bizarre ne se trouvait à côté en train de m'observer, et c'est super. Mais ce n'est pas possible de persister dans le calme.

- Je pensais que vous ne vous empêchez pas de tout piller dans les trains ! Dis-je avec un ton ironique sans ouvrir les yeux.
- Les seules choses que nous prenons, du moins quotidiennement, c'est la nourriture.

C'est la voix du vieillard, elle est hésitante et je décrypte un peu d'impatience qu'il essaie de dissimuler. Il veut que je me lève. Je ne me lève pas.

- Nous n'avons pas les moyens d'en produire, continue l'autre, alors nous n'avons pas le choix, et nous ne nous sentons pas coupables de quoi que ce soit.
- Nous ne prenons pas les comprimés car ils sont comptés, bien emballés, nous ne pouvons pas en prendre sans éveiller les soupçons.
- Les fruits, légumes et produits frais sont pesés. Ce n'est pas très précis. Nous essayons donc de prendre une quantité très minime de chaque train, et personne ne nous a jamais cherché. Nous sommes obligés de déménager tout le temps, pour qu'on ne remarque pas à long terme quelque chose d'anormal dans le manque de marchandises.
- Nous déménageons aussi pour fuir le froid. La seule période où nous pouvons nous trouver autant au nord c'est durant l'été. Nous retrouvons alors cette demeure.
- Ce n'est pas de notre construction, c'est un château abandonné. Abandonné depuis le temps où les nuages ne s'étaient pas formés. Nous l'avons rénové et nous nous y sommes installés. Maintenant qu'on vous a presque tout expliqué, dites-nous tout à votre tour.

Je ne crois pas tout à fait un seul mot de ce qu'ils m'expliquent à tour de rôle. Il n'y a plus aucun monument ou belle construction depuis les guerres qui s'étaient déclenchées après l'apparition des nuages. On les appelle les Vandales et ce n'est pas que pour l'obscurité qui les a causées. La famine mondiale a rendu les gens plus barbares que toutes les autres causes de guerres. Les ressources énergétiques ou l'ethnie, ça n'avait pas la disposition de rendre toute une planète assassin. Les guerres qui ont précédé la dernière ne s'appellent plus des guerres, ce sont des conflits, à petite ou moyenne échelle, tellement elles n'ont pas causé un millionième des dégâts des Vandales. Car durant celles-ci, rien n'a été épargné. Toutes les villes détruites, et en premier ce qu'elles ont de beau. C'est béotien, mais c'est comme ça. Alors ce château, il n'y a pas moyen qu'il soit ancien.

Ces gens baignent dans la bonne vie, ils ont des gros moyens, pas contre l'humidité et les moisissures certes, mais ils ont de quoi se permettre de vivre dans des résidences excessives en bois, et ils veulent tout détourner.

- Pourquoi vous portez ces vêtements alors ?

Ils font une tête stupide, comme s'ils n'avaient pas compris. Ils portent les vêtements que j'ai déballés dans le train mais ils prétendent ne pas piller que le strict nécessaire.

- Pourquoi avez-vous pris ces vêtements si vous ne vous servez que de la nourriture dans le train ?
- Vous avez déjà tout froissé !
- Nous n'aurions pas pu tout laisser comme vous l'avez laissé. Ils auraient su. Mais là, au moins, les livreurs se diraient qu'il y a eu une perte puisqu'apparemment, il n'y a pas de vol dans votre petit monde.
- C'est vrai qu'il n'y a pas de vol dans votre monde ? Demande le moustachu en ayant tout d'un coup un air affecté.

Des voleurs comme eux doivent être impressionnés par une société sans presque aucun délit. Ils ne doivent même pas savoir ce que c'est qu'une journée de labeur ou de loyauté.

- Oui, il n'y en a pas, rétorqué-je fièrement.

Le moustachu laisse sa bouche entrouverte et il fixe le mur derrière moi. Il a l'air de méditer.

- Alors, que pensez-vous de notre offre ? Me demande Vadimor sans se laisser impressionner.

Ça me ramène à ma réalité. Qui n'est plus parmi les miens, qui ne volent pas, ne pillent pas. Ma réalité est ici parmi des étrangers qui ne savent même pas ce que c'est mon monde.

- J'attends de voir ce que vous attendez de moi.

- Voici le train qu'on veut atteindre.

Je regarde où est posé le doigt du vieillard, qui m'a dit de l'appeler Vadimor, et je ne saisis pas ce que je suis censé faire maintenant que je sais où c'est, ce train qu'ils veulent atteindre. Le moustachu, les cheveux bouclés et quelques autres visages sont accrochés à moi, attentifs, le regard plein d'espoir. Il y en a un seul qui a le regard très vague, et il ne semble pas comprendre pourquoi on l'a ramené ici.

- Il faut que je vous prévienne, je ne peux pas ramener les trains qui circulent, je ne peux contrôler que ceux qui sont en arrêt.

Je ne sais pas ce que je suis supposé rapporter à ces gens, je redoute le pire. Nous entourons une table, en bois massif bien sûr, ronde et grande comme la lune que j'ai rarement vue. Sur celle-ci, est posée la carte qu'on m'a pillée. Je ne sais pas pourquoi elle m'a paru plus grande que dans mon souvenir quand on l'a dépliée. J'ai l'impression que les lignes se sont multipliées, qu'on comprenne moins leurs tracées. Ça ne menait nulle part, je ne sais pas si c'est possible, maintenant il me semble ça mène moins que nulle part. On m'a clarifié que ça correspond à la carte des chemins de fer fonctionnels du monde entier. Tous les trains transitant les marchandises d'un quartier à un autre ont leurs circuits qui figurent sur cette carte. Les couleurs correspondent à la nature de ce qu'ils transportent. Ça leur permet de les différencier, pour savoir quoi piller. Ils disent qu'ils ne prennent que ce dont ils ont besoin, il va donc de nature qu'ils ne pénètrent dans l'un de ces véhicules que s'ils savent ce qu'il transporte.

Je ne les crois pas mais j'écoute bien ce qu'ils disent, leur ton académique, l'enthousiasme, la méfiance, parfois la peur, la peur de l'échec et la peur de ce que je pourrais leur causer. Je sens dans leurs attitudes et dans leurs expressions des paroles plus que dans ce qu'ils disent. Je vois chez eux des émotions que je n'ai jamais vues de cette façon. Pas avec cette abondance, pas affichées si clairement. Ils sont sang chaud, mais ça sourit très fort. Ça sourit aussi largement que l'arc jaune qu'on m'a offert une deuxième fois, mais épluché.

C'est la fille rousse que je surnomme par Lionne dans mon intérieur qui me l'avait présenté sans sa peau. Elle me dit qu'il faut en mordre un bout, le mâcher, puis l'avaler. Ça m'a paru grotesque et j'ai grimacé, borné par ce qu'elle avance. Elle m'a pris une main, je l'ai laissée faire, sans la perdre de vue, je craignais toujours de sa part un coup sans raison, donné comme le premier alors que je n'avais rien fait de mal. Mais Lionne est restée paisible, elle m'a délicatement ouvert la main, posé au creux cet objet curieux. Je l'ai trouvé collant et bizarre. Je n'ai pas su quoi en faire. Elle a soupiré et une mèche de ses cheveux qui ondulait entre ses yeux s'est envolée, emportée par son souffle. Puis la mèche est revenue se reposer là où elle était. Je me suis demandé comment elle supporte autant de cheveux, ça doit lui obstruer la vision, s'accrocher aux portes, pénétrer parfois dans sa bouche. Mais elle fait bien de supporter, car ils sont beaux, ses cheveux, et j'ai vu comment on la regardait sur notre chemin jusqu'ici, dans les couloirs en labyrinthe.

Elle reprend ce qu'elle a posé dans ma main et m'en met dans la bouche. Il y a eu comme un faisceau de lumières, sauf qu'il n'était pas au ciel, mais en moi. J'ai senti passer un arc en ciel au fond de la gorge, ou des feux d'artifices comme on en fait les jours où on voit le soleil. C'était plus goûteux que des comprimés sucrés. Ça avait produit quelque chose d'indescriptible en moi, réveillé des sens que je ne soupçonnais pas d'exister, pas aussi puissants. C'était comme

réveiller un ourson qui était en hibernation. L'intérieur de ma bouche a enfin découvert, ou retrouvé pourquoi il a été fait. C'est une fonction pourtant méprisé, le goût. Moi et les miens nous la perdons dès qu'on n'est plus des bébés, qu'on n'a plus ce besoin incompréhensible de mettre les choses entre les dents pour les reconnaître. Peut-être étions-nous plus connaisseurs, petits ? Car, maintenant que je découvre ce que c'est que le goût d'un fruit, je pense être prêt à échanger mon ouïe pour en avoir toujours dans la bouche.

- Nous savons que vous savez contrôler les trains dont on a besoin, me signale Vadimor, ceux qui portent les produits frais ne circulent pas beaucoup. Nous voulons que vous rameniez les trains où nous nous trouvons quand on en a besoin. C'est ça la chose qu'on veut que vous fassiez pour nous.

Ils veulent que je les aide à piller les miens.

- Puis-je vous poser une question ? Comment vous vous êtes trouvés seuls ?
- Nous ne nous sommes pas – trouvés – seuls, répond Vadimor en affichant clairement qu'il n'a pas envie de rajouter sur ça.
- La légende dit que c'est le diable lui-même qui a voulu rajouter un malheur de plus aux nuages gris, révèle une vieille dame.

Quelques-uns acquiescent, mais Lionne hausse un sourcil et pousse un soupir, le vieillard fixe mes mains comme s'il s'attendait à ce qu'elles leur fassent un mal.

- Il prit quelques hommes pendant leur sommeil et les éparpilla dans les quatre coins de la terre pour les séparer des leurs.
- C'est qui le diable ? Demandé-je.
- Un être maléfique très puissant.

C'est sûrement une légende fausse, mais je ne montre pas combien je suis peu convaincu.

- Et vous ne voudrez pas rejoindre le reste du monde ?
- Le paradoxe c'est que nous serions menacés aussitôt découverts, alors que vous pensez nous protéger.

Je n'insiste pas plus.

Je crois que chacun a droit à sa ration, alors je vais faire ce qu'ils me demandent. Je n'arrive pas à décider de l'éthique de ce que je vais faire, mais je le ferai. Je le ferai pour qu'ils ne se risquent plus dans les zones très froides. Sans moi, ils partiraient se perdre, errer entre les glaciers et dans le noir, pour aller jusqu'aux gares où ils pourront se servir. Parfois, les trajets sont loin, ils les accourcissent dans les trains qui les ramènent l'un après l'autre à celui dont ils ont besoin. Très souvent, entre une gare et une autre, la terre n'est pas habitable. Le territoire interdit, et les dangers encourus sont énormes, mais ils ne se rendent pas compte, ils en parlent

comme une fatalité, une chose due. Il leur faut poser un pied devant l'autre, jusqu'à réaliser un nombre de pas qu'on ne peut compter, ils traversent des choses que je n'arriverai pas à imaginer, ils m'ont dit. Je ne connais rien des paysages qu'ils doivent traverser, mais j'imagine la douleur de ces périple, moi, qui fais partie d'un autre monde, un monde où il suffit de penser très fort pour se trouver éjecté à l'autre bout du monde. Ça doit sans doute écorcher les pieds, tordre les jambes, et rendre endoloris les poumons qui manquent d'oxygène. Mais ils le font pour survivre. Comme partent mes voisins dans leurs lieux de travail le matin.

Je regarde avec plus d'attention la carte devant moi. J'essaie de m'imprégner de chaque détail, mais il y en a beaucoup. C'est un peuple qui ne s'y connaît pas en sciences, en biologie, qui ne dispose pas d'un seul médecin, mais il s'y connaît en logistique. Il leur a fallu beaucoup de temps pour établir ce dessin. Le train qu'ils veulent atteindre a un tracé vert, le tracé vert est le plus primordial. C'est pour ça qu'il est vert, couleur des plantations, couleur de vie. C'est un train transportant des produits frais. Il ramène aux usines les récoltes peu nombreuses aux usines qui en font les comprimés. Il n'y en a que dix qui passent à travers le monde. Pourtant il y a une centaine de trains qui transportent le seul aliment que je consommais avant de venir ici. Leurs tracés sont en gris clair, presque invisibles, car ils sont intouchables. On ne doit rien en prendre, rien en toucher. On craignait que j'en redemande, mais je les ai rassurés en leur disant que ça ne risque pas, que je préfère les fruits, et ils ont ri, ils ont ri apparemment de bon cœur et ça m'a rassuré de les voir capables de rire.

- Nous vous rendons votre mouchard, me dit le vieillard et me tendant les trois quarts de mon cerveau qui tiennent dans une petite capsule. Comme on s'est entendu, vous prévenez les autres, vous savez ce qui vous arrivera.
- Merci, dis-je en le lui prenant des mains sans trop attendre de peur qu'il ne change d'avis.
- On le récupérera après chaque train ramené, par précaution pour nous, autant que pour vous.

Je remets le mouchard là où il était. Je l'enfonce. Il pique, puis je ne le sens plus. Je me retrouve, tout d'un coup. J'espère que plus rien ne va me dissocier une seconde fois, mais on veut me reprendre le mouchard après. La première chose que je regarde, c'est ma géolocalisation. Mon système ne la reconnaît pas, et tant qu'il ne la reconnaîtra pas, je ne peux pas me téléporter.

Je ne veux pas me téléporter.

Dans l'échelle des choses, avant de réaliser une intention, nous commençons par vouloir. Une fois qu'on sait que l'envie est là, nous vérifions si on peut. Le pouvoir, parfois, est quelque chose que nous aimerions connaître juste pour se rassurer, ou par dédain. Parfois, nous n'allons

pas au bout des choses même quand on se tord d'envie et que le dessein est en face. Nous hésitons car on ne doit pas faire ce que nous nous apprêtons de faire. « Trois haltes ; vouloir, pouvoir et devoir » m'a dit une fois un de mes tuteurs. Peut-être le numéro sept.

Je regarde combien de messages ont été laissés. Ils sont nombreux. Cinquante-neuf. J'ai voulu juste connaître le nombre, je n'en lirai pas un seul, pour qu'on ne sache pas que je l'ai reçu et consulté, et pour qu'on ne s' imagine pas que je me suis rebellé. Je n'ai pas le choix, et les haltes se sont inversées. Je ne suis pas sûr que je le veux de cette façon qu'ils me demandent, je ne suis même pas certain que je peux, mais je dois rester ici aider ces clandestins accrochés à moi. Aider ces êtres bizarres, certes, mais humains.

Mon chez moi est déjà déserté depuis un demi millénaire, et je suis porté disparu, alors pourquoi revenir ?

Nous nous trouvons dans la gare où j'aurais pu mourir gelé. L'horloge ici affiche toujours onze heures quinze. Les faisceaux de lumières illuminent la vue très dégagée. J'en saisis une vingtaine. Je n'en ai jamais vu autant en une fois. C'est très mirifique, vertigineux. Je découvre que je crains ce que je n'ai jamais vu auparavant, que j'ai la peur de l'inconnu, même quand c'est inouï, et j'ai été fréquemment confronté à l'inconnu, aux inconnus, ces derniers temps.

Je suis moins vêtu que quand j'étais enfoui sous la pile de vêtements, quand j'espérais une mort douce, emporté comme dans un sommeil ordinaire dans un lieu ordinaire. Je me sens pourtant plus réchauffé, car mon corps consomme fort. Etre encerclé par autant de gens, être sur le point de faire ce que j'allais faire, le contexte, le fait que je sais où nous nous tenons, cette montagne dont je n'ose regarder le pied, tout ça produit en moi une canicule comme après avoir couru une demi-heure. C'est quand on s'arrête de courir qu'on sent l'avalée de chaleur, cette très belle sensation très peu connue. Dans l'ère glaciaire où on vit, nous ne savons pas ce que c'est que l'excès de chaleur, ce que c'est que de transpirer en s'aérant avec un éventail, l'unique voie pour avoir très chaud c'est de courir, faire du sport, si on a le temps. Mais je me trompais, car ici sur un des lieux non habitables parce qu'ils sont censés être très froids pour contenir de la vie humaine, sur une montagne, une chaîne de montagnes, un lieu que le miens craignent terriblement comme la mort, j'ai pu avoir très chaud.

Ils me disent la référence du train. Je ne sais pas comment ils l'ont eue. Je ne me pose pas de questions. Je fais juste savoir au système que je veux le faire venir, au plus vite. Je me doute de l'effet. Je n'ai aucune raison valide de le ramener jusqu'ici. Le train pourrait ne pas m'obéir. Il ne serait pas très convaincu. Il ne voudrait pas se dévier de sa trajectoire pour se livrer à des gens oisifs qui veulent le piller, pendant que ceux qui l'ont chargé seront servis plus tard. Je m'attends à ce qu'il vienne, dégarni des récoltes, mais transportant plutôt des passagers. Tout mon quartier, Lakuma, Delilah, mes collègues et mon patron seraient là. Ils viendraient me cracher dessus, me traiter de traître, d'exilé parti en terres revêches, désertant les quartiers avenants, un loseur censé devenir un génie, un veule qui fuit les jugements car il ne sait pas jouer une note de musique.

Une note de musique. C'est ce que j'entends. Une note de musique plus douce que les pétales de la seule rose que j'avais pu tenir dans mes mains de toute ma vie. J'étais un même et je ne savais pas encore combien vite les choses se fanent. Elle avait péri sous mon souffle très

approché qui voulait en humer la totalité. L'inhaler comme un comprimé. Je n'ai pas pu la laisser tranquille absorber son eau dans le verre. Elle était très belle pour que je puisse la quitter. Telle était la note de musique que j'ai entendue. Je me retourne et il y en a davantage. Ça résonne tellement fort, je suis sûr qu'on entendrait à l'autre bout de la chaîne de montagnes. On dirait des souffles d'oiseaux, mais plus réguliers. Ça provient de la bouche de petits enfants. Ils sont sept, et ils pourraient bien être en réalité des petits oiseaux qui se sont transformés. Ils ne sifflent pas vraiment, mais expirent dans un petit instrument, à peine plus grand que leurs mains. Leurs joues se gonflent et quand elles se vident, les notes sont déjà parties. Et c'est la plus belle mélodie que j'ai entendue de toute ma vie.

- On fête cet évènement, dit le vieillard en décryptant mon air impressionné.

Il me dévisage avec méfiance. Il ne sait pas encore s'il doit me faire confiance. Moi, je sais maintenant que je dois faire confiance à ma cause. Je ne suis pas un traître. Je ne suis pas en exil. Je n'ai rien déserté. Je n'ai rien d'un lâche. Ces gens ont le droit de survivre aussi, malgré ce qu'ils sont. Ma raison pour faire venir le train est très valide. Alors viens s'il-te-plaît, lui dis-je comme quand on parle à une vraie personne. Mais il ne m'écoute pas.

Nous attendons, très longtemps, plantés là comme si le froid ne nous atteignait pas, nous n'osons pas trop nous regarder. Les enfants sont rentrés et ne nous bercent plus avec leur musique, ils sont trop faibles pour tenir très longtemps. Ceux qui sont restés pour attendre sont gelés, et il n'y a que moi qui a le souffle haletant, réchauffé par mon impatience. J'ai failli perdre espoir dans ce train après exactement quatre heures et vingt-trois minutes d'après mon système, quand j'ai enfin entendu son grincement sur les rails.

Je vis dans un château depuis déjà neuf jours. Neuf jours et je ne m'y habitue pas encore. Il est très beau pour être vrai, occupé par les inoccupations, remué par des enfants qui ont le temps de jouer et par des moins jeunes qui se grisent pour se réchauffer, éclairé au feu de bougies, excessif en bois, en ornements, en parures, en choses que je n'ai jamais vues aussi abondantes. Je m'étais accoutumé aux rationalisations, à la bonne répartition, rien ne doit exister plus quelque part qu'ailleurs, et ici on détourne tout ça. Mais peut-il y avoir quelque chose de vraiment extraordinaire si la beauté doit s'éparpiller au même degré dans chaque recoin ?

Pour une communauté en danger, les habitants du château sont très paisibles et ne se lamentent même pas. Notre sort est entre les mains de qui nous surveille. Je n'ai pas saisi cette phrase, mais j'ai apprécié la sérénité avec laquelle elle a été prononcée. Ils ne connaissent pas les mathématiques, la physique quantique, les formules chimiques et compagnie. Ils ne se précipitent pas pour apporter des solutions, pour les inventions, pour la culture et l'ingénierie. Par là ils sacrifient sans doute une durée de leur vie qu'ils ne vivraient pas, mais ils vivent mieux ce qui leur a été donné. Ils estiment l'art comme on rationnalise les rations dans les villes en cubes, et une seconde vécue en appréciant de l'art en vaut dix.

J'ai été très instruit, mais personne ne m'a prévenu qu'on peut mettre aussi de l'esthétique dans son assiette. Ce qu'on m'a dit une fois, pour me taquiner, c'est que l'art ne nourrit pas. C'était un de mes camarades qui voulait me consoler parce que je ne voulais pas m'orienter vers la musique. Il ne sait pas qu'il m'a vexé et il ne sait pas que quelque part, sur l'autre rive de la mer, on a pu joindre l'art et la nourriture.

On m'a présenté la joliesse comme une affaire luxueuse dont on peut se passer, mais qui fait quand même plaisir quand elle est là. C'est qu'ils ne l'avaient pas encore goûtée qu'ils croient peu à sa nécessité. Un homme ne sait pas combien il est perdu s'il n'a jamais été chez lui, comme ces clandestins qui m'accueillent. Qui m'accueillent avec parfois autant de sympathie que de méfiance.

Je crois qu'on m'affectionne car on est attendri par ma fascination pour le château, et qu'on reste vigilant car une personne qui n'a jamais rencontré de belles choses doit être suspicieuse. Mais je ne suis plus à soupçonner, je ne peux plus me passer du bois couvrant inutilement toutes les surfaces, je ne veux plus revenir aux comprimés et quitter les aliments qui procurent des feux d'artifice dans la bouche. Mieux que l'émotion que procure un dos adossé contre un

radiateur ou peut-être même les picotements d'un fou rire. J'étais incrédule d'une telle faculté, et maintenant que j'ai fait sa connaissance, je veux la retrouver à chaque repas.

Puis, alors que je pensais que le summum de mes capacités gustatives c'est un seul goût à la fois, j'ai su qu'on peut mélanger les aliments, faire une recette, comme quand les chimistes mixent plusieurs substances ensemble pour donner quelque chose de nouveau. J'ai compris encore mieux le sens de la fatalité qui affirme qu'on manquera toujours grand-chose, quoi qu'on fasse. Je ne pourrai pas goûter à toutes les associations de nourriture, et il y a sûrement encore des choses que je rate, des émotions que je n'ai pas encore expérimentées. Qui resteront inhibées si je ne les exploiterais pas, comme les rayons du soleil qui existent toujours mais qui ne peuvent nous atteindre.

Le monde des gens voyageurs m'impressionne tout autant que leur fait le mien. Ils me demandent constamment de leur raconter d'où je viens et je raconte alors deux fois, car les enfants sont embrouillés et n'arrivent pas à suivre. Quand ils me disent qu'ils adoreraient être là où j'étais, je ne sais pas si c'est pour me faire plaisir qu'ils inventent ça. On me détaille que pour eux, qui disposent de la liberté et de l'insouciance du quotidien, la sécurité est ce qu'ils convoitent. Et je ne leur dis pas que pour moi, qui ai toujours vécu dans la sécurité, avec les nutriments livrés chaque semaine et le logement chauffé, c'est la liberté que je désire.

Dans l'ère de mon jumeau, on nous aurait envié notre solidarité et notre sens de l'entraide, du secours et surtout notre goût du labeur. Les inventions qu'on a créées seraient de l'ordre de l'imaginaire, de la science-fiction on appellerait ça. L'extermination des guerres constituerait pour eux le paradis. Nous serions des anges pour nos ancêtres. C'est normal, il aurait suffi pour eux d'arrêter de s'entretuer et de s'opprimer pour faire de leur planète ce paradis perdu. Mais on ne se rend compte des opportunités qu'une fois qu'elles sont passées. Alors nous, il ne nous reste plus que leur envier leur soleil, l'environnement qu'ils s'amusaient à maltraiter, les espèces qu'ils ne soignaient pas, l'abondance dans ce que leur offrait la terre et à avoir répugnance contre leurs bizarreries de conflits ethniques.

Ici dans ce château, il y a des pratiques qui m'inquiètent. Des pratiques intrigantes que je ne trouvais que dans les articles dans le système, que je ne m'attendais pas à voir manifestées un jour devant moi. Et aujourd'hui, je les côtoie, je m'y fais presque. Les tatouages autour des poignets, les mouvements biscornus autour d'un festin, les prières chantées dans des marmonnements en une autre langue, le tout dans des effluves somptueuses qui émanent de pots fumants par terre, et Lionne me regarde comme un intrus, ce que je suis, mais ce regard me rend plus extérieur à cette ambiance et rend aussi leurs célébrations plus extravagantes. Il se tient sur moi et languisse jusqu'à me percer, me pénétrer comme une flèche, ou comme si

j'étais devenu impalpable ou que je n'étais plus là à force d'être absorbé. Et soudain quelqu'un m'attrape par la main, c'est toujours un enfant très excité qui essaie de m'entraîner dans la foule possédée. Il a l'air emporté par son geste, ça se fait par nature, la naïveté d'un esprit très jeune le laisse penser que n'importe qui peut s'immiscer dans ses coutumes. Les autres, très inhalés par leurs prières, fondus dans leur chorégraphie comme le sont les compotes de différents légumes dans un pot et qu'on ne peut plus dissocier, ont souvent les yeux fermés et les yeux ouverts ne s'arrêtent pas sur la scène où j'essaie de me libérer de la main d'enfant qui m'empoigne – elle me retient toujours car elle n'arrive pas à admettre que quelqu'un peut ne pas être tenté de s'introduire dans des célébrations jouissives. Pendant que personne n'aperçoit mon embarras, la fille aux cheveux volumineux me foudroie du regard et considère mon attitude comme de l'irrévérence.

Elle ne veut toujours pas me révéler la vraie histoire de son petit peuple et je pense qu'elle est une de quelques rares à en être au courant, alors je n'ose pas demander à un autre. Elle vient toujours me rappeler entre deux repas – comme si ça faisait partie d'une de ses mœurs sacrées – que je ne serai jamais comme eux, jamais un des leurs, même si je commençais à faire de petits efforts pour me fondre dans la masse. Quand elle ne s'adresse pas à moi, je l'entends me nommer l'étranger. L'étranger veut dire qui n'est pas d'ici, qui est différent, qui ne parle pas le même dialecte, qui n'a pas les mêmes coutumes, je l'ai mieux compris depuis que je suis ici. Ça ne m'attriste pas d'être étranger, car ça veut dire aussi celui qui a voyagé, qui a traversé des distances, qui est venu d'ailleurs, et ça me plaît comme principe.

La seule personne à qui je n'ai pas encore parlé parmi les soixante-dix présentes dans le château, c'est un homme qui a toujours le regard livide. Quels que soient les faits autour de lui, les célébrations ou les petits accidents de la journée, il ne change pas d'expression. Il lui arrive de sourire, ça dure un bref instant, et même souriant, la force de son regard prend le dessus, et il paraît toujours terne, incolore, comme le ciel. J'ai d'ailleurs demandé à quelqu'un si c'était les nuages gris qui le rendaient malheureux. On m'a répondu que c'est une longue histoire. Visiblement les gens d'ici ont du mal à répondre clairement aux questions, comme m'avait conté la fille aux cheveux volumineux.

J'ai su ce qui tourmentait cet homme une nuit où je n'arrivais pas à dormir. Je suis descendu dans le grand salon à l'entrée. J'étais en train de méditer, de m'interroger ce que les miens ne savent pas encore à part ce château, d'observer les détails que je n'ai peut-être pas encore bien vus dans ses enjolivures, quand je l'ai vu faire de même. Il est presque caché, comme s'il s'inquiétait qu'on puisse le retrouver, et au même temps, il a l'air dans l'insouciance, comme

si rien ne pouvait l'atteindre, même pas les tempêtes hivernales qui surprennent parfois en plein été. C'est contradictoire, mais c'est l'air qu'il dégage.

Je me suis rapproché de lui et je lui ai demandé s'il va bien. Il a posé ses yeux sur moi pour la première fois, ils sont doux, comme ceux d'un grand père portés sur ses petits-enfants, mais ils ne me disent pas si ça va, et lui il ne semble pas avoir envie de me le dire. Il a l'air pendant un instant plus évaporé qu'il ne l'a jamais été, plus vague que les vagues qui sillonnaient sous le train qui m'a ramené ici. Il me demande ensuite si j'ai le temps. J'ai pensé que sa langue a fourché et qu'il a voulu plutôt dire l'heure, je lui réponds qu'il est trois heures du matin. Il me demande alors si j'ai le temps pour lui.

Je n'hésite pas, je lui réponds oui.

Il s'appelle Guc et il n'aime pas son propre prénom. Il me le répète deux fois pour m'avertir qu'il serait vexé de se faire appeler Guc. Les gens ont l'habitude de le désigner le fou du petit peuple, et ça lui plait bien d'être considéré fou. Je commence à trouver ses paroles saugrenues et attachantes au même temps. J'ai cru ne pas avoir bien compris, à cause de l'accent, mais il s'est répété deux fois, pas pour être sûr de se faire comprendre, je crois que c'est plutôt une manie chez lui.

Il se met tout d'un coup à fixer le mur derrière moi avec intérêt. Il se maintient immobile, et il a l'air de m'ignorer ou de ne plus voir que je suis là. Je n'ose pas lui demander la raison de sa réputation. Je ne veux pas interrompre le moment qu'il est en train de vivre. Il a l'air d'avoir pour ce qu'il fixe des sentiments, quelque chose d'intense, voire sacré. C'est l'unique mur vénérable de tous ceux qui se sont joints pour faire une construction. Il doit contenir quelque chose que je n'ai pas vu, que je n'ai pas saisi à sa juste valeur, ou bien cet homme souffre d'hallucinations et il est en train de voir un revenant derrière moi. Je me retourne et je ne trouve rien de particulier de plus que ce que j'ai déjà vu. Des décorations de fleurs comme incrustées, des dessins faits à la main accrochés, et je me dis que peut-être parmi ces croquis, figure celui du dieu qu'il vénère.

Il arrive enfin à détacher son regard du mur, il met les yeux sur moi et entrouvre légèrement ses lèvres. Il a l'air hébété. Comme s'il était parti ailleurs, et qu'en revenant, ça l'a surpris de me retrouver toujours là. J'ai failli me relever et m'excuser pour partir, il n'en savait rien de ce que j'avais l'intention de faire, mais il pose une main sur la mienne pour me retenir. Des supplices aux yeux, et je ne sais pas lesquelles. Il me dit qu'elle avait mon âge quand elle était partie. Je

ne sais pas de qui il parle, j'ai envie de savoir mais je ne lui demande pas. Je pense qu'il s'apprête à tout dévoiler de toute façon.

Il dit qu'il ne se rappelle plus de leur rencontre. C'était peut-être depuis toujours qu'ils se connaissaient. Il insiste sur toujours. Il rajoute qu'il ne veut pas dire depuis qu'ils étaient bébés, mais qu'ils s'étaient connus avant de naître. Il reedit ça trois fois. Je hoche la tête pour l'encourager à continuer. Elle s'appelle Mayssine et Mayssine est un beau prénom, elle n'a pas besoin donc de supplier les autres de l'appeler par un autre. On le sent léger, ce prénom, quand on le prononce. Il glisse et carillonne bien, comme les mélodies durant les célébrations. Il ne se répète pas, probablement car il se sent déjà bien écouté.

Il me la décrit, me dit combien elle est belle, très matte, les cheveux toujours tressés posés sur une épaule, très bien vêtue par ses propres coutures. Elle a des rires sucrées qui raisonnent aussi bien que son prénom. Ils ont grandi ensemble, et avant de grandir déjà, ils s'étaient promis l'un pour l'autre. Il pensait que c'était inviolable, et elle aussi. Malgré ces promesses, à chaque fois qu'il était chargé de partir à la recherche de quelconques approvisionnements, elle se blottissait contre lui, lui suppliait de ne pas la quitter, ou de l'emmener avec lui. Les femmes et enfants ne partaient que quand il y a déménagement. Elle ne pouvait pas l'accompagner. Il lui faisait alors des promesses, du genre qu'on ne saurait pas si on va tenir, et elle n'est pas rassurée. Elle s'agrippait à lui plus fort. Des hommes, parfois deux, parfois il en faut trois, la détachaient de lui. Il leur criait de ne pas montrer de force contre elle. Ils étaient pressés, déjà exténués avant de partir, meurtris par les séparations qu'ils ont vécues eux aussi, mais ils ne lui faisaient jamais rien de mal, la retiraient aussi délicatement qu'ils pouvaient. Elle se débat, puis se calme très vite, car il est parti aussitôt qu'il a été libéré, sans se retourner pour que ce ne soit pas plus douloureux.

Les seuls jours où il a vécu sans elle, avant qu'elle ne soit partie, c'étaient ces jours d'expéditions. Il les vivait très mal, il faisait de son mieux pour revenir, se hâtait devant ses compagnons, économisait ses réserves pour la suite plus dure, isolait son corps au froid avec une méthode ancestrale qui puise son énergie dans l'amour en lui. Il y croit très fort, à cette méthode, comme je crois au bon goût des fruits. Et quand il revenait enfin, leurs retrouvailles étaient les plus beaux moments de sa vie. Il n'y a rien d'aussi pure, d'aussi incontrôlable que leur envol l'un vers l'autre, car le sentiment qui les porte à leur revue est souverain, il est plus puissant que ce qu'on peut maîtriser. Il ne laisse de voie qu'à la spontanéité, la véracité des mots, la douceur des étreintes.

Lors de sa dernière expédition, c'était il y a maintenant quinze ans, elle avait fait la même scène, les mêmes tentatives de ne pas le laisser partir. On l'a détachée aussi délicatement, elle s'est

dé battue et elle s'était calmée quand elle ne le voyait plus à l'horizon. Dans la même nuit, elle l'a rejoint dans sa tante. Il ne s'est pas comment elle était venue, quel chemin elle avait emprunté, combien fatiguée elle était, mais ce n'était pas important, elle était là. Il l'avait traitée de folle, folle de lui, et elle avait rigolé face à son affolement.

Ils étaient jeunes, ils étaient inconscients, ils croyaient que rien ne pouvait les atteindre, ou éteindre la promesse qu'ils s'étaient faits enfants. Elle lui avait proposé de sortir regarder les faisceaux plus clairs la nuit. Ils s'étaient plutôt mis à s'aventurer aux alentours, malgré le froid. Lui était chauffé par sa méthode ancestrale, et elle par lui. Ils s'étaient peut-être quittés pendant un seul instant, lorsqu'elle a lâché son bras et a accouru voir quelque chose qui a attiré son attention. Il ne sait toujours pas ce que c'était. Il l'avait suivi, mais il n'avait rien trouvé de suspect, et il ne l'a pas retrouvée, elle aussi.

Il se lève et il part vers le mur derrière moi. Il en décroche un dessin. C'est le sien. Je la reconnais avec la longue tresse en épine sur l'épaule dont il m'a parlé. Il me dit qu'on ne l'a plus jamais revue. Il me dit que personne ne le croit quand il dit qu'elle était là avec lui cette nuit-là. Les filles qui partageaient sa chambre étaient d'accord pour dire qu'elles l'avaient vue avant d'aller dormir cette soirée, qu'elle ne pouvait pas se trouver dans deux lieux au même temps, et qu'elle ne pouvait même pas parcourir autant de distance dans une heure, ou même six. Il lui fallait toute la journée. Pour lui, c'était absurde et grossier. Encore pire quand il a appris qu'on le soupçonnait de lui avoir fait du mal et d'inventer une autre tournure des choses. Il était effondré et ces prétentions le démolissaient plus. Il était scandalisé à un point qui lui a fait perdre ses moyens.

Ces soupçons se sont estompés, mais pas l'irritation, pas son amour, pas sa certitude de cet été il y a quinze ans. Il est convaincu que cette nuit-là, elle était avec lui. Il le redit plusieurs fois avec une voix qui tremble. Il m'affirme qu'il est aussi sain d'esprit que moi en cet instant, que peut-être dans d'autres temps il l'est moins, mais que là il raisonne et il sait bien ce qu'il raconte. Il me supplie de le croire. Il me supplie deux fois.

On est sous un plafond en piteux état, je crains qu'il s'écroule sur nos têtes. L'humidité l'a rongé à un point où il a l'air aussi fragile que du carton. Il ne pleut pas dehors, il ne neige pas, mais dans la grande salle où on est, il est en train de pleuvoir avec quelques gouttelettes rythmées rassemblées dans des seaux. J'ai hésité avant de les prévenir que le plafond risque de s'effondrer. On a voulu me rassurer en me répondant qu'il s'est déjà effondré et qu'on l'a reconstruit. Je ne suis pas sûr que ce soit rassurant, mais je n'ai rien rajouté.

Nous sommes assis sur des tapis, car les fauteuils et canapés ne tiennent plus. Les quelques chaises sont laissés aux plus vieux. Je suis venu regarder les hommes d'ici pendant qu'ils travaillent, si ce n'est pas plutôt un loisir, voir comment ils confectionnent leurs habits et leurs outils. Le groupe qui s'occupe des combinaisons est rassemblé seul dans un coin car il a besoin de se partager les tissus, les fils et les aiguilles, et de s'entraider, car certains sont débutants, ils ne sont pas plus hauts que ma taille. C'est une école clandestine de couture qui prend lieu dans un endroit qui ne ressemble en rien aux établissements scolaires où j'ai été. Ça sent le moisi et ce n'est pas sain pour des petits, mais la couture est très saine, les rend créatifs et par là sensibles aussi. C'est l'unique chose qu'on apprend aux enfants à part la lecture, plus primordiale est la lecture que l'écriture, pour pouvoir trier dans les cartons et savoir quoi piller dans les trains.

Les autres sont éparpillés là où ils veulent s'asseoir. Ils ne sont pas très jeunes et ils sont indépendants. Ils fabriquent des choses auxquelles les enfants n'ont pas encore le droit de toucher ; des armes je me disais, mais on a expliqué devant mon air intrigué que ça ne leur sert contre personne, mais contre la neige, les escalades fatigantes, les portes de train très résistantes. J'ai hoché la tête.

Il y a beaucoup de bruits ici mais ça me rappelle combien je suis vivant.

- C'est vrai que les gens de chez toi ont toujours les traits fatigués et les cernes aux yeux ?
Me demande une vieille dame squelettique qui tient mal sur sa chaise.
- Oui c'est vrai. Mais je ne peux répondre à votre question que parce que je vous ai vus.
En fait, les gens de chez moi sont toujours fatigués, c'est l'état général, alors on ne sait plus de quoi on devrait avoir l'air quand on n'est pas fatigués. On ne sait plus ce que sont les cernes, on pense que ce sont simplement des paupières un peu plus gonflées et un peu plus bleutées comme la couleur et la forme des yeux qui peuvent varier.
- Mais toi, tu as de belles paupières apaisées, dit-elle avec un sourire.

- Merci.
- Et des yeux très noirs, rajoute-elle en prenant un air émerveillé. Je n'ai jamais vu des yeux noirs auparavant.
- Comment ça se fait que tu ais les yeux aussi noirs ? Me demande un des trois petits garçons qui sont venus écouter.

Je ne peux pas leur dire que je suis ramené d'une autre époque, alors je me contente de sourire. On leur demande de revenir en cours, ils se mettent à rigoler, répondent en chœur « j'arrive ! » mais ils ne bougent pas.

- Je ne sais pas si fous fous dites les mêmes choses, dit le plus adorable de tous en s'adressant à moi, environ quinze kilos et deux joues bien roses et gonflées qui l'empêchent de bien prononcer les v, mais ici on pense que les hommes d'autrefois ne safaient pas ce que c'est la fatigue.
- Oui ils étaient tous très gros, affirme le moins jeune pour soutenir les paroles de son copain et il a séparé ses bras en poursuivant pour simuler le volume des gens d'autrefois, ils pesaient au moins cent kilos chacun !
- Ils n'avaient pas le droit de peser moins de cent kilos tellement il y avait de nourriture, rajoute le dernier. Il fallait qu'ils mangent tout ce qu'il y a ou ils étaient punis ! Alors qu'aujourd'hui c'est le gaspillage qui est interdit !
- Ils poufaient avoir dans quelques régions le soleil des semaines entières !
- Et pourtant, ils ne sortaient pas beaucoup ! Ils aimaient rester chez eux et se goinfrer de nourriture et c'est tout !
- Oui, c'était leur vie, rester dans la maison, manger, et regarder le soleil par la fenêtre.
- Alors fous, fous dites quoi ? Me redemande la petite boule adorable.
- Eh bien, il paraît qu'ils vivaient beaucoup moins la fatigue, c'est vrai, mais je suis désolé de vous décevoir les enfants, ils n'étaient pas tous gros !

Les petits se sont cachés dans leurs mains et ils ont eu l'air très dépités. Mais si, ils étaient gros et ils se déplaçaient en se poussant les uns les autres, ils ont lancé. Ça m'a donné un fou rire qui a été interrompu par la venue de Guc le fou. Il vient nous montrer un nouveau portrait de sa Mayssine qu'il vient de finir, il nous demande si c'est bien réussi, il y a eu une vague de oui et de hochements de tête dans la salle, mais quelques-uns semblent embêtés par sa présence. Il s'approche ensuite de moi et il me dit – avec un ton qu'il a voulu sérieux mais qui est parti tremblant – que si je lui ramène sa Mayssine comme je ramène les trains – il me donnera des framboises plein les poches. Les gens se mettent tous à rire, et je ne sais pas de qui ils se

moquent. Je suis embarrassé, je ne comprends pas ce que sont les framboises, et sa demande est insensée. Je ne sais pas quoi lui répondre sans le vexer.

- Tu sais bien personne ne peut la ramener ! Lui crie un homme méchamment quand il a fini de rigoler.
- Tu sais ce que sont les framboises ? Me demande le bafouilleur des v et il reprend avant que je ne lui réponde. On dit que c'étaient les plus bons fruits au monde mais il n'y en a plus depuis quelques années, ça s'est évaporé des trains ! plouf !
- Ça ne s'est pas évaporé, rectifie le plus âgé des trois en simulant un air exaspéré. On n'en produit plus, c'est tout ! On ne peut plus produire des framboises !
- Tu n'as jamais goûté à ça Joseph ! Si tu sa fais comme c'était bon ! C'était comme manger du soleil !
- Arrête qu'est-ce que tu lui dis ? Tu n'étais même pas encore né quand il y en avait encore !
- Moi j'en ai toujours et je peux t'en offrir si tu ramènes Mayssine ! Reprend Guc le fou en me saisissant par les épaules et en me fixant avec un regard inquiétant.
- Allez ça suffit !

On s'est tous retournés au même moment à l'homme qui a lancé ça. C'est le même qui a intervenu tout à l'heure. Il s'est levé et il s'est dirigé vers Guc le fou. Sur son chemin vers lui, il a levé la tête vers d'autres dans la salle et l'a ensuite inclinée légèrement, comme pour les inviter à le rejoindre. C'est d'ailleurs ce qu'ils font, ils se lèvent et vont jusqu'au pauvre homme qui est soudain devenu apeuré, ils le soulèvent comme ils soulèvent les cartons pillés dans les trains et l'emmènent sous nos yeux. Il se débat et hurle comme s'il combattait le diable. Personne ne branche. On le regarde pendant qu'il se fait transporter puis on revient à ses occupations. Les enfants aussi ont accouru pour revenir à leurs places. On n'a pas l'air affecté autour de moi, pourtant les cris persistent, on ne sait pas ce qu'il est en train de subir, mais ça n'inquiète personne à part moi.

Je demande aux gens de m'excuser et je m'éclipse pour m'enfermer dans ma chambre.

Ce peuple, il peut lui arriver d'être charmant, il a parfois des absurdités qui déconcertent.

Après chaque pillage de train que je ramène, et après avoir repris mon mouchard, il y a toujours un môme qui accourt m'offrir quelque chose qui a été confectionné par l'un de ses parents, et il repart sans rien dire, avant que je ne puisse dire merci. Au début, c'étaient des gants ou des présents insolites, des talismans et des objets que je ne saisisais même pas. Aujourd'hui, j'ai eu droit à un cadeau qui fait vraiment plaisir ; mon premier croquis. Il y a moi faisant une expression que je n'aurais jamais fait en vrai, pas pour me faire un portrait. Je souris tellement fort, ça me plisse complètement les paupières, à un point où on ne voit même plus mes yeux. Je n'arrive pas à trancher en fait, c'est un sourire ou un rire ? En tout cas, il n'y a pas de doute, la personne qui l'a fait est très douée, comme la plupart des gens ici, ils sont obligés d'être créatifs pour se servir le moins possible dans les trains.

Je laisse les autres me devancer. Ils transportent lourdement les récoltes du jour, ils ne me laissent pas leur porter un coup de main – je ne sais pas encore si c'est une exclusion ou un privilège – ils ne peuvent pas s'attarder en étant chargés et accourent pour se libérer le plus vite possible. Je traîne derrière pendant que j'essaie de tout absorber des détails du dessin. Je ne suis pas certain si c'est moi qui veux l'inhalier ou si c'est lui qui m'a aspiré.

Arrivé au seuil du château, une façade en briques roses dissimulée sous la neige - qui se dévoile seulement par endroits - j'ai failli trébucher. Mes chaussures ne sont pas adaptées au sol sur lequel je mets mes pas, ce sont celles avec lesquelles je suis arrivé. Je demanderai qu'on me fasse une paire plus résistante, les couturiers sont aimables, comme les autres d'ailleurs, on accepterait volontiers et j'aurais alors ma première pièce de leurs tenues artisanales et très distinctes.

Je tiens bien le dessin que le vent risque de m'ôter, et je me dis combien je vis agréablement depuis que je suis ici, dans la désinvolture et l'exploration. Je n'arrive pas encore à visualiser ce qui nous attend à la fin d'été, quand on décampera pour rejoindre les autres divisions de ce peuple, mais j'ai été prévenu, on m'a dit que ce serait ardu et pénible comme périple, que les lieux qu'on atteindra seraient saumâtres et plus rudes à réchauffer, qu'on demeurera dans des habitations faites en argile qui retiennent plus l'austérité que la ferveur, et pourtant je suis paisible. Je ne m'inquiète pas comme un enfant qui se trouve dans l'inconnu, on manque de lui expliquer, mais il suffit que son père lui dise que tout va bien, pour qu'il soit rassuré. Je n'ai pas de père, mais j'ai un dessin.

Je rentre et je vais directement au mur où sont accrochés des croquis de paysages, d'hommes, et surtout de femmes et d'enfants. Le papier qu'on a utilisé est distinct pour chacun, clairement fait de pâte amalgamée à la main. L'épaisseur, la texture, la couleur sont toujours différentes. On n'arrive pas à réitérer la standardisation des industries, et c'est ce que j'aime dans ce papier. J'en regarde chacun, je pose mes doigts dessus, je sens les fissures sur sa surface, et malgré les imperfections du support, chaque croquis est parfait, comme une impression.

Je n'ai pas d'endroit où abriter mon dessin pour qu'il ne s'abîme pas. Il m'aurait fallu une pochette, mais ce mur est convenable aussi. Je prends une épingle et je m'apprête à l'accrocher entre deux dessins quand deux mains m'ont empoigné le cou. Je suis soulevé avec la légèreté d'une cuillère rapportée à la bouche et plaqué contre ce même mur où je voulais fixer mon portrait, me voilà suspendu à sa place. J'entends du brouhaha, des spectateurs qui protestent ou qui acclament, je n'arrive pas à saisir. Ils ne parlent pas ma langue. Je m'accroche à l'idée qu'on va venir me secourir mais je ne sens aucune tierce personne très près. Je voudrais crier mais je n'ai plus de quoi aspirer l'air pour le convertir en un cri. J'ai assez de force pour laisser s'enfoncer une de mes joue face au mur plutôt que mon nez qui s'écrasait. Je n'arrive pas à voir mon agresseur, mais je fais connaissance avec la suffocation, l'interruption des souffles comme s'il n'y avait plus de voies pour les ramener jusqu'aux poumons. C'est une façon de mourir comme il y en a tant d'autres, mais la mort est unique. Il n'y en a qu'une seule, et pourtant les gens ont des préférences pour la manière d'y succomber. Comme les voyageurs préfèrent partir en train plutôt qu'en marchant à pied. Eux et aussi les miens, abhorrent plus la mort qui les attrape s'ils sont très gelés. Moi, c'est la suffocation que je crains plus. Petit, je faisais des cauchemars où je me noyais sous l'eau, peut-être car la mer m'a toujours impressionné. Avec son infinitude, son omnipotence, sa suprématie. Je trouvais aberrant qu'une seule chose puisse s'étendre aussi loin et s'enfoncer aussi profondément. Ça me faisait penser aux nuages, ils étaient complices. Les maîtres du monde, et les plus étendus. En grandissant, j'ai appris à respirer sous cette eau et les cauchemars se sont transformés en de très beaux rêves. J'apprécie la mer aujourd'hui, mais je crains toujours de mourir en manquant d'air.

Je m'agrippe aux mains immenses et grasses, on dirait des pelles, je veux les détacher de mon cou, j'essaie de séparer chaque doigt un à un, mais c'est épais comme des asperges, je n'arrive pas à me libérer d'un seul. Je commence à revoir le monde à travers un voile grisâtre, comme dans le train. Ce n'était pas il y a très longtemps, j'ai tendance à récupérer les sensations désagréables très vite. Ça me semble comme une péripétie qui s'est passée cette nuit, peut-être parce que je me suis refait ce voyage sur la surface de l'eau dans mon sommeil, que je ne m'en rappelle pas, mais que mon inconscient si.

Je pense qu'on échappe rarement deux fois à la même chose. La mort a dû revenir m'achever car on n'y échappe pas pour survivre inébranlable. Elle réapparaît presque aussitôt pour finir ce qu'elle a entamé alors que je commençais à apprécier une compagnie douteuse, et elle vient justement de sa part.

Je me sens déjà parti, je n'entends plus des voix, mais des marmonnements de fantômes comme ce que je suis moi-même devenu, quand j'ai atterri sur le sol. J'ai été entassé parmi d'autres morts endoloris, ou c'est le parquet de l'entrée du château. J'ose toujours espérer être vivant. Je fais une sorte de raclement de gorge, ça ne sonne pas très charmant, j'ai quelques bouffées d'air mais elles sont très pénibles à inspirer. J'espère que je ne suis pas en train de renaitre. Je déteste la théorie de ressuscitation d'un de mes tuteurs, il pense que chaque mort a le droit à une nouvelle autre vie, et que l'existence serait une boucle infinie de morts et de ressuscitations. J'ouvre les yeux et c'est la fille aux cheveux volumineux qui me traite de tous les noms, elle ne sait pas bien les articuler, comme ses autres mots d'ailleurs, et ça sonne moins crédible d'insulter quand on a son accent. Au même temps qu'elle m'insulte, elle m'ausculte, ouvre mes paupières qui se referment parce que je cligne des yeux et que c'est normal, mais ça l'inquiète. Elle prend ma main pour sentir mon pouls, pose ma tête sur ses genoux et semble au même temps avoir envie de la repousser. Elle est échevelée à l'intérieur également. Comporte deux faces. A la fois soucieuse et vénéneuse. Une mixture d'ambiguïtés. Je suis entouré de gens facilement forcenés. Quand j'ai commencé à bien discerner ce qu'on se disait, j'ai saisi que tout le monde est en colère contre moi, que certains veulent me lyncher, que d'autres pensent que je leur rapporte beaucoup pour me tuer mais qu'ils sont bien d'accord, ce que j'ai fait est bien impardonnable. Je ne sais pas ce que j'ai fait, ça aurait un rapport avec mon intention d'accrocher un portrait au mur, ou de quelque chose qu'ils m'ont imaginé faire pendant que je me faisais étrangler.

Cheveux bouffis me force à me relever, pose mon bras sur ses épaules et me conduit jusqu'à ma chambre sous des mains qui essaient de m'agripper et d'autres qui les retiennent. Je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi sot en espérant une fastueuse vie ici, avec ces barbares, capables de tout mal pour un rien. Je veux me sauver. Je veux que cette fille qui me tient me laisse tranquille, mais je n'ai pas la force de la contrer.

Je ne vois plus d'humains ici mais des créatures qui finiront par me lyncher, si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain.

Tout ce que je n'ai plus me semble soudain regrettable ; les constructions semblables qui s'étendent sur tous les quartiers, les gens très occupés à sauver le monde au point qu'ils n'ont plus le temps de sourire – mais qui n'hésitent jamais à partager et à secourir – mes cours de

musique que je voudrais bien reprendre s'il y avait un moyen – oui, même ça me manque – le magasin aux rayons interminables, Delilah – qui ne voudrait pas de moi – et la coiffure de Delilah, la mèche en virgule sur son cou.

Je commence à planifier mon évasion.

J'avais l'idée de m'enfuir, mais je suis surveillé comme un prisonnier, ce que j'ai toujours été ici, mais maintenant ça s'aggrave. Les cheveux frisés ne me quittent plus. Il y en a partout dans ma chambre. Leur propriétaire est chargée d'avoir un œil sur moi, de m'initier à son monde, de m'expliquer la gravité d'un acte tel que celui que j'avais l'intention de faire, quand j'ai voulu joindre mon dessin à ceux de personnes perdues et de lieux sacrés. Pour elle, peu importe que je sache ou pas, il ne faut pas que je porte atteinte à ce qu'ils vénèrent, et que si je ne sais pas, ça confirme plus mes disparités avec eux et le fait que je ne serais jamais un des leurs. Elle en parle comme une paralysie. Si c'est ça une paralysie, je suis content d'être infirme parmi les gens de son peuple. J'ai envie de lui dire que je n'ai pas l'ambition de devenir un des leurs, mais je préfère ne pas la vexer, j'ai encore envie de vivre.

- Je te trouve menaçant.

Elle me dit ça en s'asseyant sur le chevet de mon lit. J'ai envie de la pousser avec ma jambe que j'ai dû laisser pliée pour que la demoiselle puisse avoir de la place, la voir s'écraser sur le parquet puis se relever en grimaçant de rage. Sa rage est burlesque. Je n'arrive pas à la prendre au sérieux. C'est une fille avec plein d'excès qui la rendent hilarante.

Mais pour la première fois, j'arrive à percevoir chez cette isolée qui me terrifie par moments, la peur qu'elle a de moi elle aussi. Au moins, entre nous, il y a quelque chose de réciproque.

- Je te trouve menaçant, répète-elle. Avec tes manières, ta manière de nous considérer, de parler en insistant sur chaque syllabe comme si tu essayais de te faire comprendre...
- Je n'insiste pas sur chaque syllabe ! La coupé-je. J'articule ! C'est d'ailleurs comme ça qu'on devrait parler !
- ...Ta manière de manger en fermant les yeux, continue-t-elle sans s'interrompre, de regarder le château, de ne pas regarder le pied des montagnes qui te fait peur ! Ta manière de marcher et même de t'asseoir. Et tes yeux !
- Mes yeux ?
- Oui, ils sont très noirs.

Décidément c'est le monde à l'envers. Dans une tournure normale, quelques responsables de chez moi les repêcheraient et leur feraient une réunion pour leur dire combien ils comportent des anomalies. Je patiente puisque je n'y peux rien, et je laisse le droit à cette fille qui ne veut toujours pas me dire comment elle s'appelle de s'acharner sur moi.

- Puis je ne sais pas si tu fais semblant de ne pas savoir ou pas. C'est quelque chose d'immonde, et tu devrais être au courant.
- De quoi ? Demandé-je avec une pincée d'ennui et d'exténuation dans la voix.
- La vraie histoire de comment les miens se sont trouvés ici.
- Vous êtes venus d'une autre planète ?

Elle me foudroie du regard et me fige tout de suite. Je n'ose même pas esquisser un sourire ou être fier de mon sarcasme.

- Il n'y a pas d'autre planète, s'il y avait une autre planète, elle ne risque pas d'être plus froide, alors on y serait bien resté.

Elle est soudain devenue mélancolique, semble avoir moins de prise sur les choses, toute éplorée comme les lumières qui ne trouvent plus d'issues jusqu'à la surface de la terre. Je suis devenu moins refermé, je ne peux plus voir son hostilité. Je veux bien trouver un moyen pour la consoler, lui offrir un de ces mouchards qui occupent bien, lui construire un de ces logements constamment chauds où j'ai vécu, ou lui inventer une raison pour l'apparition des nuages qui n'estomperait pas le froid mais qui pourrait peut-être la réconforter. Je me rappelle de notre unique point en commun ; le fait qu'elle n'a pas connu ses parents, d'avoir été élevée parmi de nombreuses personnes, sans en avoir deux qui incarnent un père et une mère plus que les autres. C'est une sacrée similitude qui me rend compatissant de temps en temps, quand il lui arrive de ne pas être désagréable.

- Les autres ne semblent pas savoir ce que tu sais, lui dis-je.

Elle reste prudente. Elle n'est pas sûre de quoi je parle.

- Les autres ne savent pas tout de leur histoire. Tu sembles être une de quelques rares personnes au courant de ça, et moi, je t'assure pour la énième fois, je ne savais pas que vous existiez avant de vous trouver.
- Comment tu sais que les autres ne savent pas ?
- Tu es la seule qui me porte de la rancune... tu sembles m'en vouloir pour quelque chose que je ne connais pas. Et c'est injuste, c'est abusé d'en vouloir à quelqu'un et ne pas lui dire ce qu'il a fait.
- Tu n'as rien fait, indique-t-elle sans paraître convaincante.

Elle ramasse des mèches qui s'étaient empilées devant ses yeux et les remet derrière sans dos. J'ai envie de lui dire que peu importe combien de fois elle joindra ses cheveux en les empoignant dans ses mains puis en les reposant là où ils devraient être, ils reviendront toujours se dresser sur son visage tant qu'elle ne les attachera pas.

- Comment ça se fait que tu as des yeux aussi noirs ? Me demande-t-elle avec un air plus doux, plus curieux que moqueur.
- Je suis cloné.

Il y a un instant où il ne se passe rien, je ne vérifie pas sa réaction, je regarde ailleurs. Puis elle m'a demandé prudemment en articulant mieux que d'habitude et en séparant bien chaque syllabe :

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Comme les végétations ?
- C'est bien cela, je suis ainsi, ramené d'une autre époque, comme la flore qu'on reproduit pour récolter ses fruits. Sauf qu'on n'a rien pu récolter de moi.

Je reste impassible. Je regarde le toit du lit et les anges dessinés dessus. Je ne sais pas pourquoi j'ai confié ça, les mots m'ont échappé et je ne pourrais pas les rassembler et les remettre dans ma bouche. Après une éternité de silence, j'ai osé enfin mettre mes yeux sur elle. Elle a l'air de n'avoir pas pu saisir le sens de ce que j'ai dit, mais d'avoir quand même compris combien elle est singulière, ma situation. Un homme ramené d'une autre époque, forcément ce n'est pas courant, même dans une ville en cubes.

- Quel genre de choses on a voulu récolter de toi ?
- De la musique.
- Récolter de la musique ?
- Oui, comme quand on sème des graines de plantes, on les arrose pour qu'ils fleurissent, donnent des fruits, puis c'est le temps des cueillettes !
- Cloné ? Mais comment ? Tu as été semé ?

D'après le ton de sa voix, elle ne conteste rien, mais veut juste en savoir plus, après tout je viens de très loin et elle n'en sait pas grand-chose.

- Oui et j'ai poussé comme un bourgeon ! Répondu-je sans me douter une seconde qu'elle va me croire, c'est une belle histoire que je lui raconte et on a toujours envie d'y croire, aux belles histoires.

Elle a les yeux écarquillés. Curieusement, ce que je lui raconte semble la rassurer à mon égard. Elle s'approche de la tête du lit, je l'ai juste au-dessus de moi. Il suffit qu'elle lève sa main et la fasse redescendre pour me mettre une gifle. Mais elle semble très éprise de la manière avec

laquelle pousse un cloné, de la musique qu'on pourrait cueillir et peut-être même accumuler dans des cartons.

- Tu n'as donc pas de parents ?
- Techniquement, je n'ai pas de parents. Eh oui, pas de dents pas de fruits ! Comme pour monsieur le doyen de ce château qui en a perdu toute une rangée !
- C'est pour ça que tu n'as pas produit de musique ? Demande-t-elle en pouffant.
- Je m'y suis opposé. Je ne voulais pas être une plante, répond-je en relevant mon nez et en pinçant les lèvres pour simuler un air de dédain. Il ne faut pas que tu confies ça à quelqu'un d'autre ! Nous, les ramenés de l'autre époque, il ne faut pas violer notre secret, sinon, tout l'univers de la flore serait indigné contre toi. Et notre secret est aussi sacré que le sont tes mœurs.

Elle me fait découvrir ses poignets, les bracelets tatoués sont en forme de petites fleurs et de petits feuillettes, c'est la première fois que je les distingue. Elle prend ma main et la fait circuler sur ses tatouages pour que je sente le relief, et combien c'est incrusté en elle. Elle me dit qu'elle ne voudrait pas fâcher cet univers déjà assez flétri. Je hoche la tête. Ce sera sa promesse.

Je récupère ma main car je me mets à penser à Delilah. Delilah ne m'aurait pas cru, ne m'aurait pas pris la main, ne m'aurait pas soutenu. Elle serait scandalisée devant des confessions de refus de mes missions. C'est une réfléchie, une rationnelle, avec une mèche en virgule, et le reste des cheveux attachés, elle ne les laisserait jamais onduler librement.

- Dis-moi, c'est pour ça alors que tu as quitté le monde en cubes ? Parce que tu n'as pas voulu produire de la musique ?
- Oui, mais une fois arrivé ici, je me suis dit que ça aurait été bien de savoir jouer quelques instruments.
- Nous avons des harmonicas !

Elle a une expression envoûtée d'un enfant qui a hâte de témoigner une nouvelle chose. J'éclate de rire et je me cache derrière mes mains.

- Des harmonicas ? Je suis censé jouer des instruments plus délicats que ça, je suis censé tenir en moi tout seul tout un orchestre !
- Qu'y a-t-il comme autres instruments ?
- Il y a par exemple le piano.
- Il est comment ?
- Il sonne très intensément, il produit beaucoup d'émotion, puis c'est un excellent instrument pour la composition.
- Il faut le tenir dans ses mains et siffler dedans comme l'harmonica ?

- Non, il contient des claviers, chaque clavier correspond à une note de musique, et il peut être vraiment très grand, très lourd, on ne pourrait pas le porter à deux.

Je vois qu'elle est en train d'imaginer de quoi ça a l'air, mais elle ne semble pas du tout visualiser le truc. Moi, j'ai cruellement envie de me mettre à appuyer sur des claviers de piano. J'ai envie de lui révéler mon envie de partir. Oui, je vais rassembler mon courage et le lui dire.

- Ecoute-moi, il faut que je rentre ! il faut que je joue juste quelques notes. Ensuite, je reviendrai. Juste quelques notes. Tu ne sais pas combien c'est difficile pour une plante de se savoir déviée de sa destinée pour toujours. Ici, il n'y a rien de ce qu'on doit me disposer pour que je fasse mon devoir.

Elle met sa tête entre ses mains et semble réfléchir. J'ai ses cheveux sur mon ventre, ça fait des jolies boucles qui ondulent sur moi, comme des chaînes, des liens qui s'apprêtent à me serrer, puis m'étrangler. Je voudrais bien les rassembler moi-même sur ses épaules pour m'en dégager.

- J'ai une idée pour toi ! Dit-elle en se relevant et en me libérant enfin de l'emprise de ses cheveux.

Elle ne me libérera pas, mais elle veut qu'on parte quelque part à mille lieux d'ici.

Je n'ose lui demander pourquoi.

Ma geôlière a eu du mal à convaincre les chefs que son idée vaut la peine, c'est normal puisqu'elle ne leur a pas révélé de quoi il s'agit. Elle se permettait de faire des tentatives sans trop éclairer sur le fondamental du sujet, et moi j'en ai pris une leçon d'audace. Elle les a retenus dans les couloirs, harcelés d'arguments du genre vague, esquivés de façon loquace quand ils insistaient pour en comprendre plus. Pour elle, mon affaire relève d'un des devoirs dont elle est affectée chaque jour. Quand une plante exige des soins, on ne la laisse pas s'altérer.

Il est vrai qu'une ambition de faire de la musique est en train d'éclore en moi, mais je ne suis pas sûr qu'elle finira son éclosion. C'est quelque chose qui se passe, mais qui pourrait bien finir par passer. Je ne veux pas que ses efforts finissent vains, gros cheveux ne nie pas un seul détail de mon histoire, et peut-être qu'elle sait sur sa véracité mieux que moi. Je suis peut-être une plante et j'ai oublié comment j'ai poussé, ou une goutte de pluie immature tombée des cieux gris, l'unique survivant d'une espèce éteinte et on ne veut pas me le révéler, on s'intègre mieux quand on ne sait pas.

Quoi qu'il en soit, je n'ai plus de raisons de m'inquiéter, une isolée qui n'a pas fait l'école s'est faite le serment de m'aider, en maintenant son austérité contre moi, certes, mais en en atténuant beaucoup. Elle se comporte différemment, on dirait qu'elle a peur de m'altérer, de me voir faner ou casser comme les tiges d'une plante. Parfois, elle se met à me réciter des poèmes dans sa langue. Entre deux récitations elle me demande si je veux les apprendre pour les réciter aussi, je secoue la tête et je l'écoute uniquement, sa langue est difficile à prononcer. J'ai eu du mal à m'habituer à ses sonorités, aux s qui jonglent et les u qui s'éternisent, mais finalement, j'apprécie beaucoup. Quand je lui demande la signification des poèmes, elle rosit, se retire de ma chambre et me renferme seul. Une seule fois elle a répondu, mais ce n'était pas pour me traduire les mots. Elle m'a raconté que d'après une légende, pour bien entretenir leurs plantes, les gens auparavant leur récitaient des poèmes, ça leur donnait envie de pousser pour voir eux-mêmes ce qu'on leur racontait. Je ne suis pas sûr, mais je lui ai répondu que ce n'est pas une légende, que c'est vrai. Ça lui a tellement fait plaisir, elle m'autorise quelques sorties depuis. J'ai alors entendu ses conversations avec les chefs et une des promesses qu'elle leur fait – je ne sais pas si elle a raison d'espérer autant – elle leur dit que c'est l'unique solution pour que je me retrouve enfin et que je revienne ici en le voulant de mon plein grés. Je voudrais bien me retrouver, si elle sait comment faire, je lui souhaite bon courage.

Aujourd'hui, elle est venue m'annoncer qu'on part. Puisqu'elle a fini par persuader les siens, chose à laquelle je ne m'attendais pas, j'ai commencé à trouver un intérêt urgent à lui demander ce qu'est son projet. Elle me répond « Tu verras par toi-même ». Ça ne me suffit pas du tout mais je manque de le lui dire. Je la laisse repartir à ses préoccupations et je suis délaissé dans la chambre qui commence à me paraître sinistre. Je suis enfermé seul quand elle n'est pas avec moi. Je ne sais pas où elle veut me conduire par ce froid, et pourtant j'arrive à ne pas m'affoler. Elle sait amadouer les gens, moi y compris, une manipulatrice aux oscillations de ses cheveux et aux vacillations de ses expressions, parfois de mise en garde et d'autres fois de mélancolie. Je ne sais pas combien elle est impérieuse, combien de fois elle fait appel aux consolations, quand est-ce qu'elle a un penchant pour les foudroiements et quand est-ce qu'elle vire enivrante, mais elle ne peut pas être tout ça à la fois. Elle se laisse découvrir moins que ses expressions, toujours bien apparentes, bien en excès, et parfaitement traduisibles contrairement à la langue dans laquelle il lui arrive de s'exprimer pour m'exclure un peu plus.

Même si la dernière décision revient à elle, j'aurais pu négocier quelque peu, écorcher un tiers d'une explication, être plus éclairé qu'au moment où elle m'a réveillé dès l'aube. Elle s'était faufilée dans ma chambre et a soufflé sur mes yeux pour me réveiller, comme sur la flamme d'une bougie, ensuite elle s'était éclipmée. On est venu après me remettre mon mouchard et un sac rempli de je ne sais pas quoi à manger et des chaussures bien garnies, puis on me dit de partir à la gare.

J'enfile les chaussures sur les marches d'entrée au château. Guc le fou accourt vers moi, il me prend les mains qu'il serre fort, puis il me demande de lui promettre de ramener Mayssine si je la retrouve là où je vais. Je hoche la tête, lui dis que c'est promis, et il retourne alors apaisé à l'intérieur. Je mets mon sac sur mon dos et je pars escorté jusqu'à la gare, pour prendre un train que je n'ai pas ramené et qui languit plusieurs minutes sans repartir comme s'il savait qu'on voulait le monter. On m'explique que ce train vient tous les jours à la même heure et repart cinq minutes après, il ne s'attarde jamais plus. Il fait une escale ici le temps que son chemin de fer se réagence pour le laisser poursuivre vers une destination à l'est.

L'est, c'est là où le soleil est censé se lever. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que peut-être là où on va, on verra mieux le soleil.

Le moustachu et le colosse nous accompagnent. Ils s'appellent Ray et Nayl, ils ont enfin eu l'amabilité de me le dire, contrairement à Lionne qui préfère rester dans l'anonymat. Ray se met à me parler de sa fille, il me dit que c'est la prunelle de son cœur, qu'il lui veut tout le bien du monde, et qu'il va bientôt la marier. A la manière avec laquelle il s'adresse à moi, j'ai cru un instant qu'il envisage de nous marier tous les deux, mais c'est Nayl l'heureux élu, et je suis

rassuré. Toutefois, j'ai décrypté dans ses paroles l'angoisse de ne pas revoir sa fille, et ça, ça ne me reconforte pas.

Nous arrivons dans le train, nous étalons dans le dernier wagon des couvertures qu'ils ont apportées, et nous nous sommes drapés dans ce qui en reste. De la fille qui nous accompagne et qui est censée être notre guide, on ne voit plus que ses boucles. Je crois qu'elle a la tête posée sur les genoux et qu'elle est en train de serrer ses jambes contre son ventre. Une posture de quelqu'un qui veut se rassurer. Je l'entends parler une autre langue, ou c'est toujours le français et elle le pilonne plus que d'habitude. Je commence à apprécier ces sonorités, les syllabes articulées à moitié, libertines et adoucies. J'ai l'impression que ses phrases sont dissolues dans son humeur. Elles filent desserrées, aérées, et ça sonne plus sincère.

Il n'y a pas de raisons pour que tous fassent remuer leurs mâchoires de la même manière pour dire le même mot. Pourquoi faut-il de l'unicité dans le langage ? Le rendre carré comme les cartons vides qui nous entourent ? Il y a probablement quelqu'un qui sent que les mêmes mots consumés par tous expriment mieux ce qu'il sent s'il les pétrit différemment. Peut-être que les mots aussi peuvent s'agencer avec leurs maîtres pour qu'ils soient en harmonie, synchronisés, comme un mouchard implanté au crâne.

J'esquisse un sourire adressé à la fille aux paroles vêtues et elle ne le voit pas.

Le train part et je repense au chemin de fer sur la mer. Croiserons-nous quelque chose de plus insolite ? Ray me dit qu'on passera sur un pont suspendu dans l'air, qu'on traversera un tunnel et qu'on contournera des montagnes. Nayl rajoute que le voyage ne durera pas longtemps, que le lendemain nous serons rentrés, que je ne dois pas m'inquiéter. Je hoche la tête, réchauffe mes mains en les joignant sur bouche et m'enroule un peu plus dans les couvertures.

Nous décampons à la troisième gare par laquelle est passé le train. Elle n'est pas suspendue sur des montagnes et j'en suis soulagé. Nous roulions sur une terre plane depuis que nous étions passés par le tunnel et le pont dont on m'a prévenu. Une terre aride qui ne comporte rien à part quelques ruines éparpillées entre deux lieux nus.

La gare est immense comme le château où nous demeurions, avec un drôle de plafond construit en poutres irrégulières, des arcades aux murs qui donnent accès à des couloirs infinis infestés de poussière, les voûtes ravagées par les toiles d'araignées. Aucun chargement ou livraison ne devrait se faire ici. C'est une gare déguerpie.

J'ai l'air hébété face à ce décor et j'ai envie de m'attarder plus ici, mais on me tire par le bras. Il faut partir, il y reste un bout du chemin qu'il faut continuer à pied.

Une très grande horloge en fer tient sur la façade d'entrée, surplombée par une coupole. Elle affiche onze heures quinze. Je commence à m'interroger sur ce qui a vissé toutes les gares du monde à la même heure.

Le froid est plus supportable à l'est, encore mieux quand on fait des efforts. Allongés par terre dans le train, nous avons l'impression de frigorifier, surtout avec le vent qui s'introduisait par le ciel ouvert des wagons.

Il est midi, nous mangeons en avançant, mon déjeuner est fait de choses nouvelles auxquelles je n'ai jamais encore goûtées, comme à chaque fois. Ça les impressionne de me voir m'émerveiller pour rien, mais je ne me soucie pas de ce qu'ils pensent, et ce n'est pas rien. Les goûts sont grand-chose.

On part sur une colline couleur brune, éclairée par un faisceau, elle abritait autrefois une forêt, je suis certain. Une terre aussi agrémentée ne pouvait pas être stérile au temps où elle disposait du soleil. Quand on arrive à son sommet, nous sommes exténués par la montée, mais je me suis détaché de mes douleurs aux muscles quand j'ai distingué les décombres d'un édifice. Il n'est pas entièrement effondré, quelques portions tiennent toujours. Nous descendons la colline qu'on a surmontée, c'est la première fois que j'use d'autant de forces, habitué à la téléportation et la paresse. La descente me pousse en bas et j'ai du mal à freiner. Les autres observent mes jambes se dégourdir comme quelqu'un à qui on n'a jamais offert de piste pour marcher. Je m'entraîne en bas en marionnette qu'on ne sait plus maîtriser.

Arrivé au pied de la colline, je fais deux derniers pas en avant que je n'ai pas pu retenir, puis je réussis à m'arrêter pour attendre les autres. Ici, je discerne mieux combien elle était éminente, cette construction. Faite en pierres immenses extraites des carrières, je ne sais pas ce qui l'a ravagée exactement parmi les obus des Vandales, mais ça a dû être très puissant pour démolir une construction aussi bien dressée.

Ray demande pourquoi on a été conduits là. Lionne ne répond pas, elle a l'air confiante et au même temps amusée. Cet air ne me reconforte pas mais je ne pose pas de questions. Elle nous devance et on la suit comme hypnotisés. On ne sait pas où elle nous emmène mais on suit toujours. Elle pénètre le lieu par un accroc dans le mur, nous faisons de même et le colosse, passé en dernier, a failli se coincer. Nous nous assurons qu'il a bien pu s'extirper et nous avançons sur les pas de notre guide jusqu'à nous trouver dans une aile presque intacte.

Nous sommes entourés de vitrines accrochées aux murs, blanchies par je ne sais combien d'années de manque d'entretien, on ne voit plus ce qu'elles exposent. Quelques portières ne tiennent plus très bien et pendulent pour exhiber le contenu des vitrines, mais la couche épaisse de poussière prend le relais et déforme les objets étalés sur les étagères, de tous on ne distingue qu'une forme arrondie. Derrière les portières mieux conservées et qui s'accrochent toujours, la poussière est sûrement moins drapante. Une odeur de moisi plus forte qu'au château m'opprime les poumons. Il y a des débris de verre brisé dispersés sur le sol et je crains de me faire percer les chaussures puis les pieds.

Notre guide s'arrête et se retourne vers nous, en faisant un sourire ravi.

- Nous sommes dans un musée...

Elle avait dit ça avec un ton académique, comme si on ne savait pas ce que c'est qu'un musée. Ça expose des espèces éteintes, des créations antiques et d'autres choses qui me rendaient triste quand on me forçait à y aller pendant les visites scolaires.

- Un musée d'instruments de musique ! finit-elle, et j'ai senti le sol chavirer sous mes pieds.

Quelque chose s'était passé, entre moi et ce lieu, comme une entrée en simultanéité, en accord, en synchronie. Quelque chose de plus intense et de plus embrasant que toutes les émotions par lesquelles je suis passé avant ça, moins précis qu'un coup de pinceau abstrait, mais plus véridique que ma propre existence. Je sais dès cet instant pourquoi mes mains ont été agencées, à quoi sert ma virtuosité et à quoi rime toute ma vie, maintenant que je suis libre de décider. Je sais, et je suis prêt.

- Autrefois je me doutais bien de la nature de ce musée car ce qu'il expose ne ressemble pas à l'harmonica, continue-t-elle sans se douter de ce qui m'arrive. Il y a des gros bels

objets mais complètement inutiles pour nous, du coup je n'en ai pas rapporté un seul.

Puis il y a... Hey !

Elle est interrompue au début de sa phrase. Je l'ai un petit peu bousculée en heurtant son épaule. Je suis trop aimanté pour éviter les gens sur mon avancée, ou pour penser à m'excuser. Je me sens possédé par une domination que je ne conçois pas, que je ne résiste pas et qui m'amène quelque part telle une plume tombée des cieux, elle se laisse porter car elle sait qu'elle s'écrasera délicatement sur le sol ferme, sans mal. Je progresse vers quelque chose au bout de la pièce, dissimulé sous un drap blanc altéré en gris par le temps. Je tire le drap et la poussière engendre un nuage fabuleux qui fait office de paillettes. Quand le nuage s'est dissimulé et que les toux autour de moi se sont calmées, je découvre ce qui était caché sous le drap. Il est noir, lustré, luisant et miroitant comme au jour où il a été sorti de l'usine. Un piano à queue avec les lettres de sa marque incrustées sur un côté. On lit Kramelstein. Je ne la connaissais pas, mais dès à présent, c'est la plus prestigieuse marque.

Je passe ma main sur la surface polie, mes doigts sirotent délicieusement le verni. Je crois que je le reconnais. Il ne m'est pas complètement étranger. Je crois que j'ai échangé l'accalmie et la quiétude contre lui, mais qu'on ne m'a prévenu de ce que j'obtiendrais. On m'avait posé un mouchard mais désormais, il n'y aura plus que les objets de cette nature qui vont me peser. Plus qu'un instrument, c'est un organe.

Je m'assois sur un tabouret en face du clavier. Je suspends mes mains sur l'extrémité gauche. J'ai bien la conviction que ce piano est une tranche de moi qui a pris indépendance, je ne saurais pourtant pas comment le manier. Je fais une tentative d'approche. J'appuie sur une seule touche. C'est une note désaccordée qui part. Je suis désappointé.

Je me relève et je pars fouiller le contenu derrière les vitrines sous les regards sidérés. Lionne explique aux deux autres que je vais jouer de la musique. Ils ne comprennent pas trop à quoi ça va leur servir mais ils lâchent un petit "ah". Je trouve une clé carrée que je dépoussière et je reviens auprès du piano. J'ouvre sa cavité, et je suis face à une centaine de cordes. Je me penche dessus, en desserre une, serre une autre. Je reviens sur le tabouret, j'appuie sur une pédale, je maintiens puis je lâche. Je succède les manipulations et personne ne saisit ce que je fais.

« Je ne m'en sortirai pas avant une heure » leur dis-je entre deux souffles haletés mais ils n'entendent pas. Je suis pris de crampes, la sueur perle sur mon front, mes mains tremblent. Les deux hommes se lassent, ils me demandent si ça va, je réponds oui, mais je suis trop fatigué pour prononcer un mot audible. Lionne ne me quitte pas des yeux, elle est absorbée par mes gestes, je n'ai pas vérifié ce qu'elle fait, mais je sens son regard persister sur moi. Il m'encourage comme des acclamations.

- Ça y est, dis-je en épuisant un avant dernier souffle et l'écho de ma phrase a retenti assez longtemps pour qu'on l'entende.

Je lève enfin les yeux sur eux. Je décrypte dans leurs regards que je suis arrivé dans un piteux état. Je ne me vois pas, alors je ne m'inquiète pas. Ils ne savent pas qu'un piano a besoin communément de quatre heures pour être accordé.

- Joue-nous un morceau ! Me lance Nayl comme un défi.

C'est trop colossal de me demander un morceau. Pour l'instant, je comptais me tenir à quelques notes. Je ne sais pas faire des chorégraphies avec des doigts d'or. Je ne sais rien des réactions du clavier que secrète le contact avec un musicien. Mais je réappuis sur la touche que j'ai déjà tentée. Ce n'est toujours pas un parfait Do, je pourrais encore accorder de quelques millièmes de ton, mais les autres ne différencient déjà plus le manque d'accord. Ça sonnerait très convenable même pour mon professeur de musique. Alors j'advieus à la deuxième touche, puis la suivante, et ainsi de suite. Je me suis risqué dans chacune d'elles. Je les ai toutes abordées. Ça fait comme un passage sur un escalier sonore, des notes les plus graves aux plus aigües.

Ce n'était pas mon intention, mais je les ai toutes emmagasinées, conservées, attribuées dans ma mémoire comme on classifie des dossiers consultables dans un tiroir. Elles me sont disposées comme je dispose de mes propres mains. Je sais le son que produit chacune d'elle et avec quoi elle se synchronise le mieux, quelles sont les palettes que je peux agencer de quelles notes, il y en a une infinité mais je sens qu'elles n'ont plus d'arcanes pour moi.

Je regarde mes accompagnateurs, ils sont déçus par l'air que j'ai joué, l'air de quelqu'un qui n'en sait rien. Ils ne savent pas que dorénavant, avant que je n'appuie sur une touche, je sais parfaitement d'avance ce qui va provenir d'elle, et avant que je n'appuie sur plusieurs ensemble, je sais d'avance le résultat de l'addition. Et puisque je sais tous les résonnances qui pourraient émaner de ce clavier, peut-être que je peux en agencer une musique, là et tout de suite.

Je ferme les yeux, et je pense à une mélodie. Je ne sais pas si je suis en train de la composer sur le moment où si elle est en train de renaître, de jaillir d'un lointain souvenir dont je ne me rappelle plus mais dont je n'ai gardé que cette mélodie. Elle serait bien enfouie, mais les choses enfouies réapparaissent toujours. Je ne me suis remémoré de ça qu'aujourd'hui car les véritables bonnes choses viennent à temps. Peut-être mon jumeau l'avait-il écoutée durant une journée bien ensoleillée pendant qu'il était randonnait dans une forêt de pins. Ou bien c'était la chanson qui avait unit ses parents, lors d'un concert d'orchestre symphonique, des milliers de spectateurs autour, mais ils n'ont vu que l'un l'autre, car ils se sont reconnus dans la musique.

Je maintiens mes mains suspendues au-dessus du clavier. Je ne sais pas si ma connaissance des notes de la musique suffira pour carburer ces mains. Elles risquent fort de trébucher, d'appuyer

sur deux touches alors que mon intention c'est de n'en saisir qu'une, de ne pas avoir l'expérience suffisante pour être ardentes et trépignantes, et même de frôler les touches sans produire le moindre son, car je suis exténué et il faut des forces pour jouer prestement sur ce piano qui a longtemps vécu.

Je décide de laisser enfin déposer mes mains sur le clavier, et elles partent dans une chorégraphie qui produit sa propre musique. Le ballet et la chanson sont un. Je ferme les yeux et je ne me berne pas. Je n'ai même pas besoin de regarder. Les touches me disent où elles sont. Aucune note ne me trompe. Tout file fluide, mouvant, beau comme je l'ai assemblé avant de le désenchaîner.

Je m'arrête après trente, quarante, soixante, cent-vingt minutes... je ne sais plus.

Je lève doucement la tête vers les trois spectateurs qui n'ont pas donné un seul signe durant la prestation, au point que je me suis douté à un moment de rêver. Je les trouve figés, l'expression ahurie chez Ray et Nayl. Mais les yeux de Lionne scintillent. Ils reflètent un éclat que je n'ai jamais vu ailleurs. Elle est fière de moi. Je suis reconnaissant. Nous ne nous rappelons plus que nous avons froid.

Pour la première fois depuis que je m'insinue dans les endroits, que j'accours pour prendre ma part d'air et que je m'implante des inspirations ou des mouchards, je pense m'être retrouvé quelque part. Autant dans ces yeux qui me brûlent, que dans ce clavier qui m'a révélé à ces mêmes yeux.

Elle s'accroche à la porte et se met presque complètement à l'extérieur. Sa chevelure volumineuse n'arrête pas de lui gifler le visage, elle en a dans la bouche, elle est gelée par les courants, mais elle s'en fiche. Elle rit très fort et parfois elle se tord un peu vers l'avant, alors j'ai peur qu'elle ne tombe. Je tends une main pour la saisir mais elle est déjà à nouveau bien accrochée.

- C'est magnifique comme sensation ! Viens me rejoindre !

Je veux juste me contenter de la contempler alors je m'adosse contre les parois du wagon, les bras croisés et je me dis qu'elle est adorablement folle. Je l'ai n'ai jamais rien vu d'aussi offert à la jubilation. Elle est au summum de l'euphorie, comme un enfant à qui on a offert un vrai carnet de dessins.

Ray et Nayl se reposent dans le dernier wagon. C'est moi qui ai ramené ce train et qui le contrôle. Nous voulions rentrer aussitôt que nous ayons ramené les instruments de musique à la gare. Un violoncelle, une guitare, une contrebasse, un violon et un enregistreur toujours chargé à plein. Le piano demeurera là où on il est. Il est bien trop fragile. Mais je lui rendrai visite.

De temps en temps, Lionne se retourne et me sourit, c'est une incitation pour que je la rejoigne, je ne semble pas vouloir céder alors elle revient aux rafales. Elle s'accroche de moins en moins, distraite de plus en plus par les courants d'air qui lui fouettent le visage. Puis, elle m'a oublié, elle ne se retournait plus, et j'ai envié les rafales. Je ne veux pas qu'elle s'expose à eux et qu'elle m'oublie. J'ai fait attention en freinant doucement le train, pour qu'elle ne soit pas éjectée à l'extérieur, et je l'ai arrêté complètement. Elle s'est alors enfin retournée, et elle a posé sur moi un regard indigné. J'ai envie de lui que la vérité se trouve sur la terre ferme et pas aux vents.

- Excuse-moi, dis-je en la bousculant exprès à l'extérieur du train et je l'ai suivie.

J'ai pensé qu'elle allait protester mais elle n'a rien fait de ça. Elle est saisie par la beauté du ciel plutôt très dégagé ici, presque pas de nuages, on peut voir cinq étoiles et des tâches violettes rosées par endroits. On peut très bien distinguer la lune, elle est floue à travers les nuages, mais elle est là. C'est une nuit où la nuit fait jour.

- Qu'est-ce que c'est, le rose dans le ciel ? Me demande-t-elle en restant accrochée là-haut.

Je m'éclaircis la gorge pour annoncer une explication qui va la ravir.

- La couleur qu'on voit au ciel dépend de la distance que parcourt la lumière, de l'angle qu'elle fait. Ça dépend où on est, si on est en altitude ou pas, ça dépend d'où provient la lumière par rapport à notre emplacement, si c'est droit au-dessus de nous ou à l'est comme au matin. Ça change notre perception des couleurs de la lumière.
- La lumière donc ne change pas, c'est juste le lieu d'où elle provient et où nous sommes qui change tout ?
- C'est ça.

Elle songe à tout ça, et je lui laisse le temps de réaliser. Elle semble avoir saisi un mystère qu'elle croyait être là sans explications, qui était apparu car ses dieux avaient apprécié l'idée d'un rose au ciel et l'avaient alors enduit de cette couleur. Ça la fascine qu'il y ait une origine à ce phénomène, mais je ne pense pas avoir des réponses à tout, il doit y avoir une divinité qui empoigne toutes les vérités, mais qui garde les réponses pour elle. Une sorte de puissance infinie dotée d'émotions, car elle sait se mettre en colère, et c'est pour ça qu'elle a enclavé la terre dans l'obscurité.

- On voit alors différemment les lumières selon où on est, mais elles devraient être comment en vrai ?
- Blanches ou bleues, je ne sais pas trop. Je n'ai jamais eu la chance de me placer parfaitement face à elles.

On marque un silence, car j'ai énoncé notre plus grand mal.

- Tu nous voyais mauvais quand tu étais loin, dans la ville en cubes ?
- Je ne suis pas sûr que je te voie déjà, tu ne te laisses pas être vue.

Elle pose sur moi un regard impénétrable, il peut bien demeurer impénétrable, nous savons tous les deux ce qui se passe en nous depuis que j'ai ôté mes mains du piano. Nous savons sa simultanéité, sa fougue, son élan. Mais elle ne saurait pas juger la décence de ce qu'on est, la démente de ce qu'on est. Elle ne sait pas combien longtemps je serais un vagabond des trains, si je survivrai les futurs périples prévus à la fin de l'été. J'ai envie de lui dire que je n'ai plus l'envie de partir, que j'ai l'intention de rester auprès d'elle, que j'ai effacé de ma mémoire une mèche en virgule pour placer ses cheveux en boucles volumineuses.

Je ne sais pas ce qui crispe ses yeux au point de sembler tout contenir, sans rien refléter pourtant, et je voudrais les libérer. Je voudrais qu'elle se laisse ouvrir, autant que je voudrais ne plus voir de nuages obstruer le jour. Je cueillerais ce qu'elle aurait à me dévoiler comme j'accueillerais un ciel bleu. Je ferais un bouquet de ses rires sincères, de ses regards qui ne pinceraient pas et de ses démarches qui lâcheraient prise, qui ne seraient plus craintives, car il n'y a pas de quoi

être prudent. Il n'y a que moi, sur un fond de monde grisâtre, mais ce ne serait plus douloureux, car il y a moi au premier plan. Et je le tiendrais par la ceinture, ce bouquet.

- Laisse-moi te voir, dis-je avec au fond une imploration que j'ai cachée presque autant que ses yeux sont cachotiers.

Elle ne sait pas quoi répondre. Je lui laisse le temps. Je m'assois par terre et je l'invite à faire de même. Elle virevolte pour voir s'il y a un meilleur endroit où s'asseoir. Mais pour un homme des villes en cubes, il n'y a pas meilleur trône que de se mettre comme je suis et de pouvoir introduire ses doigts dans la terre humide, de la boue presque. Alors, je le lui fais comprendre en saisissant sa main et en la poussant délicatement vers moi. Elle finit par se résigner. Elle reste craintive, mais elle ne sait pas que ses vêtements sont déjà tâchés. Elle serre ses jambes contre elle et pose sa tête sur ses genoux. Ses cheveux s'étalent par terre, ses joues sont roses, je les intimide peut-être, ou elles sont en train de geler.

- Moi, je te vois. Je t'ai toujours vu comme tu es.
- Et qu'est-ce que tu vois ?
- Je vois quelqu'un de bien, bienveillant et très brave, mais qui se cherche toujours.
- Je cherche quoi ?
- Un sens à tout ce qui se passe.

C'est vrai que je sens le besoin de comprendre tout ce qui me dépasse. La substance des nuages, leur raison d'être là à nous cacher le soleil, les créatures telles que le flamant rose qui a muté noir et qui a gardé quand même son nom, l'amour des mères envers leurs vrais enfants, l'acidité d'un citron, l'émotion d'un envol, et ce que me cache la fille se tenant à côté de moi sur l'histoire des siens.

- Je voudrais faire de même, te voir aussi bien, mais je n'y arrive pas.
- Tu vois que tu cherches toujours leurs sens aux choses, même à moi ! S'exclame-t-elle.

Elle rigole, je m'entraîne aussi, puis nous demeurons sans rien rajouter. Elle fixe mes doigts que j'enfonce dans la terre et je contemple les yeux qui surveillent mes doigts.

- Tu sais que cette terre devait abriter des milliers d'arbres ?

Elle n'arrive pas à imaginer le paysage que donneraient des milliers d'arbres serrés les uns contre les autres, qui survivraient pourtant, car il y aurait assez de lumière pour tous. Autour de mon quartier, il y a une dizaine de pins, génétiquement modifiés pour survivre aux manques, mais ils sont stériles. Je ne le lui dis pas, pour qu'elle ne pense pas que j'aie de la nostalgie.

- Cette même terre était peut-être peuplée d'éléphants aussi, rajouté-je. Tu te rends compte des éléphants et des arbres au même lieu ? C'est trop de vie pour un seul endroit, ça devait être très beau !

- Qu'est-ce que c'est, un éléphant ? Demande-t-elle en ayant l'air chagrinée de ne pas savoir.
- C'est un animal de la taille d'un des cubes dans ma ville !
- Il en reste encore ? J'ai envie d'en voir !
- Il en reste un seul couple, ils sont gâtés comme deux souverains et pourtant ils risquent de mourir.
- Qu'est-ce que c'est, un souverain ?

Je me lève et je rentre dans le train pour ramener l'enregistreur sur lequel j'ai gardé une des compositions d'aujourd'hui. Elle me regarde hébétée pendant que je le mets en marche. Elle ne sait pas ce que c'est mais on dirait une chanson que j'ai jouée, elle me dit. Ça me fait sourire et elle ne saisit pas.

- Tu sais ce que sont les films ? Lui demandé-je.
- Non, qu'est-ce que c'est ?
- Ce sont des choses qui peuvent rendre souverain. Ce sont des vécus irréels, qu'on peut regarder, et s'imaginer vivre.
- Pourquoi faire, s'ils ne sont pas réels ?
- On regarde parce que c'est joli. Il s'y passe des choses imaginaires, des choses qu'on ne pourrait jamais faire en vrai.
- Comme voler ?
- Oui.
- Je rêve souvent que je vole. Il paraît que c'est le plus vieux rêve humain. Ça t'arrive à toi aussi ?
- Non, mais je rêve souvent que je me trouve sous l'eau, dans un grand océan, et que je n'ai pas du mal à respirer. L'eau est tellement claire, comme dans un vide légèrement bleuté, je n'arrive pas à voir le fond et ça ne m'inquiète pas. C'est un peu comme voler, de s'y baigner.
- Et il y a des poissons ?
- Non, il y a seulement l'eau et moi.
- Donc les films sont des rêves ?
- Ça y ressemble mais ce n'est pas ça.
- Qu'est-ce qui se passe aussi dans un film qu'on ne peut pas faire ?
- Il peut y avoir tout, vraiment tout.
- Il y a quelque chose que tu préfères parmi tout ça ?
- Oui, danser. Mais c'est possible, sauf que je n'ai jamais essayé de le faire aussi bien.

- Essaie, montre-moi !

Je me sens tout d'un coup intimidé. Je ne saurais pas faire, mais parce que je lui daignerai toutes les demandes, je décide de me lever. Je me rappelle d'une scène de danse dans un film que j'ai vue et que j'ai revue de nombreuses fois. Je pourrai tenter de suivre les pas. Je compterai sur ma mémoire et je suivrai la musique. Il suffit de poser un pied là, un autre ici, de lever une main, c'est comme jouer de la musique, ça se fait par instinct. Finalement, ce n'est qu'une accumulation de gestes simples de bien danser. Il suffit de maîtriser chacun de ces mouvements, de lire dans soi-même. Ce sont des paroles que dessinent les valse, je ne les ai jamais dits, mais ils sont incrustés en moi, et je veux partager ça, qu'ils s'incrument aussi dans la fille qui me contemple éperdue. Je tends une main vers elle, mais elle ne veut pas me rejoindre. Je cherche dans son attitude et dans ses yeux un indice sur ce qui la retient. Est-on parfois très abîmé pour accepter les invitations ? Elle a quand même un fantôme de sourire sur les lèvres. Elle essaie de le dissimuler mais elle n'y arrive pas complètement, je crois que la situation l'amuse mais la fait paniquer au même temps.

Je la surprends en lui prenant la main et en l'entraînant dans une pirouette.

- Lâche-moi tout de suite ! S'écrit-elle en essayant de se débattre.

Je ne me soucie pas de sa réaction. Je ne lui lâche pas la main et je me saisis même de son autre main. Elle n'arrivera plus à se dégager de mon emprise.

- Laisse-toi entraîner, lui chuchoté-je.

Elle m'écrase un pied et je lui souris en retour. Je ne comprends pas la source d'autant de refus mais ça me motive plus que ça ne me décourage. Je la fais danser et elle se laisse faire, en pinçant les traits du visage, en haletant, et en mordillant les lèvres. J'entends ses souffles plus forts que la musique. Je sens son odeur, la même qui m'a surpris avant qu'elle ne me cogne le ventre lors de notre première rencontre. Je la trouve adorable comme elle est, avec ses boucles, son accent, ses résistances et son air toujours contré.

- Maintenant peux-tu me laisser ? Supplie-t-elle en regardant en bas pour éviter de m'écraser les pieds ou parce qu'elle se sent timide.
- Comment tu t'appelles ?

Elle ne s'attendait pas à cette question. J'ai peut-être enfin trouvé le moyen de connaître son prénom.

- Tant que tu ne me diras pas comment tu t'appelles, je ne te lâcherai pas.

J'ai vu un sourire se dessiner sur un coin de ses lèvres. Ça veut dire qu'elle n'a pas l'intention de me révéler son prénom. Je relèverai le défi. Je la saisis par la ceinture, je la remonte un peu plus haut que ma propre hauteur et je la fais tournoyer doucement, puis de plus en plus vite. Ses

rires se sont mêlés à ses cris. Elle me dit qu'on va réveiller Nayl et Ray, je lui dis que ça ne la libérera pas. Elle s'est accrochée à mon cou, elle a failli me glisser de nombreuses fois, à chaque fois je la ramène à moi, et son fou rire reprend.

Nous n'avons plus froid.

- Arrête s'il-te-plait !
- Tu ne veux pas me dire comment tu t'appelles ?
- J'en peux plus, arrête !
- Je m'arrête quand je saurai comment tu t'appelles.

Nous tournoyons longtemps avant qu'elle se résigne à me dire la vérité. C'était un très bel moment qui a été interrompu.

- Je ne m'appelle pas, je n'ai pas de nom !

Je ne suis pas sûr d'avoir entendu.

- Comment ? dis-je en freinant.
- Personne ne m'a donnée de prénom, dit-elle en se glissant sur moi pour remettre les pieds sur la terre ferme.

Elle a un peu le tournis et les cheveux plein le visage. Je le fais dégager avec mes mains, et je découvre une expression que je ne lui reconnais pas, des yeux larmoyants qui n'osent pas me regarder. Je lui prends les cheveux et je les rassemble derrière son dos, comme si je craignais que leur excès de volume parasite ma compréhension.

- Personne ne m'a donné de prénom, répète-t-elle avec un ton plus affligé.

Je me sens très navré, honteux d'avoir ravivé une chose aussi triste. Mais j'ai probablement une solution.

- J'ai une idée.
- Une idée ?
- Oui... On va te trouver un prénom. Ici et maintenant.

Elle ne paraît pas très enthousiasmée. Je la rapproche de moi et elle ne me repousse pas. Je la serre alors contre moi, j'ai sa tête sous mon menton et elle respire très fort.

- Alors, y a-t-il un prénom qui te plaît ?

Rien ne se passe, j'ai eu l'impression d'avoir tout gâché avec mon idée stupide. Mais elle s'est soudain dégagée de mon étreinte et m'a regardé droit dans les yeux. Je n'oublierais jamais le sourire qu'elle m'a fait. Enfantin, amusé, sans aucune pincée de méfiance. Ça a été ce qu'elle m'a offert de plus sincère.

- Neila, je voudrais m'appeler Neila !

On est censé recevoir un prénom au départ d'une vie. C'est même la première chose qu'on offre, la première possession, le premier acquis. Un Ray, un Vadimor, une Mayssine, un Nayl, n'importe lequel. Le plus important c'est qu'il y ait un prénom écrit sur le bracelet autour du poignet à la maternité, les bras d'une mère, les bras du père qui tiennent le nouveau-né. Ce sont les premiers cadeaux d'une vie. Moi, je n'ai pas connu de parents, et mon prénom, on ne me l'a pas offert. J'en ai hérité. J'ai été attribué Joseph, comme on étiquette les boîtes de comprimés similaires, il n'y a pas de raison pour que l'une se différencie par un nouveau nom. Les milliers de boîtes de vitamines livrées chaque semaine dans les quartiers sont appelées telles que je viens de les nommer. Le logement standard que j'ai, on l'appelle le L1, pareillement chez mes voisins. L'industrialisation et le clonage ont le même principe.

Personne n'a songé à donner un prénom au bébé trouvé dans un carton et aux parents morts. Elle aurait pourtant mérité un prénom, et bien plus encore. L'histoire des cheveux qui auraient pris leurs couleurs des agrumes dans le carton est bien jolie, mais il lui manquait un mot avec lequel on pourrait l'appeler ou dire en son absence combien elle a du charme. Alors ça a été mon cadeau, et quand on ne démontre qu'une seule fois son amour à une fille, il faut qu'on fasse quelque chose qui compte, et je pense avoir fait quelque chose qui compte. Oui, ça compte plus que n'importe quelle musique, un prénom comme Neila.

Seulement, les trains ne se soucient pas des maux et des bonheurs du monde qu'ils approvisionnent. Ce sont des véhicules mécanisés, en rien pareils à une mécanique d'un cœur. Ils écoutent, ils peuvent répondre à un appel, accorder un voyage, être beaux en longeant la surface de la mer, mais ils demeurent imprévisibles. Ils circulent sur des rails déjà tracés, posés depuis longtemps, on peut connaître leurs parcours avant de monter, ils ne produisent pas de migraines ni de perte de soi comme la téléportation, et pourtant il y a des fortuits.

L'imprévu est une chose qu'on n'aime pas dans mon temps. On aime tout prévoir en avance. On sait combien il fera froid dans un an, combien tiendront les stocks actuels de nourriture, combien de naissances sont attendues cette année, et on sait même combien de choses subites peuvent survenir. C'est un monde de prédictions, où la surprise ne surprend plus. La surprise est concept éteint depuis l'ère de mon jumeau, comme le sera bientôt l'espèce des éléphants qui ont tant fasciné ma Neila.

Quand mon jumeau était monté dans son avion il y a maintenant cinq siècles, trois décennies, cinq mois, quinze jours, quatre heures et quelques minutes, il ne soupçonnait pas un problème technique. Il ne pressentait pas la mort. Mais un avion c'est un peu comme un train. Le premier longeait le ciel, et l'autre le sol et la mer, tous les deux imprévisibles. Son avion avait succombé tout droit vers un sol jonché d'arbres, comme les volatiles qui de temps en temps dévalaient pour chasser une pauvre bête au sol, sauf que l'avion n'était pas descendu pour cueillir un arbre. De nos jours, une mort qui ne vient pas du froid ou de la vieillesse, est une mort insolite. On ne meurt pas d'accidents et les maladies qui surviennent durant la jeunesse ont toutes des soins. C'est bien un monde de soins et de prédictions où je vis, c'est pour ça que j'ai voulu conduire ma Neila dans les villes en cubes. Il n'y a pas de château là d'où je viens, il n'y a pas d'enfants qui jouent l'harmonica, pas de délices dans les repas, mais il y a des médecins.

Je sentais quelque chose m'humidifier le visage. Brumeux, nébuleux, et confus, plus qu'un ciel sans faisceaux. Le froid l'avait gelé, et je ne savais plus si c'était des averses ou des larmes. Il y a un temps où sueurs, pluies et pleurs se mêlent. Tout se fond et se confond mais me morcèle, moi, comme une scie.

J'entendais mes pas dans la neige, des pas hâtés mais qui survenaient lents, et un constant sifflement qui m'assourdissait. Mon ouïe s'atrophiait, encaissait les contradictions, mais ne contrait plus. Elle était mortifiée, je sentais qu'elle allait s'altérer complètement, pourtant il y avait quelques heures seulement, elle était dodelinée par une belle discussion, des rires, de la musique. C'était insensé.

Je souffrais peut-être aussi d'une douleur au crâne, de torsions aux jambes, de fourmillements aux doigts, d'une tension sur la poitrine. J'avais du sang sur les mains, c'était le mien ou celui de quelqu'un d'autre, je ne savais plus. Je ne m'en souciais pas. Ce qui m'entraînait c'était la douleur, la douleur et la peur plus que l'espoir. J'accourais, galopais, forçais mes jambes à aller au-delà de leur limite.

Je me dis bien que ces vingt-quatre heures là, elles constituaient le jour où je consumai le plus d'efforts, de musique, d'amour, de plaisirs, de supplices et de calamités aussi. Je n'avais pas laissé mes quotidiens las de garçons des villes habitué à la téléportation me ralentir. Je m'interdis de m'effondrer avant d'arriver. Je pénétrai le château, me traînai jusqu'à devant Vadimor, et là, seulement là je m'étais écroulé.

Il tendit ses bras vers moi, puis vinrent d'autres personnes m'encercler, me relever, me soulever le visage pour le dévisager. J'entendis quelque chose comme « Que se passe-t-il ? Où sont les autres ? Qu'est-ce qui t'arrive ? » J'avais envie de répondre que j'étais à bout de force, qu'il fallait secourir Neila, que les trains entendent mais n'ont pas de cœur, mais je ne formulai pas un seul mot. En état de choc, je retombai par terre, les mains à plat sur le sol, et je vis ces mêmes doigts qui avaient ravi Neila de musique, trembler comme ses cheveux quand elle était accrochée à la porte du train.

Le vieillard me fit conduire quelque part, une chambre ou un bureau, on était seuls, il m'apporta de l'eau, je voulus en boire mais mes mains maladroites la rejetèrent. Je balbutiai qu'il faut que je parte sauver Neila.

Quelqu'un nous surprit en ouvrant sans prévenir la porte. Dans ma tête, ce n'était pas un simple grincement de porte que j'entendis, je réentendis plutôt le bruit de la collision, et instinctivement je me cachai dans mes coudes. L'homme au seuil de la pièce dit que des gens sont partis à la gare et qu'ils ont découvert Neila agoniser. Je fus soulagé d'entendre qu'elle est toujours en vie. Mais Vadimor m'attrape par le col de mon pull. Il ne m'interroge pas sur ce qui s'est passé, je suis une vraie ruine pour me demander de tels détails, il en était bien conscient. J'étais un homme en miettes, comme les décombres d'une épave, une épave comme le musée des instruments de musique. Je n'essaie pas de me libérer. Je ne fais rien à part répéter des supplications « Laissez-moi la sauver, partons la sauver... Il me faut la référence d'un train... un train qui nous ramènerait le plus vite à un endroit que mon système pourrait reconnaître... et on pourrait se téléporter... » J'entends toujours ce que je balbutiais, le tremblement de ma voix, et les prières qui se répétaient en chœur dans les couloirs.

Vadimor ne vacille pas, il reste accroché à mon regard, il ne voit pas de meurtrier, il comprend que je ne suis pas blâmable, mais il se trompe. Je suis rongé de culpabilité. La collision des deux trains était de ma faute. Un train contrôlé par mon système ne prend pas en compte les trajectoires des autres, il devient aléatoire, téméraire, néfaste comme un aveugle lâché dans la nature. Je suis ramené d'une autre époque, une époque où les trains étaient fréquents, régis par des vrais conducteurs, mais ça ne me rajouta rien, je ne savais pas le fonctionnement des chemins de fer parfois partagés par un même train.

Ray et Nayl sont morts. Nayl ne verrait pas sa femme habillée pour leur mariage. Ray ne verrait pas sa fille habillée pour son mariage. Neila avait accueilli un débris et je ne verrai peut-être plus les boucles de ses cheveux se ballotter. C'était la manche de la guitare qui avait attaqué la fille qui m'avait conduit à la musique, c'était ingrat comme remerciements. Elle s'appelait Neila depuis quelques secondes seulement quand il y eut la collision. C'est très court de porter un prénom moins qu'un jour. C'est comme mourir nouveau-né.

Vadimor lâche mon col et il s'éloigne vers une fenêtre. Je ne sais pas si ma vision me joue des tours, mais j'en vois une dizaine ici. Les choses se multiplient alors qu'elles se confondaient avant de pénétrer dans cette pièce. Elles se dispersaient, se répandaient comme de la musique semée dans un champ pour être récoltée le printemps suivant.

Vadimor ne se retourne pas vers moi quand il dit « Tu ne sais pas ce qui nous a amené à vivre comme on vit. Les hommes de chez toi ne soigneraient pas l'un de nous, et ils ne voudraient pas de nous en vie. »

Je pensai qu'il ne voyait pas ce que nous sommes en vrai, comme quand on voit différemment la couleur de la lumière selon son emplacement. Il est très loin pour saisir l'unicité qui

caractérise les gens avec qui j'ai vécu. Je tentai de le persuader, de lui ouvrir les yeux, de lui ramener la raison. Avec ses meurtrissures, Neila ne survivrait pas sans une opération. Il me dit que c'est moi qui ne me rends pas compte des circonstances, puis il me demanda qui est Neila. Je lui répondis qu'elle s'était donné ce prénom, indigné, comme s'il était censé savoir.

On me conduisit comme un tas d'os dans ma chambre où on m'enferma à clé. Quelqu'un vint ensuite nettoyer mes plaies, je m'en aperçus vaguement. J'imaginai ce qu'aurait pu être notre vie, Neila et moi, dans un monde avec un soleil qui se lève et qui se couche, dans une maison qui ne ressemblerait à aucune autre, et des fruits qu'on ne volerait pas dans les trains mais qu'on cueillerait dans notre propre jardin.

Nous n'aurions pas pris une seule fois le train.

Nous serions partis dans un zoo voir ce que c'est qu'un éléphant, le même jour où nous étions partis chercher des instruments de musique.

Je n'ai plus le vertige quand je regarde par la fenêtre de ma chambre. Je n'arrive même à tenir qu'en contemplant les vagues s'échouer en écumes sur les rochers, en bas de la falaise où se cramponne le château. Mais j'ai constamment froid.

J'ai composé quelques centaines de musiques en quelques jours, toutes dédiées à Neila, elles se destineraient à une chambre dans cette même demeure ou aux cieux, je ne sais pas encore, mais la distance entre les deux est immense.

C'est malsain d'obstruer la musique, de ne pas la laisser s'exprimer et se faire entendre. Ça devrait faire partie des péchés reconnus dans les croyances de mes geôliers, mais ils ne sont pas aussi croyants qu'ils le prétendent. C'est désolant de maintenir toutes ces compositions en moi, de ne pas pouvoir les jouer, de seulement les fredonner, mais je ne suis pas chanteur, je suis musicien. C'est encore plus douloureux de ne pas me donner des nouvelles de Neila, mais quand on ne veut rien me dire, on me donne une raison de vivre, je survis pour savoir.

Trop de choses sont colmatées derrière cette porte, d'un côté ma musique et de l'autre ce qu'avait fait un débris de guitare de la fille que j'aime. C'est ambigu, absurde, un peu saugrenu aussi, car au même temps, ça revient au même, non ? Qu'est-ce qu'une musique et qu'est-ce qu'est censée faire une manche de guitare ?

Peut-être que je me trouve au-delà de cette porte et que je ne le sais pas.

Dans le doute, j'ai essayé de la forcer, de pousser les gens quand ils pénètrent dans la chambre pour m'apporter de quoi manger, mais ils sont plus forts et on m'immobilise avec seulement un bras, alors que toutes mes forces ne suffisent pas. Je vous en supplie, je leur dis, laissez-moi la voir, dîtes-moi si elle est en vie, mais ils ne disent pas un traître mot. Un dépose le plateau, un autre me maintient, et un dernier s'occupe de la porte. Quand elle se referme, je n'entends plus les prières exaspérantes dans les couloirs.

On ne me demande plus de ramener les trains, on ne veut plus que je leur fournisse de quoi se nourrir, personne ne me pose plus de questions sur les villes en cubes. En fait, ils se doutent que je leur porte la poisse. Ils sont superstitieux et leurs superstitions me protègent d'eux. Ils n'osent pas me réprimer, me punir pour ce que je leur ai causé, c'est ridicule, ils ne se rendent pas compte du mal qu'ils me font déjà. Le prénom de Neila lui a été une déveine, je l'accorde, mais je ne sais pas ce qu'a été ma musique. Quelque chose de si pur n'est pas censé produire

des maux à personne, alors qu'est-ce qui s'était passé ? Ça ne colle pas, quelque chose me distance, inconcevable, ombreux, je ne reconnais plus les principes du monde où je vis, il m'offre enfin la chose pour laquelle je suis destiné, puis il ôte des vies devant moi. Ça n'a pas le moindre sens.

Ça va s'avérer être un cauchemar, ça va s'avérer être un cauchemar sans aucun doute, il suffit de patienter le temps que la nuit s'estompe.

Quand la nuit s'estompe, le cauchemar ne décampe pas, je m'allonge dans mon lit, et il y a Vadimor qui me surprend, il vient me rendre visite. Il a l'air d'avoir gagné quelques décennies en plus. Il rentre et quelqu'un nous renferme ensemble. Il s'approche et pose ses mains sur ses hanches, l'air sidéré par ma présence, alors que c'est lui qui est venu de son plein gré.

- Elle est en vie ? Lui demandé-je aussitôt.
- Je suis venu te mettre au courant de ma décision uniquement.
- Je veux juste savoir ce qu'elle est devenue, poursuivi-je sans l'écouter.
- Tu es libre de rentrer chez toi, lâche-t-il exaspéré.

Je ne réagis pas, je n'ai peut-être pas très bien entendu. Je me redresse sur mes coudes pour être plus attentif.

- Tu peux rentrer chez toi, répète-il car il a compris que je ne réalise pas.

Je le regarde longtemps dans les yeux, et ils sont sérieux. Il ne semble pas y avoir de piège. Je suis bien libre de partir. Maintenant que je l'ai vérifié, je pose mes yeux sur le plateau de fruits, il y a parmi eux l'arc jaune, et je pense à la première fois où Neila m'en a fait manger.

- Je ne partirai pas, dis-je avec un ton déterminé.

Un sourire se dessine au coin de lèvres ridées de Vadimor, mais ce n'est pas un sourire rassurant ou aimable, il n'y a plus rien de prévenant chez lui, c'est un sourire qui menace, sa pomme d'Adam vacille, il a les poings serrés, et les yeux crispés ce qui fait ressortir les plis de ses cernes.

- L'accident des trains nous a fait comprendre que c'est trop risqué. On ne peut plus nous permettre d'en ramener. Ils pourraient se heurter et ça ne cause pas seulement des pertes pour les tiens, mais ça dévoilerait notre existence, causerait notre perte. Alors pars, s'il-te-plaît ! Pars et qu'on ne te revoie plus !

Après avoir mûrement réfléchi pendant le temps où j'ai été seul, je ne pense plus que les trains peuvent se heurter quand ils circulent, même quand c'est moi qui les contrôle. Car il est prévu qu'ils puissent se faire conduire par les systèmes. L'origine de l'accident que j'ai causé, c'est que notre train était en arrêt pendant qu'un autre arrivait sur le même chemin de fer, et qu'il m'arrive d'être vraiment stupide.

Mais déjà, comment est-il au courant ? J'ai soudain une grosse bouffée d'espoir.

- Et comment savez-vous pour l'accident ? C'est elle qui vous l'a dit, hein ?

Il ne répond pas, puis il se résigne à hocher la tête, il n'apprécie pas avoir été amené à me répondre, et il ne veut toujours pas me dire si elle est toujours en vie. Je me défais des couvertures, je saute en dehors du lit, Vadimor s'attend à ce que je l'attaque, mais je me dirige vers la fenêtre. Je n'ai plus envie d'être face à cette ordure. Autant de cruauté, c'est répugnant, il suffit juste de me dire comment elle va, et on éteindrait mon mal. Ce n'est pourtant pas très convoité, c'est juste une seule phrase dont j'ai besoin.

- Alors voilà, comme je ne vous sers plus, vous voulez vous débarrasser de moi. C'est comme ça que ça fonctionne chez vous ? C'est ça la reconnaissance ?

Il n'a pas l'air d'être affecté par mes paroles, car je ne l'entends pas riposter.

- Je ne vous l'ai jamais révélé, mais quand j'ai su que des gens vivent isolés, je me suis dit qu'il faut que je reparte les chercher, pour les aider, pas pour les exterminer comme vous pensez peut-être. Je n'étais pas perdu aussi, je n'étais pas monté dans ce train par hasard.

Il ne répond pas, et je suis en colère. C'est injuste, c'est un beau château où je suis, mais il est austère, comme les Vandales, il ne prend pas compte des émotions. Il n'y a probablement que Ray, Nayl, Guc et Neila qui ont pu connaître l'amour parmi les gens d'ici.

- C'était pour ça que je suis venu, pour vous aider, répété-je révolté.

Je ne veux pas qu'il culpabilise, c'est bien au-dessus de mes espérances, je veux juste qu'il sache que les hommes de chez moi sont capables du bien, peut-être voudrait-il me livrer Neila pour que je l'emmène se faire soigner, s'il y a toujours un souffle en elle après le temps qu'on a perdu.

- C'est honorable, dit-il après un moment de réflexion.

Je me suis retourné et je l'ai vu hausser les épaules.

- Bien, tu es probablement différent et tu serais horrifié si tu savais la réalité, alors je ne te la dirais pas.

Il s'est levé et il s'est dirigé vers la porte. Il a demandé qu'on lui ouvre, et à l'instant où il l'a franchie, j'ai accouru vers lui et j'ai crié « quelle vérité ? » Je ne m'attendais pas à ce que notre conversation finisse si vite.

On m'a remis mon mouchard et j'ai ensuite été dirigé vers la gare, enchaîné aux poignets, mis dans un train, sûrement à direction de la gare où tout a démarré. On me dit que mes chaînes peuvent facilement se défaire en quelques minutes, qu'on me les a mises pour que je ne me sauve pas le temps que je parte, et qu'il m'est interdit de revenir si je ne veux pas mourir. Je

vois de la peine dans les yeux, du respect, et de la gratitude aussi, on me couvre bien, Guc le fou vient me remettre mon portrait, il me supplie de retrouver Mayssine là où je vais, puis on me délaisse par terre comme un carton au milieu des autres cartons.

Je pars refaire le chemin sur les rails qui longent la surface de la mer dans le sens inverse.

Treize mille six-cent douze personnes sont ici. Ça fait beaucoup d'histoires présentes ici, avec chacune ses tragédies, ses petits bonheurs, ses petits exploits, mais toutes avec la même envie de m'écouter qui les a ramenées ici.

Avec treize mille six-cent douze paires d'oreilles, on se sent forcément écouté.

L'éclairage va tout d'un coup, pour faire de l'effet sur moi, sur eux. Il passe lentement sur les premiers gradins, puis la corbeille, ensuite les galeries, et enfin sur les balcons avant de s'estomper plus loin. Les visages étaient dans le noir, j'entendais le brouhaha, on m'avait dit que toute la salle était complète, mais la lumière qui a éclairé les visages m'a permis de me rendre compte pour de vrai.

Derrière le rideau, je cherche Lakuma dans la première rangée, quand je l'aperçois enfin, je me sens un peu mieux. Je ne stresse plus. Je risque un pied sur la scène, puis le deuxième, et je suis complètement exposé, présenté aux applaudissements qui ne finissent pas. On m'a appris à m'incliner, ça ne sert pas qu'à remercier les acclamations, mais à fuir un bout de temps les vis-à-vis. Alors je m'incline, plusieurs fois. Et comme ils ne s'arrêtent pas, et que je suis rouge tel les pommes qui ont été mon dernier repas goûteux, je décide de partir vers le piano. Peut-être s'arrêteraient-ils enfin de m'emplir de gratitude, car plus longtemps que ça, je risquerais l'éclatement, et il n'y aura pas de concert.

Il avait été prévu que je ne prévois rien pour ce soir. Ma musique sera improvisée sur place. Ça ne m'inquiète pas. Depuis mon retour j'ai basculé dans l'obsession de la musique, il y a une infinité de choses à découvrir en elle, mais je me sens déjà comme une usine à compositions. Jouer pour moi c'est comme mettre en marche une machine. C'est plus fluide que quand je me fournis sur le système. Il suffit de me concentrer, de ne pas me laisser distraire par mes pensées sur Neila, sur les gens isolés et leur migration et de suivre les notes que j'ai déjà abordées, elles reconnaissent toutes seules celles qui doivent les suivre. Elles sont comme des agrumes, de différentes couleurs qui se rapprochent, il faut que j'en sorte des acidulées, des plus sucrées, quelques âcres pour remonter le tout, et ça coïncidera ensemble. Il faut oser sortir un peu de sa palette, il ne suffit pas d'en choisir une, il faut en saisir une, oui, mais il faut prendre quelques notes à l'extérieur de cette palette. Et à chaque fois que je m'aventure à l'extérieur, je prends un risque, mais ce sont justement ces notes empruntées ailleurs qui

rajoutent un agrément à la musique. D'après les réactions du public, ce sont toujours les bonnes que prends, alors je continue.

J'ai persévéré l'improvisation deux heures avant l'entracte. J'ai senti qu'on m'avait coupé. Je voulais continuer plus loin le morceau que j'ai entamé. Je lui ai aménagé une chute hâtive et je me suis laissé transpercer par les applaudissements. Ils étaient plus forts que les premiers, et ils ont duré une éternité, une éternité qui m'a rendu triste et heureux au même temps. J'aurais aimé partager ce moment avec Neila. C'est quand même elle l'origine de tout ce qui m'arrive. Elle devrait se tenir ici, debout sur cette scène, et partager les percements de ces applaudissements avec moi. Mais je ne sais pas si elle a survécu à la manche de guitare, je ne sais pas si elle a pu ensuite survivre aux premiers périples de l'automne. Ça fait déjà un mois que je suis loin d'elle, mais ce ne sera plus possible, ce sont les mêmes gens à qui j'ai offert ma musique ce soir qui me l'ont fait comprendre. C'est un bel échange.

Alors après les inclinaisons, je pars dans ma loge, je demande Lakuma.

J'ai l'intention de tout lui dévoiler.

- Tu étais génial ! Me félicite-t-il en entrant.

Il m'accueille dans ses bras, je me retire un peu et je regarde dans ses yeux combien il est fier de moi. Il me tapote les épaules et me dit que tous mes tuteurs sont là, qu'ils sont très impressionnés. Ça me fait plaisir de savoir ça. Je le remercie, le regard livide.

- Assis-toi s'il te plaît, j'ai quelque chose à te dire.
- Je te sens un peu tendu, s'inquiète-t-il. Qu'est-ce qui se passe tout d'un coup ?

Je me lance.

- Tu te rappelles que quand je suis revenu, j'ai prétendu être parti pour me retrouver avec la musique, eh bien ce n'est pas vrai ! J'ai menti ! J'ai menti à tout le monde !

Lakuma me tient par les épaules, il s'assoit et me fait s'asseoir à côté de lui, sur le canapé en face du gros miroir. Malgré l'importance de ce que je viens de lui révéler, il ne vacille pas, il ne semble pas être interpellé.

- Je ne veux pas que tu le dises à quelqu'un d'autre, poursuivi-je, je veux que tu me promettes de ne rien révéler à personne de ce que j'ai à te raconter.

Il a l'air attentif, mais il ne formule pas de promesses, il hoche juste la tête, puis il dit qu'il va me protéger. Je ne comprends pas le rapport mais je continue.

- J'étais parti chez des gens... des gens qui ne vivent pas comme nous... ils sont en danger Lakuma, et ils ne se rendent même pas compte. Il faut qu'on les aide, je sais que tu as les moyens, que tu es très respecté...
- Toi aussi, me coupe-t-il.

- Ça n'a rien à voir ! Il faut qu'on les aide, il faut qu'on aide Neila, elle est peut-être toujours en vie, il faut la ramener ici et...
- Joseph, m'interrompt-il, tu es bouleversé, tu ne sais plus ce que tu dis, oublie cette histoire !

Je suis étonné de l'entendre me demander d'étouffer quelque chose que j'ai besoin de partager avec lui. J'ai été habitué à le voir tout vouloir entendre de moi. Puis, il me paraît bizarrement calme. Vu ce que je lui raconte, il devrait être dans tous ses états, ne pas arrêter de s'agiter, de me remuer pour avoir plus de détails.

- Ecoute, peut-être je me suis fait mal comprendre, je vais reformuler, je suis en train de te dire que j'étais avec des gens isolés, comme ceux dont on a parlé, quand tu disais avec certitude qu'ils ne pourraient pas exister.

Il hoche la tête, j'ai peur qu'il me prenne pour un fou, alors je poursuis en usant de plus de gestuel pour me soutenir.

- Je suis resté avec eux pour leur ramener les trains contenant de la nourriture, des vrais fruits, Lakuma, des vrais fruits qui ont un goût ! Et il y a cette fille, je suis amoureux d'elle, mais elle est peut-être morte. Il y a eu une collision et...
- Oui je sais.

Le canapé et toute la loge basculent. Je n'arrive pas à réaliser. Il a dit qu'il sait en fixant ses mains. En évitant mon regard, il les occupe en maltraitant le programme du concert qu'il a presque complètement fini de déchiqueter, et quand il me laisse enfin le regarder dans les yeux, ils ne clignent pas. Je n'ai pas eu le temps de déchiffrer combien il était sérieux ou pas avant qu'il ne les ramène au programme.

- Tu sais... tu sais quoi ? Demandé-je en lui secouant le bras.
- Je sais où tu étais, répond-il sans lever les yeux vers moi. Je sais aussi pour la collision.
- Et comment tu sais ?
- Je sais, et c'est tout.

Il lève à nouveau sa tête vers moi, et je ne sais pas s'il a l'air honteux ou rongé par la culpabilité. Mais pourquoi culpabiliserait-il ? Et de quoi aurait-il honte ?

- Je sais aussi pour les gens isolés avant que tu ne partes, conclut-il en se levant.

Il se dirigeait déjà vers la porte quand je l'ai retenu, je l'ai reconduit sur le canapé, je suis choqué et il me fallait des explications tout de suite. Il reprend tout d'un coup le ton qu'il utilisait pour ses cours quand il était mon professeur.

- Tu lis beaucoup sur l'ancienne vie humaine Joseph, les différences entre les gens auparavant et aujourd'hui ne t'ont pas paru curieuses ?

- Où tu veux en venir ?
- Tu sauras, dis-moi ce qui t'a intrigué le plus maintenant.

Je choisis de le poursuivre dans son jeu, pour entendre la chute au plus tôt.

- Ce qui m'étonne le plus c'est que les gens maintenant soient aussi adeptes du labeur, et aussi dépités par les divertissements. Maintenant, dis-moi ce qui se passe, tu me fais peur !
- Ils ne sont pas aussi curieusement intelligents ? Poursuit-il sans se soucier de mon affolement. Il n'est pas bizarre qu'avant, il y avait un fort taux de criminalité, et que maintenant il n'y en ait plus du tout ?

Il marque un instant, pour me permettre d'assimiler tout ça, et de voir où il veut en venir. Il pourrait se suspendre un siècle, je n'aurais pas eu d'idées. Je suis complètement abasourdi par la rhétorique dans ses interrogations.

- Il n'est pas bizarre qu'avant, les gens fussent très peu réussis, et que maintenant, ils soient extrêmement brillants ?
- Si, mais toutes ces différences c'est le contexte actuel qui les produit.
- Non, réfute-il. Ils sont tout simplement destinés comme ça, intellectuels et laborieux.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Ça veut dire qu'il y avait trente milliards d'hommes à sauver ! S'exclame-t-il avec un ton soudain agressif. C'était beaucoup, alors il a fallu faire une sélection !

Je mets une main face à ma bouche. Mon petit monde a chaviré de nombreuses fois ces derniers temps. Je n'arrêtais pas d'encaisser des coups, et maintenant voilà que je découvre que Lakuma n'est pas du tout celui que je croyais. Je viens de tout saisir de ce qu'il a envie de me révéler.

- Il fallait assurer une descendance qui sauverait l'espèce humaine. On ne pouvait pas tous survivre ! Nous étions très nombreux !
- Mais tu disais qu'on vit soit tous ensemble soit on meurt !
- Exactement, c'était dans ce dessein qu'on a exclu quelques-uns, pour qu'ils...

Il n'a pas osé finir sa phrase, mais j'ai saisi que c'était pour dire qu'ils meurent, ou qu'ils crèvent, quelque chose d'odieux.

- Une grande partie des gens avaient peu de chances de donner des générations d'ingénieurs, reprend-il en maintenant sur moi un regard effrayant et fou. Ils n'en étaient pas capables, c'était dans leurs gènes, on avait fait des tests, ce n'était pas aléatoire, puis ils n'étaient pas résistants au froid, rejetaient les comprimés, et pire encore, ils ne voulaient pas de notre vie. Ils voulaient continuer à afficher leurs croyances, parler leurs langues, ronfler l'après-midi, et ce n'était plus possible !

Je ne veux plus le regarder dans ses yeux illuminés de folie, je fixe mes pieds, et je me demande avec quoi il va me surprendre encore. Il ne supportait pas que je détourne le visage de lui, alors il m'a pris la tête, ne m'a pas laissé fuir ses yeux, m'a liquéfié avec son air pitoyable qui espère que j'adhère à ses convictions.

- Le monde, vois-tu, Joseph, mon fiston, tu sais bien tu aurais pu être mon fils, ne supportait plus les sottises et... ils voulaient continuer à vivre leurs vies, alors on les a exilés. Ils étaient plus nombreux que ceux qui étaient compatibles et qui s'étaient pliés aux lois, et pourtant ils ne sont aujourd'hui que quelques centaines. Ils ne sont pas morts qu'à cause du froid ou de la faim, mais ils se sont entretués aussi, ils se faisaient la guerre, ces idiots, au lieu de s'unir, tu vois Joseph, quand je te dis, qu'ils sont idiots.

Je ne peux plus rien supporter de plus. Je me libère de ses mains. Je vais face au miroir, le regarde pendant qu'il continue, mais je n'ai qu'une envie, m'éclipser à nouveau.

- Maintenant, on a la solution pour eux, tu n'auras plus à t'inquiéter. Le projet sur lequel je travaille et dont je ne voulais pas te parler les concerne directement. Ils nous pillent et ça ne peut plus continuer.
- Non, dis-je en secouant la tête ne croyant pas à mes oreilles, non, tu ne leur feras rien...
- Il y avait une fille de ce peuple qui voulait prévenir les gens d'ici qu'ils existent, on s'en est aperçu et on s'est occupé d'elle. Maintenant elle ne peut rien dire.

Mayssine ?

- Je te dis ça pour que tu n'aies pas révéler ce que je te dis. Ça doit rester entre nous. Tu sais, j'ai dû beaucoup œuvrer pour que tu ne sois pas puni de les avoir aidé, j'ai dû inventer qu'on t'a obligé. Et maintenant, regarde comme tu es beau dans ce costume, et comme je suis fier de toi !
- Tu ne leur feras rien ! M'écrié-je en me remettant face à lui. Je ne te laisserai pas faire !

La détermination et la menace en moi l'ont cloué. Il marque un instant où il réalise mon audace, puis il se lève et il va vers la porte.

- Maintenant excuse-moi, il faut que je parte retrouver ma place pour regarder la suite de ton concert. Bonne chance !

La suite de mon concert.

Comment s'annonce la suite de mon concert après un tel entracte ?